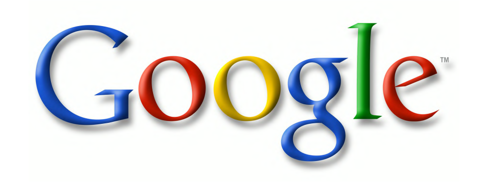
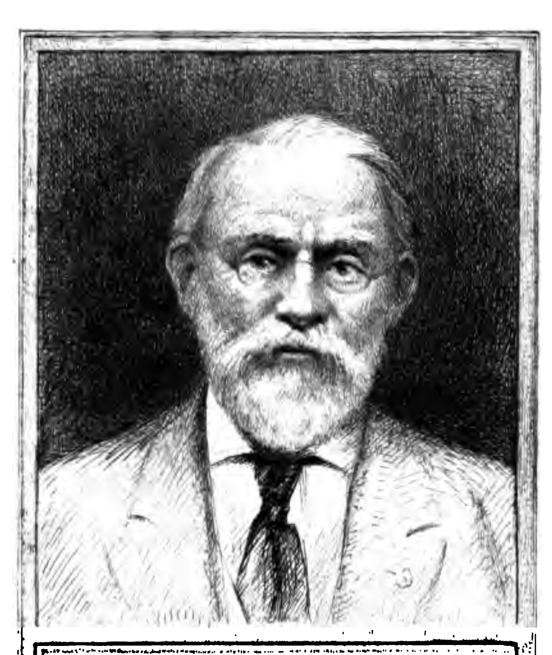




MES SOUVENIRS

SUR MIRABEAU

Par Mme A. R...

PARIS

IMPRIMERIE VICTOR GOUPY

5, RUE GARANCIÈRE

1869

MES SOUVENIRS
SUR MIRABEAU

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5

MES SOUVENIRS

SUR MIRABEAU

Par Mme A. R.



PARIS

IMPRIMERIE VICTOR GOUPY

5, RUE GARANCIÈRE

—

1869

AVANT-PROPOS

Les souvenirs que je publie aujourd'hui sur Mirabeau, sont extraits d'un recueil de mémoires auxquels j'ai déjà emprunté une notice sur la famille Sainte-Amaranthe. Madame A. R...., leur auteur, mêlée dès sa jeunesse aux événements de la révolution, accueillie et recherchée dans le monde, où la plaçaient naturellement les relations de son père, avait vu les hommes et les choses de cette époque. Elle en parlait souvent avec moi, et avec tant de fraîcheur d'esprit et de précision, qu'on eût pu croire que tout cela s'était passé la veille. Le grand nom de Mirabeau surtout revenait sans cesse dans nos causeries, et excitait au plus haut point ma curiosité. Je la suppliai d'écrire ce qu'elle disait si bien;

mais elle s'en défendit longtemps, alléguant son grand âge, les fatigues d'un travail au-dessus de ses forces; et puis, ajoutait-elle, le style du jour n'est plus le mien. Malgré ces objections, mes insistances furent telles, qu'elle se rendit à mes désirs, et je m'offris à écrire sous sa dictée, afin de lui rendre le travail moins pénible.

Le lecteur me pardonnera ces détails; mais, quand il s'agit de souvenirs, on aime à en connaître la source, et savoir le degré de confiance qu'on peut leur accorder. J'affirme, et cela d'après les affirmations de ma vieille amie, que ce que je livre ici sur Mirabeau, est de la plus entière vérité, vérité qui fera le mérite de la présente publication.

La vie politique de ce grand orateur est connue, mais on ne lira pas sans intérêt les détails sur Mirabeau vivant de la vie intime, au milieu de sa famille et de ses amis.

SOUVENIRS ANECDOTIQUES

SUR MIRABEAU

Cinq heures sonnaient, et les regards d'un certain nombre de femmes réunies dans le salon de la marquise du Saillant s'attachaient sur la pendule avec une impatience plutôt exagérée que dissimulée. Elles murmuraient entre elles : — Il est effroyable d'attendre ainsi, et encore, qui attendons-nous, grand Dieu ! M. de Mirabeau !... Les dames affichaient dans ce moment le robuste appétit de véritables fermières ; mais ces mots si cruels à entendre parfois : *Je meurs de faim*, erraient sur des lèvres ornées d'un trop vif éclat, pour laisser supposer la plus légère souffrance. Une d'elles,

la jeune comtesse Anatole, enfant gâté dès le berceau, et continuant à l'être, traversa le salon, ouvrit le piano, et chanta la romance du troubadour béarnais, d'une vogue fanatique à cette époque. Aux premières paroles, les femmes se levèrent respectueusement, et le refrain :

Louis, le fils de Henri (A),
Est prisonnier dans Paris, etc., etc.,

fut précédé de cette exclamation de la comtesse Anatole :

« A genoux, mesdames, à genoux ! »

On obéit à quelques exceptions près, et le douloureux refrain fut répété en chœur (1).

« Mesdames, dit l'aimable maîtresse de la maison, cette scène terminée, j'ai élevé ici un autel à la tolérance ; j'ai donc écouté vos chants avec intérêt. Votre royalisme religieux m'a touchée ; mais, ajouta-t-elle en souriant, il faut me

(1) Fait historique qui se passa dans plusieurs salons après les 5 et 6 octobre.

promettre en retour de n'être point hostiles aujourd'hui à mon cher Démosthène. »

A ce nom si indicatif, plusieurs femmes détournèrent la tête d'un air passablement dédaigneux. Les yeux de la vieille baronne de St-Marceau lancèrent un arrêt capital, et elle s'écria :

« Je ne vous connais qu'un défaut, chère marquise, c'est votre enthousiasme fraternel.

— Oh! je le puise dans mon cœur et dans mon orgueil, répondit la sœur de M. de Mirabeau.

Madame du Saillant était si généralement appréciée pour son angélique douceur, la régularité de sa conduite et le charme de son esprit, que très-peu de ses anciennes relations s'en éloignèrent en 89. Mais, afin de rendre justice à qui de droit, disons que madame du Saillant, qui pratiquait largement ce système de tolérance qu'elle venait de proclamer, ne s'effrayait pas trop de la répulsion manifestée à la pensée de son frère, par le groupe charmant qu'elle appelait la corbeille de fleurs de son salon.

Elle avait fort bien remarqué que l'on traitait M. de Mirabeau beaucoup plus mal absent que présent, et que, si un maintien glacé l'accueillait à son arrivée, il devenait insensiblement moins sévère, et finissait même souvent par une ombre de coquetterie. A la vérité, dans un cercle de femmes, il n'était plus le Jupiter tonnant de la tribune, ni Démosthène discutant sous le portique les affaires d'État. Jamais le grand tribun ne développait alors autant de grâce et de brillant dans sa profonde connaissance des arts et des lettres. Ses narrations sur l'anecdote du jour devenaient piquantes, et il ne dédaignait pas même de parler de modes nouvelles, ce qu'il faisait avec un savoir de fort bon goût. Causeur spirituel, presque frivole avec intention, on eût dit que, dans le salon de sa sœur, il évitait les conversations d'une plus haute portée, sachant que madame du Saillant ne voulait pas faire de sa maison une arène politique. Généralement, les jours où elle recevait son frère, elle avait soin de n'inviter que

des femmes dont les maris peu scrupuleux dînaient volontiers avec Mirabeau et soupaient avec Cazalès. Cette fois, cependant, les belles chanteuses du troubadour béarnais n'étaient pas d'une si facile composition, et les hommes dont elles portaient le nom l'auraient été certainement moins encore. Mais plusieurs de ces messieurs se trouvaient à leur régiment, et d'autres près du comte d'Artois à Turin.

Six heures sonnèrent.

« Mon frère tarde vraiment beaucoup trop ; agréez mes excuses, Mesdames ; je ne réclame plus que dix minutes de grâce, et ces dix minutes écoulées, surviendra mon bon vieux maître d'hôtel, qui lui aussi maudit l'Assemblée constituante, et qui prononcera ces paroles officielles : Madame la marquise est servie.

— O vénérable M. Flamand, s'écria la comtesse Anatole, apparaissez bientôt, ou j'accuse votre maîtresse de vouloir soumettre par la famine les ennemis de M. de Mirabeau !

— En vérité, dit madame du Saillant à voix basse et en souriant à une dame âgée, vêtue de noir, au maintien austère, et qui n'avait semblé prendre aucune part, soit aux mouvements d'enthousiasme, soit aux petites agressions manifestées dans le salon; en vérité, chère demoiselle Maurice (1), je crois que mon frère saurait trouver des moyens moins terribles que la famine pour avoir raison de si jolies ennemies. »

En ce moment, le vis-à-vis bleu rayé si connu à Paris entra dans la cour de l'hôtel, et on annonça M. de Mirabeau. Il répondit d'une façon aimable à l'accueil affectionné de la maîtresse de la maison, aux empressements de quelques hommes qui lui serrèrent la main, et salua de fort bonne grâce *ses jolies ennemies*, ainsi que les désignait madame du Saillant; seulement un léger sourire indiqua chez lui

(1) Mademoiselle Maurice, ancienne institutrice de la princesse d'Aremberg; elle passait son temps chez son élève à Bruxelles et à l'abbaye de Bon-Secours

cette pensée : *Je vous connais, beaux masques.* Flamand vint remplir son office. Le fauteuil de la comtesse Anatole était le plus rapproché du nouvel arrivant ; mais elle affecta de prendre le bras d'une amie, afin d'éviter la main qui allait lui être offerte. N'importe, M. de Mirabeau n'en conserva pas moins cette figure ouverte et animée qui, lorsqu'elle planait sur son auditoire, faisait oublier sa puissante laideur. D'ailleurs ce jour-là (24 mai 1790) il était en bonheur. Son opinion, son éloquence avaient eu un nouveau triomphe à l'assemblée sur la question de la guerre et de la paix. Il la soutint brillamment, constitutionnellement, et remporta la victoire contre Barnave et Cazalès, ses antagonistes. Aussi le jeune du Saillant, présent à la séance, complimenta-t-il son oncle chaleureusement. La vieille baronne de St-Marceau discuta avec son aigreur ordinaire ; madame Anatole tâcha de prendre un ton fort grave, et sa vive opposition ne manqua pas d'être partagée par deux autres têtes de sa force ; la plus

âgée avait à peine 22 ans. Elles s'exaspérèrent mutuellement, et finirent par maudire l'Assemblée constituante pour ses œuvres de chaque jour.

« Comment, toutes? reprit en riant M. de Mirabeau.

— Oui, toutes, toutes, sans exception.

— En vérité, mesdames, vous professez un système de profonde ingratitude. Veuillez songer qu'il y a peu de temps encore, de fort légères imprudences auraient suffi pour vous faire enfermer au couvent par lettre de cachet. Certainement, continua-t-il en levant plaisamment les mains et les yeux au ciel, vous êtes incapables de ces imprudences-là ; mais ces terribles abus, j'ai voulu les détruire, et ils ne renaîtront plus. »

Ces derniers mots furent prononcés d'un accent grave et fort animé.

« Monsieur le comte, dit mademoiselle Maurice, je suis obligée de vous contredire. Il existe encore des lettres de cachet, et on les pratique dans toute leur rigueur.

— C'est impossible, exclama vivement M. de Mirabeau; je suis président de la commission des lettres de cachet; et on sait si je dois les aimer, ajouta-t-il avec un triste sourire.

— Je ne prétends pas, continua mademoiselle Maurice, que nos ministres aient signé un ordre comme MM. de la Vrillière et de Saint-Florentin en ont été si prodigues. Mais rien ne ressemble plus à leurs effets que ce qui se passe sous mes yeux dans l'abbaye de Bon-Secours. A mon retour de Bruxelles, j'y ai trouvé une jeune femme qui, remarquez-le bien, s'y était rendue volontairement pour entamer une séparation avec son mari. Celui-ci a si bien capté l'esprit de notre abbesse madame d'Aboville que le pouvoir conjugal, d'accord avec le pouvoir claustral, imposent à madame de B... l'interdiction des parloirs et des jardins. La seule permission qui lui soit accordée, c'est de venir à la messe de neuf heures, puis elle remonte chez elle, où on lui retire plumes, encre et papier; sa femme de chambre, transformée

en geôlière, exerce à cet égard la plus stricte surveillance. Et pourrait-on se douter que cet affreux traitement a pour but de ramener madame de B... sous le toit conjugal? Mariée à treize ans, son mari, qui en avait trente-huit et qui l'a vue naître, a conservé l'habitude de la traiter en enfant, quoiqu'aujourd'hui elle en ait près de vingt. Lassée d'un pareil régime, qui dégénérait souvent en scènes violentes, elle s'est réfugiée dans notre abbaye. Pauvre petite! Hier à la chapelle, sa gracieuse figure était abattue, pâle, oh! bien pâle! Elle a souri cependant au regard plein d'intérêt que je lui adresse toujours lors de nos pieuses rencontres; je les appelle ainsi, ne pouvant l'apercevoir qu'à la messe. Vous voyez que je n'exagère pas, en disant que le régime de MM. de la Vrillière et de Saint-Florentin se renouvelle en 90.

— Calmez-vous, mademoiselle, reprit vivement M. de Mirabeau; il ne se prolongera pas pour la captive de Bon-Secours; cette affaire me regarde.

— Il le fera, j'en suis certaine, dit la comtesse Anatole à sa voisine ; la prisonnière est jolie, elle n'a pas vingt ans ; si elle en avait cinquante et qu'elle fût laide, elle pourrait avoir longtemps encore pour unique amusement d'aller de sa chambre à la chapelle. »

M. de Mirabeau changea la conversation, et sa parole brillante et animée amena, ce qui arrivait toujours, un armistice pendant lequel on ne déploya d'autres armes que celles d'une sorte de coquetterie. La soirée s'avançait, et la corbeille de fleurs de madame du Saillant se disposait à aller parer le salon de la belle madame de Souza, ambassadrice de Portugal (1). M. de Mirabeau, lui aussi, voulait entendre le dernier acte de l'opéra italien où chantait sa cantatrice de *haute prédilection*, pour ne pas dire plus, madame Morichelli. Avant de partir, il prit un fauteuil près de mademoiselle Maurice.

(1) Devenu veuf, M. de Souza épousa la charmante et spirituelle madame de Flahaut.

« Ce n'est pas en chevalier errant, lui dit-il, que je veux délivrer la jeune recluse. Il faut que madame de B... m'écrive quelques lignes explicatives de sa situation.

— Vous écrire? Eh, monsieur le comte, vous oubliez qu'elle n'a aucun moyen pour cela; plumes et encre lui sont refusées.

— Allons donc, mademoiselle, je ne croirai jamais que deux têtes de femme, l'une jeune et vive, l'autre prudente et grave, ne puissent réussir à triompher d'aussi minces obstacles. Je ne demande pas une pétition en règle; quatre mots seulement adressés au commissaire des lettres de cachet, titre que je croyais bien annulé de fait. »

Mademoiselle Maurice lui donna l'espoir que *l'entente de ces deux têtes de femme* ne faillirait pas dans cette occasion, et elle se chargea de lui en faire parvenir le résultat. M. de Mirabeau se leva et salua mademoiselle Maurice avec une cordialité respectueuse, car il la connaissait femme fort honorable de mérite et d'instruc-

tion ; sa digne élève, la princesse d'Aremberg, en était une preuve.

Le lendemain matin, mademoiselle Maurice, se trouvant près de madame de B..., saisit un moment de liberté pour lui dire :

« Il faut absolument que je vous voie après la messe ; je monterai dans le corridor au-dessus de votre appartement ; venez m'y joindre. »

(Je crois devoir maintenant me mettre plus personnellement en scène.) J'entendis ces paroroles avec émotion. Mademoiselle Maurice ne m'avait jamais parlé ; ses regards seuls exprimaient son profond intérêt. Ce jour-là, j'éprouvais un tel abattement, qu'il me parut impossible de gagner le corridor ; cependant, je compris que c'était le seul endroit accessible. Mon Dieu ! comme mon imagination voyagea pendant les trois quarts d'heure qu'il me fallut attendre que ma femme de chambre eût quitté l'appartement. Enfin, le moment arrivé, je m'élance si légèrement qu'une souris eût été plus bruyante;

je monte rapidement et je me trouve en face de mademoiselle Maurice. Elle me donne un baiser sur le front, m'informe en peu de mots de ce qui s'était passé la veille entre elle et M. de Mirabeau, me remet une petite écritoire, une plume, une feuille de papier, me recommande d'écrire de grand matin, soit pétition, soit lettre, et de tout déposer à un endroit qu'elle m'indique.

« Je viendrai moi-même l'en retirer. Courage, chère enfant, ajouta-t-elle; dès demain vous verrez bien certainement M. de Mirabeau. »

Oh ! combien ce nom m'impressionna, moi, qui dans mon jeune enthousiasme démocratique avais éprouvé un si vif élan lors de cette séance du jeu de paume où M. de Mirabeau exerça une si puissante influence sur la cause de la liberté !.... L'exaltation à distance ne connaît pas de bornes; mais quand j'appris que ce grand génie allait m'apparaître comme protecteur personnel, je fus loin, je l'avoue, de ressentir un mouvement triomphal. Je pâlis, je tremblai, et

si toute autre que mademoiselle Maurice eût été devant moi, je me serais écriée ainsi que le fit le poëte de Syracuse à Denys le tyran : ramenez-moi aux carrières !... Enfin, je balbutiai que je suivrais ses prescriptions, et elle me poussa doucement vers l'escalier. Mon Dieu! quelles heures de rêverie, de crainte, d'espérance! Ma nuit sans sommeil me permit d'écrire aux premiers clartés du jour. Je portai ma lettre, et à la messe un signe convenu l'apprit à mademoiselle Maurice. Je pouvais voir M. de Mirabeau bien promptement ; cette attente me causait depuis la veille des agitations qui finirent par me faire tomber dans une atonie plus accablante encore pour les imaginations exaltées que pour les caractères calmes. Vers quatre heures le bruit d'un carrosse se fit entendre dans la première cour du couvent, et je pus entrevoir un vis-à-vis bleu rayé. Une demi-heure s'écoula sans qu'on vînt troubler le silence qui m'entourait, et en voici la cause : c'est à l'assemblée que mon griffonnage, porté

par le messager de mademoiselle Maurice, parvint à M. de Mirabeau. Il prétexta aussitôt une affaire et partit avant la fin de la séance. Il arrive à l'abbaye de Bon-Secours, sonne et demande à la tourière de le conduire au parloir de madame de B...

— Au parloir de madame de B...? répéta la religieuse effarée; vous plaisantez, Monsieur?

— Je ne plaisante pas, répondit-il d'un ton qui devait le prouver; si madame de B... n'a pas de parloir particulier, qu'on me mène à celui où elle descend habituellement.

— Cette dame ne descend à aucun parloir, reprit-elle avec la sécheresse d'une geôlière. M. de Mirabeau n'était pas fâché de voir constater ainsi ma captivité.

— Mais j'ai à l'entretenir de choses fort graves.

— Avez-vous l'autorisation de son mari? J'irai alors en prévenir madame l'abbesse; autrement retirez-vous, car la jeune dame ne sort de sa cellule que pour assister à la sainte messe.

— Pas un mot de plus, s'écria M. de Mirabeau ; conduisez-moi à l'instant chez madame d'Aboville. »

Son air imposant étourdit la tourière, et elle le fit entrer dans un élégant salon grillé, où le reçut une dame de parloir. M. de Mirabeau, que son impatience naturelle commençait à gagner, réclama tant de suite la présence de l'abbesse qui arriva enfin. De petite taille, et son costume religieux des plus soignés, elle ne manquait pas de distinction, et je dirai même d'une sorte de grâce mondaine.

« A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-elle.

— A monsieur de Mirabeau, » répondit-il en s'inclinant.

Ce nom colossal et terrible sembla écraser l'abbesse.

« Rassurez-vous, madame ; je viens ici d'une façon très-pacifique quoique fort sérieuse ; je viens, enfin, comme président de la commission des lettres de cachet. Certes, je les

croyais abolies de droit et de fait, et j'apprends qu'il n'en est rien ici. »

Madame d'Aboville, un peu rassurée par le ton convenablement poli quoique très-ferme de M. de Mirabeau, certifia que sa maison avait été calomniée.

« C'est ici le séjour de la paix et de l'union, murmura-t-elle.

— Cependant, madame, j'ai la preuve que vous tenez fort en dehors de cette paix et de cette union, non pas votre pensionnaire, mais votre captive, madame de B... »

Madame d'Aboville rougit, et s'écria en levant les mains au ciel :

« Quelle odieuse accusation! Voici l'exacte vérité : M. de B... a épousé sa femme qu'elle avait à peine treize ans. La connaissant depuis l'enfance, il était naturel qu'à la tendresse du mari se joignissent toutes les faiblesses, mais aussi toute la surveillance d'un père. Une imagination exaltée, une constitution nerveuse et délicate ont amené un tel désordre dans la tête

de la pauvre petite, qu'elle a rêvé violence, mauvais traitements, elle a fui le toit conjugal, et voulant intenter une action en séparation, elle s'est introduite dans mon abbaye par des moyens très-romanesques. J'en informai aussitôt M. de B... Il accourut; et nous eûmes la certitude que le cerveau était malade. Je ne voulais pas garder la jeune femme, persuadée qu'une maison de santé lui convenait mieux que son séjour ici, mais je cédai aux supplications du mari, et je vois, monsieur le comte, que le rôle de bienfaitrice a été travesti près de vous en celui de geôlière.

— Il est vrai, madame, que les choses m'ont été présentées sous un aspect fort différent. Ne cherchez donc pas à me tromper plus longtemps, et veuillez faire conduire madame de B... à un parloir où je puisse l'entretenir sans témoin.

— Mais, monsieur, c'est impossible ; elle est dans une crise des plus violentes.

— Oh! c'en est trop, madame; un nouveau refus, j'use de mon droit, je fais ouvrir les portes,

et je vais moi-même chercher madame de B... jusque dans sa cellule.

— Je me soumets, articula faiblement l'abbesse d'un air assez troublé. Peut-être ai-je un peu exagéré sa situation du moment, mais hier, il lui eût été impossible de supporter l'entrevue du parloir. »

Elle se leva, appela la tourière, et lui enjoignit de conduire M. de Mirabeau au parloir Saint-Augustin. Nul ne savait mieux que madame d'Aboville exprimer les sentiments les plus divers ; résultat, peut-être, de cette fausseté qu'il est impossible de ne pas respirer dans l'atmosphère des cloîtres. Il faut cependant le reconnaître, il y avait naturellement chez elle une excessive mobilité d'esprit et d'imagination. A notre première entrevue, et avant de recevoir l'influence de mon mari, elle s'était montrée aimable et presqu'affectueuse. Comme les temps avaient changé !... Je vais en donner une preuve. Peu de jours avant la visite de M. de Mirabeau, descendant à l'heure de la messe, je ren-

contrai l'abbesse qui sortait de la chapelle, suivie de son clergé féminin, et ayant à ses côtés tous les grands vicaires de l'archevêque de Paris, M. de Juigné. J'allais franchir la dernière marche de l'escalier, lorsque madame d'Aboville, s'avançant vers moi d'un air presque furieux, s'écria en me frappant violemment la poitrine : « Retirez-vous impudique ! » Je fus bouleversée de cette apostrophe aussi odieuse qu'imméritée, ma toilette étant fort convenable. Ma jeune femme de chambre, outrée de cette attaque, me dit : « A qui en a-t-elle donc, madame l'abbesse ? Le fichu bouffant de madame, a cependant son épingle placée très-haut. »

Mais revenons à M. de Mirabeau. Quand, d'après sa volonté exprimée d'une façon aussi ferme, madame d'Aboville vint me chercher, j'étais si pâle, si abattue, que sans doute elle dut soupçonner n'être pas la première à m'apprendre ce qui se passait. Certes, elle ne pouvait deviner la grave personne à qui j'en étais redevable. Elle aussi me parut fort pâle, fort émue,

mais sans irritation, sans contrainte; son accent devint même doux et gracieux. « Mon enfant, me dit-elle, rappelez-vous nos deux premières entrevues. Nous fûmes charmées l'une de l'autre. Dans mon désir de vous rendre à un meilleur avenir, peut-être ai-je employé des moyens trop sévères; nous tâcherons de les adoucir si, comme je l'espère, je dois vous conserver ici, ce que je souhaite de toute mon âme, car j'ai certaine propension à faire de vous un de mes enfants gâtés. » Après cette explication préléminaire, elle m'annonça la personne qui m'attendait, et m'offrit son bras pour descendre; je ne l'acceptai point. Dans le trajet que nous eûmes à parcourir, pas un mot ne fut échangé, et elle m'indiqua le parloir d'un geste. La porte intérieure étant ouverte, j'aperçus à travers la grille M. de Mirabeau qui se dirigea aussitôt vers moi. Mon émotion était visible, et c'est avec peine que je balbutiai une action de grâce sur la bienveillance de sa démarche. La réponse parfaite de convenance et de bonté me

remit insensiblement. Il put alors apprécier l'exactitude de cet état mental dépeint par madame d'Aboville. Privée depuis si longtemps d'entendre un langage affectueux, et les expressions d'un vif intérêt, j'écoutais M. de Mirabeau avec bonheur, et je puis dire qu'il me parlait du sien dans des termes si pénétrants, si doux, que jamais plus délicieuse musique n'avait frappé mon oreille. Il m'assura que je trouverais en lui un ami zélé, et surtout d'un dévouement sans bornes. Si parfois apparaissait une légère nuance de galanterie, elle se confondait aussitôt dans des paroles consolatrices et presque paternelles. Il me pria d'accepter ses conseils. Je l'assurai de mon empressement à les suivre. Il me dit alors qu'avant d'entamer judiciairement une demande en séparation, il serait bon qu'il eût une conférence avec M. de B...., et que, s'il pouvait obtenir de lui directement la liberté de mon avenir, ce serait beaucoup plus prompt que les interminables lenteurs qu'entraînerait une pareille affaire. Je

connaissais l'influence qu'exerçaient les hommes du pouvoir sur l'esprit de mon mari et j'accueillis ce *mezzo termine*.

« Si nous ne réussissons pas, continua M. de Mirabeau, croyez que je saurai défendre, soit par moi-même, soit par d'habiles conseillers, une cause qu'il m'est précieux d'adopter. Vous voilà donc ma pupille, ajouta-t-il en souriant, et j'espère que vous n'aurez pas peur de votre tuteur, ainsi que cela se voit si souvent dans la comédie, et dans la vie réelle. »

Je répondis qu'il ne m'inspirerait que sécurité et bon espoir. Il se plaignit alors de l'étroitesse de la grille qui le privait de déposer un baiser sur ma main, comme sceau de l'alliance entre le tuteur et la pupille.

« Je sais, pauvre femme de la haute finance que vous êtes, qu'il ne vous est pas permis d'avoir une obole entre les mains ; il vous en faut cependant beaucoup, pour acheter le papier, l'encre et les plumes dont vous allez avoir besoin, car je veux que vous m'écriviez tous les jours. »

En disant ces paroles, il cherchait à glisser une longue bourse de filet remplie de pièces d'or. Elle tomba de mon côté; je la repoussai en rougissant, et je lui dis, confuse et souriante tout à la fois, que j'étais sûre d'en trouver dans la favorable cachette où j'avais déposé ma lettre libératrice. Il se fâcha d'une façon paternelle, et je pris la bourse, me promettant de la garder intacte, afin de la rendre en temps et lieu. M. de Mirabeau me conseilla de supporter jusqu'à nouvel ordre le séjour de l'Abbaye, où la liberté de promenade dans de magnifiques jardins allait m'être rendue.

« Et la liberté du parloir? demandai-je timidement, tout en le désirant terriblement au fond du cœur.

— Ma chère pupille, répondit-il assez gravement, il est convenable en ce moment de ne recevoir que votre tuteur. Je viendrai d'ici à deux jours vous rendre compte de mon entretien avec votre mari. Et, tenez, continua-t-il gaiement, je sens que les affaires de madame de

B... vont être en première ligne dans mes plus hautes occupations ; je veux assurer sa liberté bien réglée, comme je veux assurer celle de la France, qui vous est bien chère aussi, m'a-t-on dit?

— Oh! oui, m'écriai-je vivement la main sur mon cœur.

— Bravo, reprit-il en riant; notre belle cause, qui a déjà tant de charmantes prosélytes, va en compter une de plus!... »

Il est certain que ce jour-là je n'aurais pas été une des plus laides. Une robe-chemise en mousseline, retenue à la taille par une ceinture bleue, un ruban de même couleur sur mes cheveux, composaient une toilette fort simple, il est vrai, mais qui me seyait à merveille. Les regards de M. de Mirabeau me prouvèrent qu'il s'en était aperçu. Il me fit un adieu affectionné, et, malgré mon regret de n'avoir pas obtenu la permission du parloir, j'en sortis d'un pas plus léger que je n'y étais entrée. Je m'élançai rapidement vers une porte du jardin, sans crain-

dre que l'on vînt m'intimer l'ordre de rentrer dans ma cellule. Comme je saluai avec amour les ombrages printaniers, le parfum des fleurs, cet horizon bleu, qui me paraissait d'autant plus immense que je venais d'être étouffée sous mon étroit plafond. Cependant mes extases étaient tant soit peu troublées par cette réflexion : Pourquoi M. de Mirabeau a-t-il suspendu la liberté du parloir, excepté pour lui?... N'importe, ce nuage ne fut que passager, et je savourais avec délice le grand air qui dilatait ma poitrine, lorsque j'entendis derrière moi une marche précipitée, et je vois accourir Rose de Longeville, jeune pensionnaire en chambre, avec laquelle je m'étais liée assez intimement. Elle se jette à mon cou en s'écriant :

« Quel bonheur, mon Dieu! oh! ce maudit Mirabeau, combien je le bénis! (Elle était fort aristocrate.) On dit qu'il vous a rendu la liberté. Est-ce vrai, chère Madame? Je m'en réjouirais fort pour vous, et cependant je serai triste de votre départ.

— Je n'en suis pas encore là, » répondis-je en riant.

Le lendemain, de fort bonne heure, on me remit un billet de M. de Mirabeau, où il me donnait la certitude de sa très-prochaine entrevue avec M. de B... : il m'en rendrait compte le jour suivant. Ce billet était aimable, d'une bonté fort empressée; j'aurais désiré qu'il ne fût que cela, et je me sentis attristée de quelques expressions fort tendres qui se trouvaient aux dernières lignes. Pour la première fois de ma vie, employant dans ma réponse une coquetterie un peu jésuitique, j'avais l'air de ne voir qu'un doux et pur sentiment d'amitié, là où une autre puissance plus exigeante semblait vouloir se manifester.

Ma présence à la messe causa des distractions. Bien des regards se dérobèrent du livre d'heures, pour les diriger vers la petite place que j'occupais; mais rien n'était hostile, et je reçus presque un sourire de l'abbesse. En sortant de la chapelle, on m'appela au parloir, où

M. de Mirabeau m'attendait. Il me dit tout d'abord que, n'ayant pas remporté la victoire d'emblée, il allait redoubler de persévérance.

« Et, je vous le jure, chère pupille, cette liberté tant désirée arrivera, quoique M. de B... refuse de vous l'accorder personnellement.

— Je ne l'espérais pas de lui, Monsieur le comte, malgré toute ma foi dans votre éloquence.

— Notre conversation a été passablement prolongée, et, pour me servir d'un vieux mot, je vous dirai qu'il est tant soit peu *cauteleux*, votre mari.

— Et ce vieux mot lui est parfaitement applicable, repris-je, je puis vous l'affirmer. Aussi a-t-il beaucoup de partisans qui n'ont pas manqué de qualifier ma conduite de folle et d'inconsidérée.

— Je suis persuadé de votre franchise, répondit M. de Mirabeau d'un accent aimable, accompagné toutefois du plus pénétrant regard. Vous devez penser que c'est uniquement

sous le titre de commissaire des lettres de cachet que j'ai engagé M. de B... à se rendre chez moi. Il a plutôt avancé que retardé l'heure du rendez-vous. Je lui ai représenté l'illégalité de votre réclusion, qui, grâce à l'époque où nous vivons, ne peut se prolonger sans le compromettre. Nul doute que sa confidente, madame d'Aboville, ne l'ait déjà prévenu, car, à ma première ouverture, il s'est récrié sur l'exagération de cette prétendue captivité. Puis il a fait de la sensiblerie en parlant de la tendresse profonde qu'il vous a vouée depuis votre enfance ; sentiment toujours si vif, que ce serait avec bonheur qu'il vous verrait reprendre au foyer conjugal la place que vous n'auriez jamais dû quitter. Je lui fis observer que vous paraissiez bien éloignée d'un semblable retour, surtout depuis les durs traitements que, par son ordre, vous aviez essuyés à Bon-Secours, où cependant vous vous étiez rendue volontairement. Cette circonstance, ajoutai-je fortement, vous donnait chance de succès, si l'affaire s'en-

gageait judiciairement. Ne serait-il donc pas plus convenable de s'arranger en famille, en assurant votre liberté et des moyens d'existence?

— Je vois, répondit M. de B... avec une irritation concentrée, que madame de B... a conquis un grand appui dans l'éloquent et très-puissant comte de Mirabeau. Une femme de 20 ans, douée de si charmantes apparences, jouant la douceur à merveille, possédant un mélange d'exaltation et de prétendue naïveté, doit l'emporter, je le conçois, sur le bon sens et la vérité d'un mari; mais, croyez-le, monsieur, j'ai le droit de parler de l'*exaltation* et de la *prétendue naïveté* que ma femme a déployées près de l'un des plus illustres promoteurs de la révolution. Certes, elle ne vous aura pas laissé ignorer que son enthousiasme pour la liberté date, soi-disant, de son berceau. Mais permettez-moi d'ajouter un fait assez significatif, c'est celui de ses liaisons avec M. le duc de Bourbon, et sa correspondance avec le

prince depuis son émigration. A cette partie du rapport de M. de Mirabeau, j'éclatai de rire, car je pouvais, fort à mon aise, supporter semblable accusation.

— Ah! vraiment, des liaisons, des correspondances princières? Laissez-moi vous faire connaître la façon perfide avec laquelle M. de B... a métamorphosé un zéro en chiffre énorme : voici l'aventure, mon cher tuteur.

— Je vous écoute, répliqua-t-il d'un accent pénétré, et je veux espérer qu'un jour vous parlerez du plus laid démocrate de France avec un intérêt profond et mieux senti que celui que vous pourriez accorder au bel aristocrate Henri de Bourbon.

— Il m'était très-facile d'apporter liberté entière dans le récit de quelques circonstances qui n'avaient été qu'un amusement pour moi, et je racontai à M. de Mirabeau que les premiers mois de l'hiver de 89, M. de B... échangea sa loge d'opéra pour en prendre une autre qu'il trouvait meilleure et qui touchait à celle

du duc de Bourbon. Bientôt je crus m'apercevoir que j'étais fort remarquée du prince, et d'augustes œillades m'en donnèrent la certitude. Cela ne me préoccupa guère, l'entourage de ma famille imposant une circonspection qu'il n'eût pas été facile de braver (B). Ne pouvant me parler, il m'écrivit, et vous devez penser que ses lettres restèrent sans réponse. Ah! combien je regrette de ne les avoir pas conservées; elles vous auraient grandement amusé. La sottise ne les avait pas précisément dictées, car, celle-ci suppose une certaine prétention; c'était de la franche bêtise dans toute sa simplicité. Il faut être prince du sang ou berger de la plaine St-Denis pour s'exprimer ainsi. Malgré ma réserve silencieuse, regards et soupirs s'échappaient toujours de la loge princière à chaque application des poëmes d'opéra que nous entendions si près l'un de l'autre. La jalousie de M. de B... ne se manifestait plus d'une façon aussi sombre, aussi terrible, qu'à l'époque où, sous le toit conjugal, je subis la

véritable captivité de Camille dans le souterrain. Trois années s'étaient écoulées depuis lors, et tout en m'ayant rendu à la liberté et au monde, ses soupçons injustes, ses manières taciturnes, faisaient de la vie commune un supplice si intolérable, que la volonté bien arrêtée de m'y soustraire germait depuis longtemps dans mon esprit. Homme aux grandes manières avant tout, il s'en fallait qu'il se posât en Sigisbée de sa femme. Il ne paraissait donc que rarement dans ma loge à l'Opéra, et quand il y venait, le duc de Bourbon supprimait soupirs et regards. Ma famille n'avait rien deviné ; mais je crois qu'un lynx caché au fond de la jalousie de M. de B... lui fit une seule fois intercepter une sérénissime œillade. Ajoutons que dans la même semaine du *grand 14 juillet* 89, comme je revenais de me promener conjugalement au bois de Boulogne, la voiture du duc de Bourbon passant près de la nôtre sur la place Louis XV, il avança la tête d'un mouvement si vif pour me regarder, que j'en rougis d'une manière visi-

ble. C'est la dernière fois que j'aperçus le prince. Mon mari avait tout remarqué, et quoiqu'il affectât un ton plaisant, il me dit de sa voix inquisitive :

— Il paraît que M. le duc de Bourbon aime à rencontrer sa voisine d'Opéra. Je répondis tranquillement ainsi que j'avais droit de le faire. Me voila à la conclusion de mon trop long récit, mon cher tuteur; croyez-vous à sa parfaite sincérité ?

— Oui, certes, répondit-il vivement; mais avant de vous adresser une question dont l'objet me préoccupe, que je termine, ce qui ne sera pas long, mon entrevue avec votre mari. »

Voyant que je montrais tant soit peu d'incrédulité pour ses plaintes et ses griefs contre vous, et que je blâmais énergiquement votre captivité, il leva le siége en me disant : que, fort de son affection véritable et éclairée, et surtout de sa sollicitude pour votre avenir, il se refusait positivement à rompre des liens qui l'autorisaient à y veiller.

« Très-bien, monsieur, lui répondis-je ; je sais alors ce qui me reste à faire. »

Il me salua et sortit.

« Maintenant, ma chère pupille, satisfaites ma curiosité qui est grande. Je n'ai pas voulu interrompre votre récit ; mais que vouliez-vous dire en parlant de Camille dans le souterrain ? auriez-vous subi le traitement de cette fameuse héroïne de roman ?

— Ma foi, peu s'en faut. Oui, j'ai presque été Camille dans le souterrain, et le souvenir de la voix de mon mari, que j'appelle inquisitive, me glace encore d'effroi. Il me faut retourner de quelques années en arrière, et vraiment, mon très-curieux tuteur, vous allez me faire entrer dans des détails bien longs.

— Ne le craignez pas, vous m'intéressez si vivement, que je voudrais remonter à votre berceau.

— Je commencerai donc, repris-je, par une réflexion qui me paraît parfaitement exacte. C'est qu'en 85, malgré les sérieuses préoccu-

pations qui commençaient à germer dans quelques esprits, l'immense partie de la société s'occupait de choses fort peu graves. On peut dire par exemple que l'amour était dans l'air, et que les imaginations vives l'aspiraient avec délices. Je citerai en première ligne le chevalier de Baumont, brave, beau, élégant, un véritable héros de roman. Pour un tel caractère, ce que j'appellerai un amour de *plain-pied* ne lui aurait présenté aucun charme. Je pense que les obstacles toujours renaissants entre nous furent mon principal attrait à ses yeux. Déguisements, projets d'enlèvement, que de moyens, il employa pour les vaincre ! J'en étais complétement innocente, car malgré ses entreprises à la Scudéry, il ne put parvenir à me dire un mot, et encore moins à se trouver seul avec moi. Cependant, les plus folles, les plus imprudentes tentatives amenèrent un tel éclat, que M. de B... m'infligea une véritable prison sous le toit conjugal. Défense de sortir de ma chambre, une robe grise comme vêtement de

pénitence, interdiction d'écritoire, de livres, de piano ; lire, écrire et chanter auraient, disait-on, entretenu mon exaltation. Chaque jour M. de B... venait, dans une pièce fort sombre, voisine de celle que j'occupais, me chanter cet air peu riant d'Alceste : *Caron t'appelle, entends sa voix*. Jamais il n'a été interprété à l'opéra avec une plus grande supériorité sépulcrale. Souvent encore il criait au travers la porte : Le chevalier de Baumont est mort. Enfin, grâce à mon père, et à son ami, M. Paulze neveu de l'abbé Terray et père de madame Lavoisier, je vis la fin de cette tourmente qui n'avait pas duré moins de six mois. Si elle se fût prolongée, ma raison succombait. Je rentrai dans le monde, je redevins élégante et dissipée, mais je n'oubliai pas un seul jour cette demi-année de captivité, ni ma détermination de m'y soustraire par une séparation. Je le tentai plusieurs fois sans y réussir, excepté enfin au commencement de 90. Voilà tout, mon cher tuteur ; vous pouvez maintenant apprécier la dissimultation, les men-

songes, et je puis dire la brutalité cruelle de M. de B... Je n'ai malheureusement pas cette admirable vertu de la résignation, mais, croyez-le, je sens que mieux comprise, j'aurais été une sage et honnête épouse.

— Pauvre enfant ! s'écria M. de Mirabeau ; vous êtes toute justifiée. Comptez donc sur moi, car je sens que je serai pour vous le plus dévoué, le plus tendre des amis. Oui, cette liberté à laquelle vous aspirez, je vous la donnerai, et je ne demande en retour qu'une confiance entière, et une affection qui me sera bien précieuse. »

En me parlant ainsi, il était profondément ému, et ses sentiments se manifestaient avec plus d'effusion qu'à notre précédente rencontre. Peut-être aurais-je souhaité que ses manières fussent tout à fait paternelles ; n'importe, je les acceptais ainsi, convaincue de la délicatesse qu'il déploierait dans son rôle de libérateur de la captive de Bon-Secours. Il cherchait à me retenir au parloir, lorsque je lui fis

remarquer en souriant que la séance de l'Assemblée constituante devait être ouverte depuis longtemps. Il en convint, mais il voulait prolonger un plaisir impossible à espérer pour le lendemain, ne devant voir le lieutenant civil que le soir. Il choisissait ce moment de préférence, disait-il, l'audience prenant à cette heure de la journée un caractère de causerie qui n'était pas sans influence sur le succès des demandeurs.

— « Surtout, repris-je, quand M. de Mirabeau est le causeur.

— Mon Dieu, répondit-il, ma position me donnerait peut-être le droit d'écrire à M. Talon; venez me trouver, j'ai à vous parler; mais votre intérêt m'engage à prendre une façon plus cordiale. Certes, nous ne marchons pas sous le même drapeau, et cependant je sais qu'il voudrait fort me voir à ses côtés. Ses opinions exaltées en politique comme en toutes choses ne l'ont pourtant pas empêché de convenir qu'une fois il s'était enfui de l'Assemblée, s'apercevant qu'il écoutait avec beaucoup trop

de charme lorsque j'occupais la tribune. Votre cause qui m'est si chère, plus encore que le souvenir de l'étrange hommage qu'il m'a rendu, me fait éviter les formes du tribun populaire vis-à-vis du magistrat aristocratique. Rapportez-vous-en donc à moi, mon enfant. Puis, tirant sa montre : je commence à croire, ajouta-t-il, que vous avez raison, et que l'heure de l'assemblée est sonnée depuis longtemps. Je reviendrai très-prochainement vous annoncer le résultat de mon entrevue avec M. Talon; adieu et à bientôt. »

Chose étrange, après le départ de mon tuteur, je me sentis rêveuse, inquiète, et ma nuit fut sans sommeil. Hélas! c'est que bien des pensées diverses comprimaient mon pauvre cœur et se pressaient dans mon imagination!... J'en étais encore là dans la matinée du surlendemain, lorsqu'on m'avertit de l'arrivée de M. de Mirabeau. A travers son abord affectionné je démêlai une certaine nuance de gravité qui me fit écrier :

« Ah! vous n'avez pas l'air triomphant?

— En vérité, dit-il en souriant, je serais fort difficile si je ne me trouvais pas satisfait de la décision de Talon.

— Oh! alors, parlez, parlez.

— Vous ne doutez pas, j'espère, continua M. de Mirabeau, de tout mon zèle à faire valoir une cause qui m'intéresse aussi puissamment, et dont quelques circonstances ne sont pas inconnues à votre juge en chef; n'importe, j'ai insisté sur le mariage enfantin, sur les rigueurs mélodramatiques dont on accabla vos quinze ans, et qui se sont renouvelées avec tant de sévérité pendant votre retraite volontaire à Bon-Secours, que moi, commissaire des lettres de cachet, j'avais dû déployer mon autorité. J'ajoutai que vos justes griefs sur tous les points vous donnaient droit à une séparation judiciaire, votre mari se refusant à une séparation amiable. Il fallait donc, afin de pouvoir l'entamer immédiatement, que le châtelet vous autorisât à pouvoir, avec un intermédiaire, vaquer libre-

ment à des démarches indispensables. J'ai assuré que vous n'useriez de cette indépendance qu'avec une grande réserve.

— Ah! *cette réserve convenable*, a répété M. Talon, voici comment la comprennent nos jeunes dames plaidant en séparation; c'est en allant à l'Opéra et aux promenades du bois de Boulogne. Je pourrais ajouter bien d'autres choses, qui effraient avec raison les magistrats appelés à prononcer sur leur sort. Mon Dieu, continua-t-il d'un ton plus grave, votre grande révolution est déjà assez favorable aux faibles contre les forts; laissez donc à la justice liberté entière. Vous me connaissez assez pour me croire sincère, quand je conviendrai que je préfèrerais mille fois être du parti des faibles avec madame de B... que de celui des forts avec son mari; mais, je suis l'esclave de cette impérieuse justice que vous ne traitez pas trop bien, M. le comte.

— Je ne sais si je la rencontrerai chez M. Talon, interrompis-je vivement; jusqu'ici, je ne

vois pas trop ce motif de satisfaction que vous m'aviez annoncé.

— Oh ! l'impétueuse jeune femme, dit M. de Mirabeau, soyez donc patiente pour mes paroles qui pourraient être plus rapides, j'en conviens, et qui se prolongent par le charme que je ressens près de vous. Allons, je vais continuer avec un peu moins de complaisance pour moi-même. Le don de pénétration que je me vante de posséder m'a fait démêler que M. Talon se montrait plus méchant qu'il ne comptait l'être; aussi, je ne manquai pas de le lui dire, voulant déranger sa gravité magistrale, et le ramener à la vie privée où il sait être fort bon enfant. Il en prit aussitôt le langage.

— Je suis convaincu, répondit-il, que l'on donnera à madame de B... un fort habile avocat, et certainement il ne manquera pas de faire valoir ses deux captivités, l'une dans la maison conjugale, l'autre à l'abbaye de Bon-Secours. Mais, entre ces époques, on a vu la jeune femme mener une existence élégante, dissipée, qui ne

présentait enfin aucune apparence de ces vexations rigoureuses dont elle se plaint aujourd'hui. Voilà ce que dira le défenseur du mari, qui veut rentrer dans la légitime possession de sa femme ; elle n'y consentira pas ; ni vous non plus, M. de Mirabeau. (On le voit, M. Talon devenait fort pénétrant.) Vous le savez, continua-t-il, M. de B... a des amis haut placés ; c'est un ambitieux bien posé dans le monde, et le heurter sans ménagement serait dangereux. Puis, l'an de grâce 1789 (ces mots furent dits avec une nuance d'ironie) aura tout naturellement une large part dans la cause de madame de B... ; il n'est donc point nécessaire que l'autorité du lieutenant civil aille jusqu'à faire des bravades au pouvoir conjugal. En résultat, croyez bien, M. le comte, que je désire voir mes mesures de prudence comprises et approuvées par vous.

Les connaîtrai-je enfin, les mesures de prudence concertées entre vous et M. Talon ? m'écriai-je en interrompant M. de Mira-

beau; je doute fort que je les sanctionne! »

Je rougissais et pâlissais alternativement en prononçant ces paroles.

« Ah! Lucile, Lucile! » reprit mon tuteur avec un accent de tendresse et de doux reproche, qui rappelait plutôt l'amoureux de quinze ans que l'impétueux tribun, et qui devenait une blâme pour mes interprétations secrètes.

Il sortit alors un papier de sa poche, et je distinguai la signature de M. Talon.

« Croyez, me dit-il, qu'il me sera précieux de vous offrir quelques distractions en attendant l'époque d'une indépendance absolue; » et d'une voix assez ferme il lut ce qui suit :
« Madame de B... pourra sortir trois fois par
« semaine pour vaquer aux démarches néces-
« saires à sa demande en séparation. Elle sera
« toujours accompagnée du tuteur qu'elle s'est
« choisi, ou de l'avocat désigné par lui, et elle
« ne recevra personne autre à son parloir de
« Bon-Secours. »

A peine M. de Mirabeau avait-il fini, que, hors

de moi, je lui dis avec la dernière véhémence :

« Je retournerai aujourd'hui même chez M. de B... plutôt que de me soumettre à des conditions dignes d'être signées *La Vrillière*.

— Il faut vraiment, ma chère pupille, qu'un ordre de votre amant vous ait enjoint de me répondre ainsi. »

Ces paroles prononcées d'une ton d'amère raillerie, nuance que je n'avais pas encore vue chez M. de Mirabeau, me rendit sa laideur plus hideuse encore. Mon impertinence s'en augmenta jusqu'à l'outrage ; furieux, il me répondit plus cruellement encore, et nos voix devinrent si retentissantes, qu'il était impossible qu'elles ne fussent pas entendues dans un lieu où même le chuchotement arrive à des oreilles souvent appliquées aux portes. Mais, il faut en convenir, cette mystérieuse attitude devenait inutile. Sans la grille, M. de Mirabeau m'aurait, je crois, pulverisée, comme il le fit de l'ordre de M. Talon. Je le remerciai d'anéantir le méprisable papier qui me condamnait à un si dur

esclavage; puis je lui demandai cinq minutes pour aller chercher un don que je n'avais pas reçu sans en être blessée. Je m'élançai vers la porte que je laissai ouverte, je franchis l'escalier sans cesser d'entendre les bruyants reproches d'une jalousie exasperée, je pris la bourse parfaitement intacte, et je descendis avec la même rapidité. Je trouvai le parloir désert, et je distinguai seulement le bruit de la voiture qui emportait M. de Mirabeau. On se doute bien que je trouvai moyen de lui renvoyer cette bourse, que j'accompagnai d'une lettre où le désintéressement et l'insolence dictèrent l'adieu. Plus calme, je fus obligée de convenir avec moi-même qu'elle était passablement sotte. Elle n'eut pas de réponse, et ne pouvait en avoir.

Dans le couvent, rien ne fut ignoré de cette étrange scène. L'expérience de madame d'Aboville aurait dû lui rappeler que presque toujours de pareils orages ont un lendemain pur et radieux. Mais cette fois l'horizon resta complétement sombre. Pendant quelques jours en-

core on me laissa parcourir les magnifiques jardins de l'abbaye, dont je n'avais recouvré la jouissance qu'à la première apparition de M. de Mirabeau. Je m'y promenais, peut-être, avec plus de charme depuis notre rupture, et cependant un voile bien épais couvrait certaines pensées de mon cœur ou plutôt de mon imagination exaltée. Je n'eus pas à prolonger longtemps les rêveries de mes promenades solitaires, car défense absolue me fut faite de quitter ma chambre. On enjoignit également à Rose de Longeville de ne plus venir chez moi, ce qui me valut de sa part un redoublement de bonnes visites; je l'en remerciai : j'avais tant besoin de voir un visage ami !... Le premier dimanche qui suivit l'orageuse séparation du tuteur et de la pupille, je fus reçue à la chapelle en véritable excommuniée. Une sorte de haineux mépris se peignit sur toutes les figures, et à ma sortie une vieille religieuse du conseil privé de l'abbesse, pressant le pas, afin de me rejoindre, me dit tremblante de colère :

« Bénissez la bonté de madame ; sans son intercession on vous eût interdit de paraître en ce saint lieu ; pour ma part, j'y trouve votre présence un véritable scandale. »

Puis, se détournant, elle rendit un très-gracieux salut à une belle et spirituelle femme de trente-deux ans que les plus compromettantes aventures avaient affichée à Sedan. Les dures paroles de cette religieuse me causèrent encore plus d'abattement que d'indignation. Je fis bien des réflexions sur les motifs qui avaient amené ma scène avec M. de Mirabeau, et je m'en félicitai avec une sorte d'animation fébrile, tant qu'il me fut permis de jouir des verts ombrages et des parterres fleuris de l'abbaye. Mais condamnée de nouveau à errer solitairement dans les cloîtres, je tombai dans le plus triste découragement. Sans appétit, sans sommeil, c'est à peine si je trouvais la force de quitter mon lit, où je me couchais à peine la nuit venue ; je n'avais un peu de soulagement que dans la présence de Rose, si dé-

vouée, si aimable pour moi. Le soir même où on lui interdit ma triste cellule avec un ton de ci-devant gouverneur de la Bastille :

« Il résultera de tout ceci, me dit-elle, que je m'en irai un peu plus tard qu'à l'ordinaire. »

Je souris en la remerciant de sa rébellion ; mais notre affectueux comité ne fut pas de longue durée, et une demi-heure ne s'était pas écoulée, que nous vîmes paraître une sœur qui, saluant d'une façon assez convenable, s'adressa à Rose et lui rappela que l'ordre de l'abbesse lui défendait de venir chez madame de B...

« Voilà ma réponse, » répliqua Rose, et elle s'enfonça dans la bergère placée près de mon lit.

« Prenez garde, mademoiselle, suivez-moi, je vous le conseille. »

Rose ne fit aucun mouvement ; la sœur attendit un instant, puis sortit. Nous parlâmes quelques instants de cet incident, qui déjà ne nous occupait plus, lorsque des pas nombreux se firent entendre dans l'escalier.

« C'est la maréchaussée, dit Rose en riant. »

Effectivement, la porte s'ouvrit poussée violemment par la canne à crosse de madame d'Aboville, qui entra suivie de quatre sœurs converses d'une taille si élevée, si robuste, qu'elles ressemblaient à quatre soldats aux gardes.

« Mademoiselle de Longeville veut-elle sortir volontairement ? demanda-t-elle d'une voix tremblante de colère.

— Non, madame, » répondit Rose, d'un sang-froid assez digne.

Alors l'abbesse se retournant vers les sœurs converses : Exécutez mes ordres, leur dit elle ; et les quatre sergents à guimpe et à voile se précipitèrent sur la pauvre Rose qui, malgré son agilité et ses efforts, fut obligée de céder.

— Quant à vous, madame, reprit madame d'Aboville, cramoisie de fureur, sans mon indulgence, je vous infligerais une punition où notre justice serait d'accord avec la justice divine. »

Puis elle sortit en me lançant un regard de haine. Ces dernières menaces, jointes à tout ce

que j'avais éprouvé dans cet odieux cloître, me donnèrent une exaspération dont l'énergie m'étonne encore, après plus de soixante années. M'élançant hors de mon lit malgré ma faiblesse, j'ouvris la fenêtre et m'écriai : Au secours, au secours, sauvez une victime ! Deux cours me séparaient de la rue de Charonne, et je ne puis comprendre comment on entendit ma voix ; mais j'étais quatre fois plus forte en ce moment que je ne l'avais jamais été, et que je ne l'ai été depuis pendant le cours de ma longue carrière ; on ne retrouve pas deux fois pareil élan, pareil enthousiasme. Un passant (1), chose assez rare dans ce quartier, désert après 10 heures du soir, me répondit : — Courage, on vient à votre aide ! En effet, une foule considérable d'ouvriers recrutés par mon passant libérateur s'avança vers l'abbaye en poussant de vives

(1) Ce passant était un ouvrier, parent d'une femme de service du couvent. Elle avait entendu parler des mauvais traitements dont on m'accablait et me plaignait dans son bon cœur.

clameurs, parmi lesquelles je distinguai ces paroles : — Nous voulons la liberté de votre prisonnière. Bientôt, il se fit un grand tumulte dans l'intérieur du couvent, et l'abbesse entra dans ma cellule, non plus avec son entourage menaçant, mais suivie d'êtres aussi doux que charmants, enfin, des nombreuses pensionnaires des classes. Les pauvres petites, pâles et tremblantes, manifestaient leur émotion par des nuances fort diverses, que, malgré mon trouble, je sus bien discerner. Je vois encore Armandine et Simplicie de Richelieu : elles avaient les plus magnifiques yeux noirs, ce qui donnait un grand éclat à leurs figures régulièrement jolies. Armandine, depuis madame de Jumilhac, me lançait des regards où le courroux se mêlait à l'effroi. Simplicie, devenue madame de Montcalm, et qui toute sa vie fut la douce Simplicie, s'écriait : — Oh ! mon frère, si tu étais ici, tu nous sauverais (1).

(1) Le comte de Chinon, depuis duc de Richelieu, fut ministre sous Louis XVIII ; dans ce poste élevé il

« Au nom de ces nobles enfants, interrompit l'abbesse, préservez la maison des violentes extrémités dont vous entendez les menaces. »

Véritablement, les cris : La prisonnière ou nous enfonçons les portes!... troublaient tant soit peu mon triomphe, et me rappelaient aux sentiments d'une raison généreuse.

— Conduisez-moi près d'une fenêtre extérieure, répondis-je, et je parlerai à cette foule qui m'a prise en pitié.

— Une croisée de l'aumônier est voisine de la porte, courez-y; mais ces hommes se retireront-ils aussi facilement qu'ils sont venus?

— Je l'essayerai, madame, si vous me jurez que demain je sortirai de votre maison.

— Oh, oui, je le jure! »

Je n'en doutai pas, elle était sincère dans ce moment d'épouvante. L'énergie que l'on mettait à demander la prisonnière redoublait d'intensité. Je m'élançai dans la chambre de

développa des sentiments libéraux, patriotiques, et emporta dans la retraite les regrets de tous.

l'aumônier refugié à son prie-dieu où l'abbesse se mit à genoux près de lui, j'ouvris la fenêtre, et de là je dominai mes libérateurs, dont la foule s'augmentant de plus en plus, devenait une véritable émeute du faubourg Saint-Antoine.

« Me voici, mes amis, mes véritables amis, m'écriai-je.

— Venez avec nous, me dit le chef de l'insurrection, simple artisan nommé Marson, et qui le premier avait répondu à mon appel.

— Je ne le puis maintenant, répondis-je; à vous seuls, mes chers défenseurs, je devrai ma délivrance; mais pour qu'elle ait sur mon avenir une heureuse influence, je ne dois sortir d'ici que demain, et d'une façon légale. Retirez-vous donc en paix et ne prolongez pas les alarmes des pensionnaires, bien innocentes des persécutions dont j'ai été accablée. A ma sortie, je compte trouver quelques-uns de mes sauveurs; avec quelle joie je leur serrerai la main!....

— Et si ces maudites béguines (j'adoucis l'épithète) allaient vous faire encore de leurs méchants tours ?

— Ne le craignez pas, repris-je vivement ; elles savent maintenant que j'ai de trop bons amis, de trop bons voisins, pour l'oser. »

Ma jeunesse, mes accents émus, augmentèrent l'intérêt de ces braves gens ; surtout l'expression de *mes bons voisins*, dite avec confiance et une sorte de gaieté, parut leur plaire ; aussi se la répétaient-ils avec joie.

« Allons, puisque vous le voulez, s'écria l'un d'eux, nous nous en allons ; mais plusieurs veilleront à cette porte ; si les béguines recommençaient, appelez, nous reviendrons ici, et cette fois les portes s'ouvriront. »

Je les entendis se disputer le poste de mon corps de garde. Une vingtaine au moins s'y installa, et le reste en s'éloignant répétait : A demain. Madame d'Aboville balbutia des remerciements et voulut saisir ma main que je retirai.

« Sans doute, Madame, lui dis-je, vous allez expédier un message à M. de B... ? Je vous prie qu'il soit également chargé de la lettre que je vais lui écrire. »

Son inclination de tête me répondit : *oui.* En rentrant chez moi, j'y retrouvai les jeunes pensionnaires qui n'avaient pas encore regagné leur dortoir. Elles me remercièrent avec une aimable effusion d'avoir hâté le départ de cette foule qui les avait tant effrayées. La fille du prince de Ligne s'était faite l'orateur de ses compagnes. Oh! cette fois je ne retirai pas ma main comme à l'abbesse, quand la noble et charmante enfant, ainsi que Simplicie de Richelieu, me tendirent la leur; Armandine fut moins cordiale. Restée seule, cette puissance morale que je venais de reconquérir me donna de bonnes et raisonnables inspirations. Si je ne rapporte pas ici toutes les expressions de ma lettre, en voici du moins le sens parfaitement exact :
« Les événements qui se sont passés ce soir
« ont dû prouver à M. de B... que l'oppression

« dont j'ai été victime, ne pourrait plus se re-
« nouveler. Je le prie de venir me chercher
« demain, pour me conduire dans un couvent
« de mon choix, d'où je ne sortirai qu'avec ma
« mère, jusqu'au moment de notre séparation
« définitive. Je demande formellement qu'une
« personne attachée à M. le lieutenant civil
« accompagne M. de B..., et signe, ainsi que
« lui, le papier où seront stipulées les condi-
« tions indiquées plus haut. Ce papier restera
« entre mes mains. » Certaine d'un avenir selon mon gré, je me plaisais, on le voit, à faire de la modération ; je venais de livrer une grande bataille, de remporter une éclatante victoire, et je trouvais généreux de n'en point abuser. Je me jetai deux heures sur mon lit, où je pris la résolution de me faire conduire à la Présentation de la rue des Postes, dont les riants jardins, l'esprit aimable et presque philosophique de la supérieure l'emportèrent sur tout autre choix. En me levant, je fis une toilette soignée dans sa simplicité, et pendant laquelle,

Modeste, que j'appelais ma douce geôlière, sollicita la permission de me suivre. Quelques minutes avant huit heures, je fus avertie que M. de B... m'attendait, ainsi qu'un personnage à grande perruque affectant une gravité magistrale, quoiqu'il ne fût qu'un simple employé. Il tenait un papier à la main et une écritoire en forme d'étui. Je n'avais peur de personne en ce moment, et je saluai mon mari d'un air sérieux, mais non craintif. L'habile comédien des bords de la Garonne me fit une gracieuse inclination de tête accompagnée d'un léger sourire.

« Eh bien, madame, me dit-il, vous désirez donc encore une nouvelle habitation? Vous pouviez l'obtenir d'une façon plus paisible que par vos intermédiaires nocturnes. (Ici nouveau sourire, car M. de B... ne voulait point paraître trop irrité contre ces intermédiaires nocturnes, comme il les appelait, et dont il venait de voir un petit détachement dans la cour de l'abbaye.) En revenant habiter la maison conjugale et pa-

ternelle, continua-t-il, vous nous auriez tous comblés de joie, croyez-le bien. »

Je répondis que ma lettre de la nuit avait exprimé ma volonté, et qu'elle était invariable. Puis, me tournant vers l'homme à la perruque, je le priai d'activer les affaires qu'il paraissait chargé de mettre en règle, étant impatiente de quitter cette odieuse abbaye de Bon-Secours et d'entrer à la Présentation, le couvent de mon choix. Je demandai à voir le papier qu'il tenait à la main ; il me le passa, et convaincue de la fidélité des conditions que j'avais indiquées, j'y apposai ma signature. Modeste m'attendait au dehors, et les portes de cette maison où j'avais enduré des souffrances si aigues s'ouvrirent enfin pour moi. Je ne quittai pas cependant ma prison sans embrasser Rose de Longeville et lui dire au revoir.

La voiture qui allait m'emmener fut bientôt entourée d'un nombre assez imposant de mes protecteurs populaires. Il aurait été plus considérable encore sans la prière que je lui avais

adressée. Marson s'avança, ôta son bonnet et me dit avec un mélange de vivacité et d'attendrissement :

« Pauvre petite dame, je suis le passant qui, dans la nuit, ai répondu le premier à votre appel ! »

Avec quel reconnaissant élan je le remerciai de sa puissante protection. Je lui recommandai de venir demain à ma nouvelle demeure dont je lui donnai l'adresse, l'assurant que je lui remettrais des gages, hélas ! encore trop faibles, de ma gratitude éternelle. J'insistai pour que ses amis bussent à ma santé, et surtout à ma liberté. Puis, serrant affectueusement sa main, je fis un salut plein d'effusion à son entourage, parmi lequel se trouvait un groupe assez considérable de jeunes femmes. Je crois avoir dit plus haut que ma toilette bien que simple était élégante ; j'ajouterai qu'un sentiment d'heureuse exaltation animant ma physionomie, j'entendis répéter autour de moi : Oh ! comme elle est jeune et jolie !... Jamais compliment ne

fut plus doux à mon oreille. M. de B..., habituellement fort rouge, devenait écarlate par les émotions peu satisfaisantes; ses traits prenaient alors un caractère de dureté qui le faisait paraître plus âgé qu'il ne l'était de fait. Aussi aux compliments que m'adressait cette foule bienveillante, se mêlaient ces paroles peu gracieuses : Mon Dieu, qu'il est vieux, qu'il est laid!... Puis, tout-à-coup, une voix féminine qui trouva plus d'un écho s'écria : *Le divorce, le divorce!* Nous étions en juin 90, et c'était la première fois que ce mot retentissait en public. Cette circonstance est assez importante pour que je la mentionne ici, en insistant sur l'effet que j'en ressentis. Certes, je n'en demandais pas tant; néanmoins, je ne puis le dissimuler, ce cri : *Le divorce!* me fit battre le cœur violemment. M. de B... murmura : Les insensés! et plus tard cependant... Le cocher pressa le pas de ses chevaux et nous arrivâmes bientôt au boulevard. La figure et le teint de M. de B... commencèrent seulement alors à perdre de leur

irritation. Il parla plusieurs fois à l'envoyé de M. Talon, évitant de m'adresser directement la parole. Ce ne fut qu'en passant devant l'Opéra, alors boulevard St-Martin, que, me regardant avec un assez aimable sourire, il me dit : Ce pauvre opéra que vous aimiez tant; c'est par votre volonté seule que vous en êtes privée; mais dites au cocher de retourner rue des Petits-Champs (1) au lieu d'aller rue des Postes, et dès demain, vous retrouverez ce spectacle favori. Je répondis par un mouvement d'épaule très-marqué, qui dut lui faire comprendre que cette frivole observation me paraissait aussi sotte que déplacée. Enfin, après un immense trajet, j'arrivai à la Présentation, et dans la joie d'avoir quitté mon misérable couvent, j'en trouvai l'aspect bien préférable à celui de Bon-Secours, appréciation parfaitement injuste.

(1) L'administration des domaines, où demeuraient mon père et M. de B... était rue des Petits-Champs. Sur son emplacement ont été bâtis les passages Colbert et Vivienne.

Ayant fait demander la supérieure, on nous conduisit à son parloir, et bientôt parut la mère Angélique. Elle était d'un âge assez avancé; mais sa brillante santé, qui donnait un léger excès d'embonpoint à sa taille élevée, répandait sur son gracieux visage une très-agréable expression. La douceur de son organe me charma, et, bien certainement, ses manières naturelles et distinguées avaient contribué à faire placer comme pensionnaires dans son couvent plusieurs jeunes filles du feu roi Louis XV, nées presque toutes dans ce temple de l'immoralité appelé le parc aux cerfs. Bon nombre de grands seigneurs suivant un exemple parti de si haut, amenaient aussi à la mère Angélique leurs enfants de l'amour, sur l'avenir desquels ils veillaient d'ailleurs avec un soin tout paternel. Lorsque j'entrai dame en chambre à la Présentation, on comptait fort peu de jeunes filles légitimes dans les classes, et je ne pourrais guère citer que mademoiselle Perregaux, depuis duchesse de Raguse. Revenons

au parloir de l'abbesse et à l'envoyé de M. Talon qui la pria de prendre connaissance du papier qu'il lui présentait. Elle le lut rapidement, quoique avec attention, et elle finissait à peine, que M. de B... prononça quelques paroles qu'on aurait pu croire dictées par un sentiment paternel, plutôt que par celui d'un mari irrité. Cependant, cette dernière disposition régnait seule au fond de son âme; mais l'habitude de la fausseté lui était si inhérente, qu'elle en paraissait naturelle. La mère Angélique remarqua fort bien toutes les clauses du procès-verbal, et elle vit que j'avais positivement choisi le couvent de la Présentation; aussi, après avoir écouté M. de B..., s'adressant directement à moi :

« Je commencerai par vous remercier, ma jeune dame, de votre préférence pour cette maison; vous y serez traitée comme un enfant gâté, continua-t-elle en souriant, à qui il plaît de se mettre en pénitence.

— Madame, répondis-je vivement, oui, mon

heureuse enfance justifie le titre que vous venez de me donner; ce temps-là est déjà fort loin de moi, et la femme énergique sait parfois remplacer l'enfant gâté; la nuit dernière l'a prouvé, et ces messieurs pourront vous en dire quelque chose. Croyez cependant, madame, que vous n'aurez pas à redouter pareilles extrémités; car, dans son esprit de modération et de philosophie, la mère Angélique ne me forcera jamais aux violences où j'ai été poussée par mon impitoyable geolière de Bon-Secours, madame d'Aboville. »

Ici, la supérieure regarda M. de B... d'un air assez étonné, car le procès-verbal, tout en mentionnant qu'un événement regrettable avait eu lieu récemment, n'était nullement catégorique, et le ton paternel qu'affectait mon mari annonçait suffisamment qu'il ne s'agissait d'aucun scandale conjugal.

— Je n'y comprends rien, reprit la supérieure, se tournant vers M. de B.. pour l'interroger.

—Madame de B... a les nerfs très-irritables, répondit celui-ci; ils doivent être encore fort émus de ce qu'elle appelle un *grave incident.* Permettez, Madame, que je vous en fasse connaître les détails, et soyez convaincue d'avance que, dans la juste prédilection que vous inspirez à ma femme, vous n'aurez rien à craindre. Elle a beaucoup de vérité dans le caractère; ce qu'elle promet, elle le tient, et puis, d'ailleurs, un moyen bizarre et violent ne peut devenir une habitude.

La mère Angélique réfléchit un moment, puis elle me dit d'une façon aimable et gaie :

Cette prédilection m'est tout à fait sympathique, et pendant le petit quart d'heure que je vais donner à M. de B..., je vous ferai conduire à un appartement qui deviendra le vôtre, s'il vous convient. Elle appela, et une religieuse à figure franche et douce fut chargée d'être mon guide. Je fis une froide révérence à M. de B..., ainsi qu'à son muet compagnon, et je sortis, avec l'espérance d'entendre bientôt le bruit

de la voiture qui allait les emmener tous deux. Je trouvai Modeste dans l'intérieur du couvent, où je pénétrai sans aucun battement de cœur; mon petit logis me plut tout d'abord, car, au lieu des hautes murailles qui entouraient ma cellule de Bon-Secours, mes yeux se reposaient sur d'immenses jardins riants et fleuris qui s'étendaient jusqu'à l'extrémité de la rue des Postes. Ils étaient mitoyens de la jolie propriété de Duchâteau, l'oiselier du roi, et la vue de son délicieux parterre augmentait encore le charme de l'ensemble. L'oiselier du roi, quoique en retraite, avait encore une foule de brillants oiseaux; les uns, apprivoisés, voltigeaient çà et là, et venaient se poser jusque sur les arbres du couvent; d'autres, esclaves dans leurs cages dorées, mais n'en recevant pas moins les rayons d'un soleil printanier, faisaient entendre leur harmonieux ramage, et semblaient fêter ma bienvenue. Aujourd'hui (1852), à quatre-vingt-deux ans, je serais encore agréablement émue de tout ce que je viens de décrire; que devais-

je donc ressentir, alors que j'en avais à peine vingt !... Après avoir assuré que l'appartement me convenait, je descendis au jardin, que je parcourus dans tous les sens, et le moment présent avait un tel attrait pour moi, que je renvoyai à quelques jours la préoccupation de mon avenir. Je me disposais à rentrer lorsque, voyant la mère Angélique, je pressai le pas pour aller la saluer. Elle s'arrêta, et, me regardant de son air aimable :

« Oh ! quelle tête, quelle tête !... s'écria-t-elle en souriant ; j'espère cependant que le faubourg Saint-Jacques ne se placera jamais entre nous comme le faubourg Saint-Antoine. J'éprouvai un certain mécontentement de lui voir rappeler avec ce ton léger la grande scène nocturne que je ne devais oublier de ma vie. Puis, prenant mon bras :

« Je suis très-satisfaite, continua-t-elle, que votre appartement soit de votre goût ; vous y serez dans le voisinage d'une jeune dame agréable.

— Je l'ai entrevue et elle m'a paru charmante.

— Eh bien ! je vous invite à dîner avec elle. »

J'acceptai, elle me donna son heure, et je remontai chez moi.

Le lendemain, Marson, député par mes nombreux sauveurs, arriva d'assez bonne heure au couvent.

« Ils voulaient tous venir, me disait-il, pour savoir si Madame est contente de sa nouvelle résidence, et pour l'assurer qu'à leurs travaux comme à leurs veillées, son nom, souvent répété, sera accompagné de vœux pour son bonheur ; et ma vieille mère, qui est un brin plus dévote que nous, priera Dieu qu'il les accomplisse. » Excellent Marson ! tout en faisant de la philosophie, et s'avouant moins pieux que sa mère, il termina sa phrase par un signe de croix. Mon intérêt seul l'avait amené aussi promptement à mon nouveau domicile, et s'il prit avec reconnaissance le petit présent que j'envoyais uniquement à sa mère, il refusa obs-

tinément l'offrande plus généreuse que je destinais à lui et à ses camarades.

Il me survient une réflexion toute naturelle, c'est que les incidents de mon séjour à la Présentation amèneront, grâce au laisser-aller trop habituel de ma plume, une immensité de lignes où le nom de Mirabeau ne pourrait figurer comme titre de chapitres. Eh bien! puisqu'il était dans ma destinée de me retrouver avec ce grand génie après l'orageux épisode de Bon-Secours, continuons sans interruption les événements romanesques de ma liaison avec ce tribun de l'Assemblée constituante, me réservant toutefois de revenir sur les quatre ou cinq mois qui m'ont amenée de la Présentation au Précieux-Sang.

Comment, encore un couvent?... Eh! mon Dieu oui, mais les pauvres femmes qui s'avisaient alors de vouloir plaider en séparation ne pouvaient occuper un autre asile. Cependant, je dois convenir qu'il n'y avait plus à me poser en victime de lettre de cachet, ainsi que je l'étais

réellement à cette véritable Bastille de la rue de Charonne. Une supérieure n'aurait pas osé se livrer à ce jeu-là le 13 juillet 1790, veille de la grande fédération, et jour où j'entrai au Précieux-Sang. Je n'avais donc plus à redouter les tyrannies de madame d'Aboville et les petites roueries de la mère Angélique. L'abbesse du Précieux-Sang, douce, bonne, quoique un peu grimacière dans sa dévotion, trouvait fort naturel que je sortisse pour mes affaires, accompagnée de ma nouvelle femme de chambre, Henriette. Profitant de ma liberté, j'allais souvent me promener sous les beaux ombrages du Luxembourg, dont une porte dans la rue de Vaugirard donnait en face du couvent. Quel charme j'éprouvais dans ces excursions et dans les gracieux objets qui m'entouraient! Grâce à ce bon M. Boucher d'Argis, qui avait remplacé M. Talon comme lieutenant civil, je me permettais parfois une représentation d'opéra, l'obligeant magistrat ayant soin de m'indiquer par lettre officielle un rendez-vous chez lui, à neuf

heures et demie du soir. Je feignais de me récrier, avec une certaine hypocrisie, sur l'incommodité d'une pareille heure.

« Que voulez-vous, mon enfant, répondait l'abbesse de la meilleure foi du monde, un homme public n'est pas libre de son temps; si vous rentrez tard, notre bonne tourière, la mère Anselme, vous aime assez pour ne pas s'en plaindre. » Honni soit qui mal y pense, sur les agréables facilités que m'accordait M. Boucher d'Argis. Ses mœurs étaient d'une irréprochable pureté, et, en tout bien tout honneur, je lui inspirais un si tendre intérêt, qu'il ne savait guère refuser ce que je sollicitais. Par son indulgente bonté, je lui ai dû quatre représentations lyriques, ce qui, avec mes promenades et les visites que je recevais, surtout celles de mon père, complétaient d'assez agréables distractions. Cependant, malgré la bonne volonté de M. Boucher d'Argis et le dévoûment de M. Usquin, mon avoué, mes affaires avançaient peu, et ce retard dans l'accomplissement de

mon entière indépendance commençait à m'alarmer. Mes ressources pécuniaires diminuaient à vue d'œil, et pendant plus de six mois après avoir quitté le toit conjugal, je fus assez embrouillée dans ce qu'on a appelé depuis un budget, et très-désireuse d'en sortir. J'en causais un jour avec M. de Mirbeck, célèbre avocat au conseil, qu'un bon hasard me fit rencontrer chez une dame de l'extérieur du couvent. Il avait une haute réputation d'habileté, et de plus, il était fort aimable. Sa nièce, avec laquelle je m'étais liée, avait une figure et une tenue anglaise qui la faisaient appeler *miss*. Elle a épousé depuis M. François de Neufchâteau, dont la célébrité précoce ne s'est pas soutenue. A l'âge de neuf ans, il écrivit une lettre en vers à Voltaire, qui ne dédaigna pas de lui répondre. Sous l'Empire, il fut président du sénat. Je me plaignais donc à M. de Mirbeck avec une certaine vivacité :

— Que faire? répondit-il; M. de B... oppose à toutes vos démarches une force d'inertie qui

vous empêchera d'arriver à votre but. Si vous voulez réussir, il n'y a qu'un seul moyen pour terminer vite et bien, et ce moyen s'appelle M. de Mirabeau.

— Ah ! l'horreur, m'écriai-je.

— Votre nom, reprit M. de Mirbeck, est loin d'amener pareille exclamation sur les lèvres de notre grand tribun.

— Mais, ne savez-vous pas qu'il a été atroce dans son terrible et peu généreux emportement contre moi, dont il était l'unique appui ? oh ! sans mes sauveurs populaires, deux jours encore de l'affreuse situation où M. de Mirabeau m'avait laissée, et une mort volontaire devenait mon seul refuge. Et c'est vous, vous M. de Mirbeck, si honoré, si sévère dans vos mœurs, qui m'engagez à m'adresser à la plus immorale des célébrités ?

— Merci de vos éloges, mes petits flatteurs ; cependant, permettez-moi d'ajouter que votre étonnement sur le recours que je vous indique, serait assez fondé, si vous étiez une Cécile Vo-

lange. On pourrait alors m'accuser avec raison de jouer le rôle de madame de Merteuil. (1) Mais convenez qu'il n'est pas possible de vous traiter en personne abattue jusqu'à terre, vous dont l'âme et l'imagination ne s'élèvent peut-être que trop haut dans les nuages. *Je te connais, beau masque*, ajouta gaiement M. de Mirbeck; vous ne pouvez donc présumer qu'avec ce mélange de philosophie et d'énergie qui anime votre tête de vingt ans, je compromette mon expérience et mon caractère en vous conseillant un retour vers Mirabeau. Il paraît, continua-t-il en riant, que la dernière scène de l'acte de Bon-Secours n'a pas été modérée de la part de mon orateur favori. Il en convient, tout en prétendant que vous le lui avez terriblement rendu; mais loin d'éprouver cette rancune que vous venez de manifester à son égard, il proclame bien haut une admiration si sympathique pour votre appel au peuple, qu'il disait il y a

(1) Personnages célèbres du roman de de Laclos, *les Liaisons dangereuses*.

quelques jours au comte de Lamarck en parlant de vous :

« Mon ami, cette jeune tête-là en sait plus long que moi en insurrection, car elle soulève le peuple et l'apaise à volonté.

« Croyez-le donc, ma chère enfant, une ligne de vous le ramenerait, et ferait disparaître les obstacles multipliés qui se trouvent sur le chemin de cette liberté que vous appelez de tous vos vœux. » Sans être la cliente de M. de Mirbeck, j'avais foi dans ses avis, et dans sa bienveillance qui exerçaient sur mes esprits un empire plus grand que n'aurait été un guide officiel. Les paroles de cet affectueux conseiller me rappelaient donc plutôt mes premiers rapports si aimables avec M. de Mirabeau, que notre dernière entrevue. Cependant, je n'en déclarai pas moins, que nulle considération ne me ferait lui écrire avant d'avoir une lettre où sa profession de foi *d'amitié* serait assermentée. M. de Mirbeck sourit de nouveau, et nous nous séparâmes. Bien que la journée fût déjà fort avancée, j'eus dès la

matinée suivante, uu billet de cette écriture fort lisible au premier aperçu et hiéroglyphique au second. Je tremblais un peu en l'ouvrant; il commençait ainsi : Ange ou démon, antithèse qui a figuré depuis mille et une fois dans les romans du XIXe siècle, mais qui neuve alors me plut infiniment. Ce qui suivait était une assurance d'amitié exprimée d'une façon enchanteresse, et qui bien précieuse à mes yeux revenait sans cesse comme mot d'ordre; mais M. de Mirabeau ne dissimulait pas absolument l'espoir d'en voir substituer un plus doux, plus intime, comme prix de son dévouement désormais à l'épreuve. Il serait venu m'en assurer en personne, sans le travail important que lui avait infligé M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères; puis la séance de l'assemblée devait se prolonger fort tard. Il redoutait, pour le lendemain, les mêmes obstacles, aussi, serait-il le plus heureux, le plus reconnaissant des hommes, si je consentais à venir le consulter chez lui. Après avoir hésité long-

temps sur cette démarche, je finis par m'y déterminer; mais en route, je fus tellement dominée par mes perplexités, que je tirai le cordon de la voiture pour retourner rue de Vaugirard, puis enfin, un nouveau signal ordonna au cocher de continuer sa route. J'étais encore en proie à des sentiments bien divers, lorsque j'arrivai à cette petite maison rue de la Chaussée d'Antin, où dans le courant de l'année suivante, la France, sculptée sur son modeste portail, semblait dire par son attitude éplorée: *Un grand homme est mort ici.* (C) Je montai lentement l'escalier, et à peine assise dans le salon, M. de Mirabeau entra avec un aimable empressement. Quoiqu'en septembre, le soleil brillait comme au mois de juillet, et il pénétrait avec tant d'abondance par les fenêtres et par le balcon, que l'appartement en était illuminé. Quelle différence de cette éblouissante clarté avec le jour incertain et presque mortuaire du parloir de Bon-Secours !... Cette pensée nous arriva à tous deux au même instant, car le maître de la

maison s'écria, en portant ma main à ses lèvres, d'une façon vive et respectueuse tout à la fois :

« Oh ! Lucile, comme ce magnifique soleil vous embellit ! quelle différence avec les sombres murs et les cachots de Bon-Secours ! Ici, ajouta-t-il, plus d'aspects brumeux, plus d'orage... Toujours nous y trouverons les brillants rayons qui saluent maintenant votre arrivée ! »

Moi aussi, je remarquais l'effet de ce luxe de lumière que l'on assurait m'être si favorable ; hélas ! il m'eût été impossible de répondre compliment pour compliment ; mais cette éloquence suprême que M. de Mirabeau savait rendre si entraînante dans ses rapports privés, et qui avait si vite triomphé du premier regard à Bon-Secours, finit par exercer le même prestige à la Chaussée d'Antin ; et puis, moins accablée d'ennui et de tourments qu'à la précédente époque, j'appréciais mieux encore sa façon spirituelle et charmante, quand il exprimait ses excellents sentiments. Avec quelle grâce il semblait adopter ma devise chérie,

l'amitié ! Il convenait cependant qu'elle serait exigeante, et que tout en me voyant sur le chemin de cette liberté, qu'à son regret j'avais reconquise sans sa participation, il n'en espérait pas moins que je viendrais souvent, très-souvent, le consulter sur les moyens d'arriver au but que je poursuivais. Il me pria de choisir, pour ma visite du lendemain, l'heure de son dîner.

« Vous y trouverez mon ami de Mirbeck à qui j'ai tant d'obligation, ajouta-t-il en baisant mes deux mains et les pressant sur son cœur. Je vous présenterai aussi son compatriote Duveyrier, célèbre avocat que je chargerai de votre cause ; il s'en acquittera avec joie dans son zèle pour les jolies clientes. »

J'acceptai l'invitation pour le lendemain.

« Laissez-moi espérer, reprit-il, que tous les jours en vous quittant, je pourrai dire : *à demain !* »

Ce fut là son adieu, et après une heure et demie de conversation, je partis satisfaite de lui, plus que de moi-même, car je me sentais

déjà beaucoup trop sous le charme de cet homme, qui depuis plusieurs mois, et encore la veille, ne se présentait à ma pensée que comme un objet d'épouvante. Je me cherchais une justification en comparant la dernière entrevue du Bon-Secours avec celle-ci, où je n'avais trouvé que délicatesse et bonté. M'abandonnant donc uniquement au souvenir présent, je retournai sans crainte le lendemain rue de la Chaussée-d'Antin, qui n'avait pas encore gagné son nom du Mont-Blanc.

La séance n'étant pas terminée, je ne trouvai que M. de Mirbeck qui s'écria en me voyant :

« Eh ! bien, avais-je tort ? »

J'allais lui répondre *non*, quand M. de Mirabeau entra avec M. Duveyrier. Il nous présenta l'un à l'autre de la manière la plus flatteuse pour tous deux. La figure de M. Duveyrier était expressive, agréable; dans un âge plus avancé, ses épais sourcils noirs donnèrent à sa physionomie une teinte sévère, qui s'adoucissait cependant d'un spirituel sourire. Du moment où je le connus, je

n'eus qu'à m'en louer, et il en a été de même pendant de longues années ; aussi m'a-t-il laissé le juste et précieux souvenir d'un ami de tous les temps. M. de Mirabeau fit les honneurs de sa table avec une grâce parfaite et un ton exquis. Je savais beaucoup moins apprécier la perfection de son vin et de son cuisinier, que les autres convives jugeaient en dignes connaisseurs. Je citerai parmi eux MM. Comps et Pelinc, secrétaires de M. de Mirabeau. Comps, le plus jeune, avait une haute intelligence et une grande activité dans ses travaux. Il affectionnait, il admirait son chef avec une telle passion enthousiaste, que, quelques heures après la mort de celui-ci, il se donna trois coups de canif dans la poitrine ; heureusement, Cabanis le sauva. L'existence de Comps s'est ensuite écoulée près de Bernadotte devenu roi de Suède. L'esprit supérieur de Pelinc, placé à la tête du cabinet de M. de Mirabeau, le fit employer bientôt dans la diplomatie.

Mais revenons au dîner de M. de Mirabeau dont l'entrain fut aimable, gai, d'une parfaite

convenance. Notre amphitryon porta un toast à ma liberté, et je priai M. Duveyrier d'y répondre ; il s'en acquitta avec une verve précieuse pour mes intérêts. M. de Mirbeck fit chorus, car ses cheveux blancs couvraient une tête où l'expérience et le savoir s'alliaient encore à une imagination ferme et enthousiaste. Enfin, mes futurs avocats eurent bien de la grâce, bien de l'esprit à cette petite réunion, sans pour cela effacer l'éclat du maître de la maison, qui, s'il ne développa pas l'éloquence de Démosthène à la tribune, fut l'homme de salon le plus aimable et le plus brillant. Il nous fit une narration charmante, quoique passablement frivole, d'une course de chevaux au bois de Vincennes. Les jockeys du jeune et merveilleux marquis de Chauvelin (1) y remportèrent le prix, et l'on remarqua que leur maître ne cessa de caracoler

(1) Depuis, député libéral sous la Restauration, ses mots spirituels et fins, toujours dits de sa place, obtenaient plus de succès à sa cause que les longs discours de tribune.

autour de la calèche de l'élégante vicomtesse de Laval.

« Certainement, ajouta M. de Mirabeau, il aura obtenu d'elle un autre prix plus intime et plus doux, car depuis la course de Vincennes, M. de Chauvelin et madame de Laval ne se quittent pas. »

« A cette petite aventure racontée d'une façon très-spirituelle, et bien autrement piquante que je ne puis le faire, M. Duveyrier s'écria :

« Mon cher compatriote, vous êtes véritablement aujourd'hui en grande coquetterie d'esprit.

— Encore bien davantage en coquetterie de cœur, » me dit assez bas M. de Mirabeau.

Le soir, M. de Mirabeau me reconduisit rue de Vaugirard. La voiture arrêtée à la porte du couvent paraissait stationnaire ; on avait cent prétextes pour retenir la récluse. Je rentrai enfin, et je dormis peu, tout en me berçant d'un bon et prochain avenir. Le lendemain, je me levai de bonne heure; un projet de visite

chez madame de Nassau m'imposait la nécessité d'une toilette élégante. Dans mes souvenirs sur la famille Sainte-Amaranthe, j'ai fait connaître cette excellente princesse d'un extérieur si difforme et d'un cœur si parfait. Je me vois encore avec ma robe de moire rose garnie de dentelle noire, et mon chapeau également noir orné de trois plumes roses. Cet ensemble formait une mise convenable pour ma visite de trois heures chez madame de Nassau, et pour celle plus matinale chez M. de Mirabeau. Il m'en fit compliment comme un homme qui n'aurait pas eu d'objets plus graves dans la tête ; et cependant ce même jour, de sérieux incidents le préoccupaient. J'attendis quelques instants dans le salon avant qu'il ne vînt m'y rejoindre, et lorsqu'il entra, son regard, son organe altérés, me frappèrent. Il parlait encore à une personne qui sortait par une pièce opposée à celle où je me trouvais. C'était son neveu le jeune du Saillant.

« Cours aux Tuileries, lui disait-il ; rassure-les sur d'extravagantes terreurs. »

Puis il ajouta ces paroles qui me frappèrent tellement que jamais je ne les ai oubliées :

« Je sais qu'ils meurent de peur ; mon Dieu ! qu'ils soient tranquilles ; une reine pendue ne serait qu'un objet de dégoût ; mais, j'en conviens, une reine humiliée serait d'un grand exemple. »

Ces sentiments sont un peu contradictoires avec les rapports du comte de Lamarck, mais j'affirme que c'est l'exacte vérité. D'ailleurs, des confidents intimes de M. de Mirabeau et de M. de Lamarck avouent que l'homme constitutionnel, sage et modéré, faisait place encore parfois au tribun passionné. La cour, il faut bien le dire, amenait souvent ces divergences par son manque de foi, et peut-être, si elle eût suivi la ligne de conduite tracée par le grand citoyen, aurait-elle sauvé d'illustres victimes, et préservé la France de terribles orages. Je puis parler ici en toute vérité des opinions politiques et gouvernementales de M. de Mirabeau ; car, mal-

gré mon jeune âge, il s'abandonnait librement devant moi à l'attention non douteuse du puissant intérêt que je mettais à l'écouter. Il prétendait, en riant, que beaucoup de législateurs n'avaient pas la réplique aussi prompte, aussi sagace que la mienne ; genre de compliment qui me flattait bien plus que la grâce des autres éloges offerts à mes vingt ans. Avec quel charme je l'écoutais quand il faisait passer devant moi et les événements et les personnages, quand il développait, avec sa parole éloquente, ces plans de réforme et d'amélioration dont le but constant était la gloire du pays et le soulagement des classes souffrantes. Jamais ces nobles aspirations ne se sont démenties pendant les cinq mois qui s'écoulèrent jusqu'à notre dernière séparation. Mais tout en proclamant que le charme le plus puissant qui m'attirait dans l'intimité du premier orateur du siècle était sa magique éloquence, je dois rendre justice à l'homme aimable et tendre, dont le dévouement ne m'a jamais fait défaut. Il voulut, ce qui me convenait à

merveille, que je le visse dans toute sa gloire, et il m'assura une place à l'assemblée dans la loge du *Moniteur*. Ses habituées, aux jours présumés remarquables, étaient mesdames d'Aiguillon, de Fontenay (depuis madame Tallien), Charles de Lameth, toutes brillantes d'esprit et de patriotisme. Les deux premières y ajoutaient une éclatante beauté. Aussi, cette loge sombre et étroite, ne manquait pas, malgré son incommodité, d'être fort entourée pendant les entr'actes des séances. J'étais donc dans la loge du *Moniteur*, où mes cheveux sans poudre, mode adoptée par les jeunes admiratrices de la révolution, me firent regarder d'un œil favorable par les belles dames qui s'y trouvaient. Madame Charles de Lameth se résigna à resserrer sa place pour m'en faciliter une, et l'énormité de son embonpoint donnait du prix à cette obligeance. Je saluai particulièrement madame de Fontenay que j'avais souvent rencontrée dans le monde, et j'aurais pu lui rappeler que, quelques années auparavant, on appelait la contredanse *des*

vieilles femmes celle où nous nous trouvions ensemble ; elle avait alors douze ans et demi et moi treize. Peu d'instans après mon arrivée, survint précisément un parent de madame de Fontenay, M. Benoît, ami intime de ma mère, et le mien depuis mon enfance. Une affection vraiment fraternelle exista longtemps entre nous, et tout en aimant à se trouver à mes côtés, le rôle d'adorateur ne fut jamais le sien. Bientôt il observa le lorgnon de l'abbé Maury dirigé sur moi avec une attention persistante. Je l'assurai qu'il se trompait, car il ne pouvait y avoir entre nous qu'une profonde antipathie ; la mienne du moins lui était parfaitement acquise.

« A votre aise, répondit-il, mais je vous proteste que l'abbé Maury fait beaucoup plus de cas d'une jolie démocrate que d'une laide aristocrate. »

Les lorgneries continuèrent leur jeu, et je n'en levai pas même les épaules, ne voulant positivement point comprendre que j'en fusse l'objet. Cependant, vers la fin de la séance, elles de-

vinrent si positives, que le duc Victor de Broglie me dit avec ce ton aimable qui était son cachet habituel :

« Madame, vous pouvez vous vanter d'opérer des miracles ; voilà enfin l'abbé Maury et Mirabeau d'accord sur un même point, c'est de vous reconnaître pour une des plus jolies femmes de Paris. »

En sortant de l'assemblée, j'allai dîner chez M. de Mirabeau. Il m'entretint tout d'abord du rapprochement sympathique opéré entre lui et son adversaire l'abbé Maury, ce que M. de Broglie s'était empressé de lui conter.

« Franchement, ajouta-t-il, tout en reconnaissant son éloquence à la tribune, j'avoue qu'elle m'inspire fort peu d'alarmes près de vous. Celui qui répète sans cesse et très-cyniquement qu'un honnête homme doit violer au moins trois femmes par semaine ne me semble pas dangereux pour l'imagination exaltée, mais délicate de ma chère Lucile. »

Je l'assurai qu'il était tout à fait dans le vrai,

et que j'éprouvais d'ailleurs d'autant plus de sécurité, que je ne le verrais jamais qu'avec la moitié de l'assemblée entre nous deux.

« Je serais plus troublé, reprit M. de Mirabeau, de l'admiration d'un homme comme Victor de Broglie; mais enfin, je le répète, un *Cartouche de boudoir* (1) ne m'effraiera jamais pour madame de B... Quant aux galanteries que Victor sème sous les pas des belles dames de la loge du *Moniteur*, qu'elles se gardent de les accepter; car il est uniquement et tendrement dévoué à sa femme (*d*). »

Après cette tirade, dont l'expression dénotait un peu d'amertume, nous passâmes dans la salle à manger. Pendant le dîner, il revint de nouveau sur l'amour conjugal du duc Victor de Broglie. Étonnée de la récidive, j'eus la pensée fugitive que M. de Broglie avait dit de son propre mouvement des choses très-aimables sur mon compte à son collègue de l'assemblée.

(1) Expression textuelle de M. de Mirabeau.

Je trouvais étrange, je l'avoue, de rencontrer chez M. de Mirabeau semblable susceptibilité jalouse, connaissant ses anciennes relations. Je ne pouvais non plus ignorer parmi les nouvelles, sa liaison avec mademoiselle Morichelli, prima dona du théâtre italien, laide, mais admirable chanteuse, et de plus, douée d'un véritable talent de comédienne, double perfection inconnue à cette époque. Je revins au coin de l'excellent feu qui brillait dans la cheminée, et qu'un commencement d'automne assez rigoureux rendait fort agréable. Il semblait que notre bonne intimité s'en augmentait; aussi notre hôte en devint-il plus charmant encore, et il me répéta que l'abbé Maury ne lui causait aucune inquiétude.

« Mais je vais vous prier, chère enfant, de ne pas être trop assidue à la loge du *Moniteur*. J'ai tellement la conviction orgueilleuse que votre pensée et la mienne deviendront complétement identiques que les rapports qui pourraient s'établir entre vous et madame Charles

de Lameth me froisseraient infiniment. Je pouvais admirer naguère dans son mari le brillant danseur de la contredanse de la reine; mais aujourd'hui, le député constitutionnel ne m'inspirant aucune confiance, je souffre de le voir siéger sur mon banc. Ainsi donc, continua-t-il plus gaiement, ne siégez pas trop sur celui de madame Charles. »

Une méfiance antipathique existait donc déjà dans l'esprit de M. de Mirabeau contre l'élégant député; et quand arrivera le duel de celui-ci avec M. de Castries, événement qui fit grand tapage, je pourrai citer quelques particularités assez singulières. J'ajouterai que ce ne fut pas sans un secret déplaisir que j'entendis cette demande de paraître moins habituellement dans la loge officielle, et surtout l'anathème prononcé contre l'opinion de M. de Lameth. J'avais tant de bonne foi dans mes sentiments démocratiques, que je ne pouvais croire facilement à la déloyauté attribuée à un des promoteurs de la révolution. Ce même soir, une chose me

fut plus sensible encore, c'est lorsque M. de Mirabeau parla de Lafayette d'une façon tout-à-fait irritante pour l'enthousiasme que m'inspirait ce noble ami de Washington. Cette sainte cause de la liberté des États-Unis m'intéressait comme si j'eusse été un de ses enfants. Aussi, je défendis le jeune héros avec tant de chaleur, tant de conviction, que M. de Mirabeau me demanda si je m'étais trouvée souvent avec lui.

« Je ne connais que de loin son élégante personne, répondis-je, et je m'en félicite; car l'enthousiasme s'affaiblissant presque toujours par le rapprochement, le vieux dicton, *il n'y a pas de héros pour son valet de chambre*, peut s'appliquer aux relations de l'ordre le plus élevé. »

Je devenais impertinente; on le comprit, et une expression peu aimable se peignit un moment sur les traits de M. de Mirabeau. Il ne voulait pas se mettre en colère; mais, ne pouvant tout à fait se maîtriser, il se leva brusquement du sopha où nous étions assis, et, après

avoir fait quelques pas, il me dit en souriant (ah! quel sourire!) :

— Malgré le prestige de l'enthousiasme lointain, si madame de B..... se fût rencontrée dans le monde avec ce très-grand homme, avec ce *Gilles César* de salon (1), je ne doute pas qu'elle ne serait devenue la rivale de madame de Condorcet! Oh! madame de Condorcet, c'était là le véritable crime de Lafayette, aux yeux de M. de Mirabeau.

Afin de ne pas augmenter son irritation, je ne répondis rien à cette personnalité, qui cependant m'avait passablement choquée. Je me levai pour partir. Reprenant son air aimable, M. de Mirabeau me prévint que sa bonne sœur, la marquise du Saillant, lui avait indiqué le surlendemain pour un dîner de famille qui devait être suivi d'une loterie.

— Malgré ma condescendance fraternelle, ajouta-t-il, si un autre jour vous convenait, il serait celui de votre choix.

(1) Surnom qu'il lui donnait souvent.

Je l'assurai que les moments d'une recluse n'étaient pas tellement remplis qu'elle ne pût accepter les arrangements de madame du Saillant, que je serai si heureuse de rencontrer, ajoutai-je avec élan.

— Comment, une recluse? reprit M. de Mirabeau; beaucoup de mondaines s'accommoderaient fort d'une existence comme la vôtre.

— Ah! par exemple! dis-je moitié souriant, moitié d'un ton de reproche.

— Eh bien! oui, reprit mon tuteur, je ne voudrais pour vous que des distractions qui vous amèneraient près de moi. Vos journées princières à Sainte-Élisabeth, chez madame de Nassau, et surtout vos dîners trop répétés chez M. de Boulainvilliers, me sont complétement désagréables. Ce vieux cynique, par son titre de prévôt de Paris, se croit haut et puissant seigneur du Châtelet, et, de plus, dispensateur de la destinée des jeunes femmes plaidant en séparation. Mais, mon enfant, vous sympathisez trop bien avec la révolution, pour n'être

pas convaincue que c'est à Duvéryer seul que vous devrez le triomphe de votre cause, près d'autorités moins antiquailles que le Châtelet. Dispensez-vous donc de cette autre antiquaille de Boulainvilliers. Tenez, je vois à votre sourire que vous avez été l'objet de ses vœux libertins. Ne retournez pas chez cet homme : je n'ose pas dire que je l'exige, mais je vous en supplie.

Ces dernières paroles furent articulées d'un ton beaucoup plus grave que celui qui les avait précédées.

— Mon péril est passé, repris-je en affectant un grand sérieux ; oui, j'ai su échapper au charme des œillades et aux soupirs du grand prévôt, et ils étaient d'autant plus dangereux, qu'il les accompagnait de la chevaleresque séduction de ses bouillons gras.

— Comment de ses bouillons gras ? Quelle plaisanterie, et que voulez-vous dire ?

— Ayant toussé plusieurs fois devant lui, il prétendit que son cuisinier seul pouvait guérir

ma poitrine, et il m'envoya, pendant plus de quinze jours, un nègre à cheval, qui m'apportait, avec toute la gravité d'un ambassadeur, un vase de cet excellentissime breuvage dont ma femme de chambre a seule profité. Enfin, étant parvenue à convaincre ce vieux fou de l'inutilité de ses hommages, il s'est résigné à jouer tout simplement près de moi le rôle d'appui pur et désintéressé. Aussi cela me mit fort à l'aise pour jouir de la promenade de son charmant jardin, qui embellit d'une façon si gracieuse le boulevard Poissonnière (1).

Quittant enfin la rue Bergère, où M. de Mirabeau m'avait assez longtemps retenue, je lui promis d'arriver le surlendemain dans toutes mes coquetteries, ambitionnant par-dessus tout la conquête de madame du Saillant. Il m'assura que je la trouverais en fort bonne disposition

(1) Le bel hôtel Boulainvilliers, dont l'entrée était rue Bergère, a depuis appartenu au banquier Rougemont. Il a été abattu et le jardin détruit : c'est maintenant la rue Rougemont.

d'y répondre; me prévenant, en outre, qu'elle devait me prier d'aller chez elle; mais je vous demande, chère enfant, d'ajourner cette relation; car, quoique certain de la bienveillance parfaite de la maîtresse de la maison, je ne répondrais pas autant de celle de son cercle. Ma bonne sœur semble avoir écrit sur la porte de son salon : *Bien venu à toutes les opinions;* et Dieu sait combien en abusent les têtes jeunes et vieilles qu'elle reçoit. Bruxelles et Coblentz nous ont heureusement débarrassés des plus fanatiques; encore quelques épurations, et, fier de donner le bras à ma charmante amie, nous ne trouverons plus chez madame du Saillant que de gracieux sourires. Moi, l'épouvantail de ces hautaines madames, je finis bien par en obtenir quelques-uns; mais les femmes sont terribles entre elles, surtout quand on est jeune, jolie comme vous, qu'on s'avise d'avoir infiniment d'esprit, et, de plus, qu'on préfère nos trois couleurs à la cocarde blanche. Ainsi, chère Lucile, sans écarter la question préalable, je

vote pour l'ajournement. Cette phrase parlementaire termina la soirée.

Avant de me rendre au dîner et à la loterie de M. de Mirabeau, je vais profiter de la liberté que donnent les mémoires pour retourner en arrière et intervertir tant soit peu les faits. Le nom de Lafayette, prononcé avec tant d'aigreur par M. de Mirabeau, m'inspirait, au contraire, une grande sympathie, et m'entraînait à une digression qui, je l'espère, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.

Oui, je répète de nouveau que madame de Condorcet était le véritable crime de Lafayette aux yeux de M. de Mirabeau. Depuis l'ouverture des États généraux, M. de Lafayette avait très-souvent rencontré la jeune et belle mademoiselle de Grouchy (1), femme de l'illustre Condorcet, et bien digne de porter ce grand nom. Ses idées étaient élevées, sérieuses; son maintien l'annonçait, mais son âme tendre,

(1) Le maréchal de Grouchy, mort il y a quelques années, était son frère.

exaltée, trouvait peu de sympathie dans un mari aussi complétement absorbé par ses travaux philosophiques et politiques (1).

A son entrée dans le monde, madame de Condorcet reçut beaucoup d'hommages. Ils furent tous repoussés, jusqu'au moment où M. de Lafayette fit agréer les siens. Les camarades du jeune général semblaient applaudir au nouveau triomphe de leur chef, près d'une aussi charmante patriote. On voit que cette liaison était peu ignorée, malgré une certaine réserve, chose assez rare au XVIIIe siècle, et M. de Mirabeau, devinant ce secret, s'éloigna du cercle de madame de Condorcet. Cette retraite, assez silencieuse il est vrai, fut cependant interprétée dans toute sa vérité, et beaucoup prétendirent assez malignement que M. de Lafayette, monté sur son cheval blanc, semblait plus éloquent à la jeune démocrate que M. de Mirabeau à la tri-

(1) Hélas! ce sont les travaux politiques qui amenèrent la mort de cet homme célèbre, si sincèrement ami de la liberté. Il appartenait au parti girondin.

bune. Saluons aussi la digne compagne de Lafayette, qui, à toutes les époques, fut un modèle de dévoûment et de tendresse conjugale. Lorsque mademoiselle de Noailles épousa le marquis de Lafayette, ils étaient tous deux au printemps de la vie. Bientôt le jeune mari, tout en rendant justice aux vertus et aux grâces de sa femme, devint fort épris de la jolie comtesse d'H..., dame d'honneur de la duchesse d'Orléans, dont la réputation, jusque-là sans tache, reçut une bien grave atteinte par l'extrême légèreté qu'elle mit dans ses relations avec M. de Lafayette; aussi fut-elle le sujet d'une chanson dont l'air et les paroles ne sont point encore inconnus de la génération actuelle. Les uns l'attribuaient à Monsieur, comte de Provence, d'autres au chevalier de Boufflers, ce qui paraît plus probable. Elle commençait ainsi :

J'ai vu Lise hier au soir,
Lise était charmante ;
Mais, hélas! j'ai cru la voir
Triste et languissante, etc.

La duchesse d'Orléans, comme toutes les honnêtes femmes, ne croyant pas au mal, traita ces bruits de calomnieux. Le monde, moins crédule, cria au scandale, et heureusement pour M. de Lafayette, qu'il donna bientôt une plus noble occasion de faire parler de lui. Il partit presque furtivement pour l'Amérique offrir son épée à Washington, ce héros citoyen qui prodiguait son sang pour assurer l'indépendance de sa chère patrie.

Ce n'est pas ici la place de suivre M. de Lafayette pendant la plus mémorable époque de sa vie, et, quoique j'aie assez de peine à ne pas m'y arrêter, je l'abandonne pour revenir à ses amours, parmi lesquelles, on ne peut le dissimuler, madame de Condorcet eut un assez long chapitre. Tout en étant navrée de ses infidélités, madame de Lafayette l'accueillait toujours avec bonheur, et M. de Lafayette, appréciant cet ange de bonté, ne cessa jamais, même au milieu de ses plus grands écarts, d'avoir avec sa femme cette grâce affectionnée et attentive dont

ses lettres sont une preuve. Il voulut reposer près d'elle, dans le même tombeau. Le monument qui les réunit au cimetière de Picpus est entouré de sépultures bien simples, mais où sont inscrits des noms illustres. Je visitai, l'année dernière (1850), ce champ du repos. Son aspect est calme; on y arrive par de beaux et riants jardins dépendant de la communauté des Dames-Blanches. Selon mon désir, je fus conduite près de M. de Lafayctte. Je ne vis qu'une seule couronne d'immortelles dans ce séjour consacré à la mort, et elle était sur le tombeau de celui que j'y venais chercher.

— Il y a moins d'une heure qu'elle y a été déposée par un jeune Anglo-Américain, me dit le guide. A ces mots, j'éprouvai un battement au cœur; une larme sillonna ma joue, et je bénis le souvenir patriotique qui, après plus d'un demi-siècle, avait amené ce noble enfant du nouveau monde près d'un des libérateurs de son pays.

Il est bien temps de revenir à M. de Mirabeau,

et au dîner que je devais faire chez lui avec sa sœur, la marquise du Saillant. Je m'occupai donc de ces préparatifs de coquetterie annoncés à mon tuteur. Je livrai ma tête à ma femme de chambre Henriette, digne de rivaliser avec Léonard, fameux coiffeur de l'époque. La belle guirlande de roses qui ornait mes cheveux noirs m'allait à merveille; ma robe était d'une simple mousseline des Indes de la plus rare finesse. Sa forme, appelée *chemise à la reine*, avait été inventée par la célèbre danseuse mademoiselle Guimard, souvent créatrice des toilettes de Marie-Antoinette, dans ces jours d'un bonheur frivole, auxquels succédèrent, hélas! tant de grandes infortunes. Après une aussi triste pensée, on a peine à revenir au mot frivole, et cependant, dans des souvenirs féminins, il est permis de dire que cette robe-chemise, si en vogue au Petit-Trianon, et parmi les élégantes Parisiennes, ressemblait parfaitement à ce qu'on a appelé depuis robe à la Vierge. Enfin, elle seyait très-bien, en 90, à mes vingt

printemps. Une jolie écharpe rose, à franges, serrée autour de la taille, complétait ma toilette.

J'arrivai de bonne heure chez M. de Mirabeau, qui, en m'apercevant, fit une exclamation beaucoup trop flatteuse pour que j'ose la rapporter ici. Puis il m'adressa aussitôt l'instante prière de me conduire, le jour suivant, chez Heynard, peintre en miniature, très à la mode alors, qui joignait à un extérieur et à des manières très-distinguées un fort agréable esprit. La requête fut présentée avec tant de bonne grâce, que j'y accédai. Avant l'arrivée de madame du Saillant, M. de Mirabeau me montra l'exposition des lots, placés dans la pièce voisine. Afin de les faire mieux valoir, on les avait étalés sur un meuble disposé en gradins. J'admirai de très-charmants objets en acier du fameux Sickes; puis des cristaux merveilleux, des porcelaines de Sèvres, entre autres un déjeuner complet pour une seule personne, et dont les couleurs, ainsi que les des-

sins, étaient ravissants. Une très-grande enveloppe, laissant apercevoir une broderie de fleurs éclatantes, attira mon attention.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je d'un ton assez méprisant.

— *Cela ?* répondit M. de Mirabeau, c'est un cachemire que M. le bailli de Suffren m'a envoyé en son nom et en celui de la Compagnie des Indes, le lendemain d'un discours que je prononçai à l'assemblée; j'y parlais selon ma conscience, non-seulement des intérêts de nos comptoirs lointains, mais j'y célébrais les rivages illustrés par la gloire de M. de Suffren. Examinez-le avec attention, chère Lucile ; voyez quelle finesse, quelles fraîches couleurs; savez-vous que la France n'en possède pas un second (1)? »

(1) M. de Mirabeau se trompait. Ma grand'mère, revenant de l'Inde en 89, en rapporta plusieurs. Mais on en faisait si peu de cas alors, et ce genre de parure paraissait même si ridicule, que c'est à peine si on osait en porter. J'ai entendu raconter à ma grand'mère qu'une pièce de cachemire blanc avait servi de couverture à repasser, etc. (*Note de l'éditeur.*)

Ici, le bruit d'une voiture nous interrompit, et nous revînmes au salon. Toutes les portes étaient ouvertes, et dans cette maison de peu d'étendue, les paroles retentissaient facilement; aussi entendîmes-nous très-distinctement la voix douce, mais sonore de madame du Saillant s'écrier en voyant une statue de vestale nouvellement placée sous le petit vestibule :

— Une vestale chez mon frère ! Il a bien fait de la choisir en marbre !

M. de Mirabeau alla au-devant d'elle et l'embrassa tendrement en l'appelant sa chère insolente. Ce groupe de famille se composait de madame du Saillant avec ses deux filles, et de madame de Cabris, sa sœur. Mais je m'aperçois trop tardivement que j'ai eu tort d'attendre l'arrivée de ces dames, pour rapporter les appréciations de leur frère et de leur oncle, en réponse à toutes mes questions.

— Madame du Saillant, m'avait-il dit, c'est de l'or le plus pur; madame de Cabris, un jeton si parfaitement doré, qu'il faut infiniment

d'habileté pour en deviner l'alliage. L'aînée de mes nièces a du cœur, de l'esprit, je lui rends toute justice, sans pouvoir deviner quelle route son imagination exaltée lui fera prendre. La seconde, la petite comtesse Minette, est une véritable fleur des champs au doux parfum, qui voudrait se tenir cachée sous l'herbe de la prairie ; et comme heureusement le temps des chapitres est passé, notre jeune chanoisesse n'ira point y perdre cette pureté, cette simplicité bien rares, j'en conviens, dans la famille des Mirabeau (1).

Ainsi que me l'avait annoncé son frère, madame du Saillant fut pour moi d'une bienveillance parfaite. Le salut charmant de madame de Cabris devint le premier signe de la prédilection marquée qu'elle me témoigna dans cette journée. Bientôt arrivèrent des hommes fort distingués, parmi lesquels je citerai le comte de

(1) Une des filles de madame du Saillant devint madame d'Aragon, une autre madame de Siray, une troisième madame Charles de Lasteyrie.

Lamarck et Cabanis. L'extérieur si noble du premier, joint à la distinction d'un esprit très-remarquable, le faisaient accueillir avec empressement dans le salon intime de la reine. Il n'était pas moins bien reçu, moins bien écouté chez M. de Mirabeau, et s'il eût été l'unique intermédiaire entre ces deux puissances, la France s'en serait mieux trouvée. D'ailleurs avec ce bon sens belge qui caractérisait M. de Lamarck, il devenait impossible que parfois il ne parût trop libéral aux Tuileries, et peut-être un peu trop monarchique chez le grand régulateur de la démocratie. L'importance d'un pareil personnage, l'esprit philosophique et profond de Cabanis, ne les empêchèrent pas tous deux d'être de très-charmants convives. Ma mémoire ne se les rappelle par tous ; je puis affirmer, toutefois, qu'aucun ne faisait ombre. Mais il faut bien convenir que le rayon le plus lumineux était toujours M. de Mirabeau, fort aimable maître de maison, quand il avait la volonté de l'être. Je me souviens encore de

M. Chapelier, bien certainement à la tête de la députation de Rennes, par son éloquence, ses connaissances profondes et universelles. L'après-dînée fut d'un si agréable entrain, qu'il gagna jusqu'à la modeste Minette. Je m'occupais d'elle avec un véritable plaisir, ce qui ne me nuisait pas près de son excellente mère. J'eus même assez d'influence pour la déterminer à un premier début fort étourdissant, comme on va le voir; c'était de prendre un tout petit verre de cette enivrante liqueur des îles, si terriblement en usage chez son oncle. J'eus donc plus de succès que son oncle lui-même qu'elle venait de refuser, mais ce fut en lui proposant un toast mutuel entre elle et moi; aussi n'en laissa-t-elle pas une goutte. On voit que cette charmante fleur des champs, ainsi que la désignait M. de Mirabeau, avait un bien doux parfum pour moi, et que je lui inspirais également quelque sympathie. Toute la soirée, nous restâmes assises à côté l'une de l'autre, nos mains souvent unies, et notre jeune groupe fut fort

entouré, jusqu'au moment où M. Comps se mit à imiter fort plaisamment l'accent de ces crieurs de loterie qui parcourent les rues (1). Hâtons-nous d'ajouter qu'il fit preuve du meilleur goût dans la réunion variée que je décris ici; et que ce fut avec une grâce respectueuse, qu'il déposa sur les genoux de madame du Saillant le magnifique bouquet de fleurs artificielles qui renfermait les billets de loterie. Un jeune enfant de la maison, nommé Coco (E), qui fut depuis M. Lucas de Montigny, monta sur l'estrade de l'exposition, et le premier numéro donna à madame de Cabris un luxe de beaux éventails, puis une parure d'ambre, bijou très à la mode à cette époque. La petite comtesse Minette gagna le charmant déjeuner en porcelaine de Sèvres

(1) Pauvre Comps, il n'était pas toujours badin; mais, en ce moment, il faut croire qu'il voyait toutes choses sous un riant aspect. Fort amoureux alors, et amant préféré d'une actrice de l'Opéra-Comique plus âgée que lui, madame Crétu, il y passait ses soirées, quand il ne se trouvait pas cloué au cabinet de M. de Mirabeau, où sa haute intelligence lui assurait un des premiers rangs.

que j'avais passablement lorgné, et que je regrettai *in petto*. Je ne songeais guère au gros paquet, ainsi que je l'avais désigné, lorsque Coco, après avoir frappé dans ses petites mains, proclama le numéro 25 possesseur du cachemire des Indes. Ah ! mon dieu ! je l'avais, ce numéro 25 ! M. de Mirabeau, déployant le schall avec empressement, le déposa sur mes épaules, et ma mignonne personne s'en trouva complétement enveloppée. Sans manifester aucun sentiment d'envie, ces dames mirent une grâce courtoise à me féliciter. Madame du Saillant se montra très-satisfaite de son lot. C'était un magnifique vase de porcelaine de Saxe, où l'on plaça le superbe bouquet de fleurs. Sa fille aînée eut un très-beau collier d'acier, et des plaques de ceinture qui firent l'admiration générale. Minette et moi furent les deux seules qui s'extasièrent le moins sur leur bonne fortune. Mon immense schall, véritablement d'une beauté merveilleuse, excitait les désirs de la jeune chanoinesse, et dans sa candeur, elle ne

le dissimulait pas. Aussi profitant de l'animation un peu bruyante qui régnait dans le salon, je pus lui dire :

« Vous êtes charmée de mon schall, moi je le suis de votre cabaret, fesons un échange.

— Quelle plaisanterie, s'écria-t-elle avec un grand éclat de rire.

— C'est très-sérieux, repris-je ; votre petit déjeuner me tourne la tête.

— En vérité, répondit-elle, je ne puis le croire ; mais la question doit être soumise avant tout à ma mère et à mon oncle.

— Moi seule ai le droit de la trancher, et demain matin, dis-je gaiement, je vous ferai signifier ma volonté par l'huissier ordinaire de mes commandements. »

La soirée s'acheva d'une agréable façon, et M. de Mirabeau trouva moyen de rappeler cette promesse d'aller avec lui chez le peintre Heynard, ajoutant qu'il tenait positivement au costume qu'il admirait en ce moment. Je lui fis observer qu'une première séance ne l'exi-

geait pas, et que vraiment une guirlande de roses paraîtrait un peu ridicule à midi. Il insista de nouveau, disant que le mot *ridicule* n'était jamais applicable à certaines femmes, et que j'étais de ces femmes-là.

« Il faut donc m'accorder l'extraordinaire de la guirlande matinale ; faites donc cet effort pour moi.

— Ah ! je suis fort exigeant pour demain, et je vous demande la journée entière. En sortant de chez Heynard, j'irai à l'assemblée, mais vous reviendrez ici, je vous le demande en grâce. Vous aimez à lire, ma bibliothèque vous sera ouverte, et vous y trouverez des livres de votre choix. J'acceptai plus facilement que je ne l'aurais fait un autre jour, voulant traiter et terminer la grande affaire du cachemire. En partant j'embrassai Minette en lui disant : je vous expédierai demain mes ordres souverains. Pour toute réponse, elle secoua sa gentille tête.

Pendant la route, j'expliquai à ma femme de chambre ce qu'elle aurait à faire ; et malgré

les : Ah ! madame , que madame réfléchisse ! je persistai dans ma volonté. Je devais en entendre bien d'autres par ma voisine de couvent vivant en pensionnaire au Précieux-Sang. Madame Bernard avait de l'esprit, du bon sens, et une certaine âpreté de langage. Sachant le divertissement de la loterie, elle voulut connaître mon lot avant de se coucher, et à mon retour, je la trouvai installée chez moi.

« C'est magnifique, » dit-elle en déployant le schall.

Moi, dont l'idée fixe était le petit déjeuner, je lui communiquai mon projet.

« Vous êtes archi-folle, s'écria madame Bernard d'un ton tellement aigre, qu'il me parut encore plus emporté que la façon dont elle se leva, haussa les épaules, et partit en fermant si violemment la porte que tout le couvent en retentit.

— Voilà un intérêt singulièrement exprimé, dit Henriette en riant.

— Oui , repris-je en riant moi-même : il

faut espérer que toutes les oppositions ne seront pas aussi bruyantes. Je donnai mes dernières instructions à mon intelligente messagère, lui promettant une gratification si elle laissait le terrible schall et me rapportait le charmant cabaret. Elle revint d'un air triomphant, tenant à la main une jolie corbeille qui renfermait mon précieux échange.

J'y trouvai un billet de Minette ainsi conçu : « Il a presque fallu la force armée pour obliger « ma bonne mère à accepter votre propriété « cachemirienne, et elle s'y est longtemps re« fusée. Elle est là assise à mes côtés, et me « dicte les lignes suivantes : — Madame de « B... doit bien penser que nous ne subirons « pas son étrange fantaisie sans en référer à « l'Assemblée constituante, et si le décret n'est « pas selon le bon droit, on en appellera à la « flotte de l'amiral le bailli de Suffren, afin « qu'elle appuie l'irrévocable refus que nous « faisons d'une de ses conquêtes. » Cette plaisanterie, qui me faisait craindre la non accep-

tation, était suivie de paroles affectueuses sur l'envoi de l'humble et fragile objet, très-fier de sa nouvelle destination. Je terminerai les détails de cette frivole négociation en disant que tout s'arrangea selon mon désir.

Le lendemain, et dans la toilette convenue, j'arrivai à 11 heures précises chez M. de Mirabeau. Je n'étais pas sans appréhension, je l'avoue, sur la manière dont il prendrait ce que les plus polis nommaient ma fantaisie. En me trouvant si souvent avec lui, j'avais pu me convaincre que de simples contrariétés l'irritaient jusqu'à l'emportement; mais, hâtons-nous d'ajouter que, depuis le renouvellement de nos rapports, il était avec moi d'une douceur charmante et sereine, qui ne se démentait jamais. Cependant le souvenir du parloir de Bon-Secours me troublait bien un peu, et je pris la ferme résolution de fuir à la moindre apparence de violence. J'entrai donc avec une mine passablement résolue. En ce moment, 11 heures sonnaient à la pendule.

« Votre exactitude est aimable, me dit-il de bonne grâce; vivent les jolies femmes, leur toilette, telle charmante qu'elle soit, ne leur prend pas plus de temps qu'il ne faut. Maintenant, continua-t-il, d'un accent tendre plutôt qu'irrité, laissez-moi vous gronder et vous dire que mon cœur, parfois *nigaud* (1) comme celui d'un adolescent, trouvait du charme à vous offrir un de ces rares objets d'éternelle conservation, et qui dans vos vieux jours vous aurait rappelé un bien sincère, un bien véritable ami; enfin, vous ne l'avez pas voulu!... »

Ces dernières paroles furent articulées d'une voix si attendrie, il était si doux, si affectueux, que je serrai très-vivement sa main.

« Mon Dieu, reprit-il, encore une réflexion moins personnelle : que deviendrez-vous, pauvre Lucile, si toute votre vie vous faites des affaires du genre de celle-ci? Je ne le vois que trop, l'utile vous sera toujours antipathique.

(1) Cette expression de *cœur nigaud* lui était très-familière.

Ces pensées m'ont déjà tellement préoccupé, qu'en causant l'autre jour avec Duveryer, il me conta que dans votre impatience de séparation, vous vous étiez écriée :

« Ne perdez pas votre temps en discussion: je ne demande que la *liberté et du pain !...*

— C'est bien sévère, mon enfant, la liberté et du pain ; songez que vous ressemblez beaucoup plus à une Athénienne qu'à une Spartiate. Laissez donc à vos amis, à vos conseils, le soin de régler vos affaires et d'assurer votre avenir. Mais partons vite, car je tiens à voir les premiers coups de pinceau d'Heynard, et surtout à lui recommander une ressemblance qui m'est si précieuse. »

En arrivant chez Heynard, mon teint, animé par la conversation que je venais d'avoir avec M. de Mirabeau, me fit paraître sous mon meilleur aspect; aussi Heynard se montra-t-il charmé de la nouvelle connaissance qu'allaient faire ses pinceaux. Ses opinions politiques le mettaient, il est vrai, dans les rangs de l'aris-

tocratie; mais il n'en reçut pas moins l'illustre chef de l'opposition avec une distinction très-marquée. A une belle taille, à une tenue élégante et sans affectation, Heynard joignait une figure des plus agréables ; ses grands yeux bleus très-ouverts, son sourire spirituel et fin, lui donnaient souvent l'avantage sur des traits régulièrement beaux. Il parlait bien un peu, beaucoup même ; on ne s'en plaignait pas, l'atelier d'un peintre en miniature devant ressembler à un boudoir, et tel était véritablement celui d'Heynard. Quelques instants après notre installation chez lui, nous semblions de vieilles connaissances, et pendant un moment de repos, il nous montra un délicieux portrait presque achevé de madame de Buffon, certainement une des plus jolies femmes de Paris. Sa séparation avec son mari fit grand bruit, et fut amenée par une liaison intime avec le duc d'Orléans. Sa publicité aurait rappelé les scandales du règne de Louis XV, si les mœurs pures et austères de son successeur n'eussent obligé à en voiler

quelques-uns. Aussi la charmante Pompadour du premier prince du sang n'habita-t-elle jamais ni les palais, ni les châteaux de son illustre adorateur. Les ombrages seuls de Mousseaux furent consacrés à la favorite, et presque chaque soir son amant l'accompagnait au théâtre dans les loges assez mystérieuses du rez-de-chaussée, où bien des lorgnettes se dirigeaient sur le délicieux visage de madame de Buffon. Le portrait d'Heynard méritait les mêmes éloges. Le beau sein, le col de cygne, n'étaient pas enveloppés du fichu menteur. On jouissait donc pleinement de cette blancheur d'albâtre, de ces formes parfaites, si cruellement abîmées depuis par le feu. Elle avait peu d'esprit, encore moins de cœur, et elle en donna la preuve par l'indifférence barbare qu'elle témoigna à la mort du duc d'Orléans, auquel de grandes fautes peuvent être reprochées sans doute, mais dont la tendresse exaltée méritait tous ses regrets. Il ne pouvait être question de catastrophe tragique dans cette maison de la

rue nommée depuis rue du Hanovre. Heynard parlait avec gaieté, légèreté même, de la belle dame et de son amant princier, lorsqu'il fut vivement interrompu par M. de Mirabeau, qui se livra à un mouvement d'éloquence, dont la teinte, cruellement foncée, le faisait ressembler à une imprécation. Ce mouvement fut suivi de paroles si mordantes, si satiriques, qu'on aurait pu le comparer aux plus sanglantes épigrammes de Martial. Le nom seul du duc d'Orléans amena cette explosion. En avait-il été autrement autrefois? C'est possible; mais quant à moi, je l'ai toujours vu dans les mêmes sentiments vis-à-vis du duc d'Orléans.

La tribune des Feuillants devait bientôt enlever M. de Mirabeau à l'atelier-boudoir. Il nous quitta en me disant que sa voiture serait à mes ordres dans une demi-heure :

« N'oubliez pas, ajouta-t-il plus bas, votre engagement pour toute la journée. »

Son adieu à l'artiste fut aimable; celui qu'il m'adressa, d'une galanterie respectueuse com-

me toujours. Enfin, Heynard était enchanté de ce qu'il voulait bien appeler sa double bonne fortune.

« Oh! double, m'écriai-je ; la véritable bonne fortune, c'est M. de Mirabeau ; car combien de femmes infiniment plus jolies que moi viennent vous visiter chaque jour dans votre atelier. Allons, soyez franc, et convenez que tout chevalier de la cocarde blanche que vous êtes, vous vous sentez sous le charme du grand orateur démocrate ?

— C'est très-vrai, reprit-il, mais savez-vous que vous me donnez une bien dangereuse qualification ?

— Eh ! mon Dieu, répondis-je, personne n'ignore qu'Archambaut de Périgord, admirateur de votre talent, et reconnaissant de votre discrétion pour certain portrait, vous a toujours depuis traité en frère d'armes. Ne vous a-t-il pas mené à Versailles à ce repas tristement fameux des gardes du corps, où votre enthousiasme royaliste, pendant l'air : O

Richard, ô mon roi, fut très-remarqué? »

Pour toute réponse, Heynard se contenta de sourire, et continua son travail, que la causerie n'interrompait point.

Je sortis assez tard de l'atelier, et, selon ma promesse, je me rendis chez M. de Mirabeau. Comps étant le véritable bibliothécaire, je lui demandai un livre sérieux et plus particulièrement de la littérature anglaise. Il m'apporta Pope et Milton. L'illustre auteur du *Paradis perdu* eut la préférence; c'était depuis longtemps une de mes hautes prédilections. Je fus ravie de ma lecture autant que si elle eût été primitive, et M. de Mirabeau me trouva livrée à un charme si pur et si exalté, qu'il s'écria inspiré pas son cœur :

« Moi aussi, chère Lucile, je veux vous créer un Eden, qui ne deviendra jamais par ma faute le paradis perdu! »

Pendant toute cette journée, il fut parfaitement aimable, et l'atmosphère de tendresse dont il m'entoura amena de ces heures douces

et charmantes, où je trouvais dans M. de Mirabeau des élans qui sympathisaient si bien avec mon imagination de 20 ans. Pour la première fois je lui nommai *Sophie*. Ce n'était plus sans doute l'amant passionné de Pontarlier et de Vincennes; mais n'importe, eût-il vécu un siècle, il n'aurait jamais parlé d'aucune femme comme il le fit de celle-ci.

« Qui fut infidèle le premier? lui demandai-je.

— Comment, Lucile, répondit-il avec un sourire amer, vous êtes femme et vous le demandez? Ce fut elle !... »

La réponse me parut étrange dans la bouche de M. de Mirabeau, et cependant il avait raison. J'ai su depuis, par des personnes bien informées, que madame Monier, vers la fin de la captivité de M. de Mirabeau à Vincennes, eut une seconde fièvre de délire pour un garde du corps nommé M. de Poterat, n'ayant d'autre mérite que sa rare beauté. Sa parente, madame de Laclos, femme de l'auteur des *Liaisons*

dangereuses, me donna les détails suivants. Madame Monnier allait épouser M. de Poterat, lorsqu'il fut enlevé par une maladie violente. Sophie puisa dans son désespoir l'horreur de la vie, et s'entourant des témoignages de son dernier amour, ainsi que des lettres et du portrait de Mirabeau, réunion plus qu'étrange, on en conviendra, elle s'axphyxia au milieu des tristes débris de sa vie passionnée (1).

De très-bonne heure dans la matinée du lendemain, on m'annonça que madame du Saillant et la jeune comtesse Minette m'attendaient au parloir. Le grand cachemire couvrait les blanches épaules de la chanoinesse, et j'en reçus de la mère mille remerciements gracieux. La joie de la fille était pour moi tout ce que sa reconnaissance pouvait m'offrir de plus aimable. Madame du Saillant me pria instamment de venir la voir aussi souvent que pouvaient le

(1) Voir, à l'appui de ces détails, la correspondance du comte de Lamarck et les *Mémoires* de M. Lucas-Montigny.

permettre les exigences du cloître, et, ajouta-t-elle en souriant, vos relations mondaines fort étendues, à ce que prétend mon frère. Elle voulait me faire promettre d'augmenter le jour suivant le nombre des convives qu'elle réunissait à sa table; mais, me rappelant la recommandation très-précise de M. de Mirabeau, je refusai, exprimant toutefois l'espérance que rien ne s'opposerait un peu plus tard à l'inclination qui me conduirait dans son salon.

« Et quels sont donc les obstacles qui vous en tiennent éloignée maintenant? demanda madame du Saillant en levant légèrement les épaules. Mon frère se plaît fort à vous appeler sa pupille, et je vois qu'il s'avise des bégueuleries du tuteur; il redoute mon salon *aristocratique*, qui, à ce qu'il croit, pardonnerait d'autant moins vos grâces et votre esprit, que le chef suprême de la démocratie en est grand appréciateur. »

Je n'entrai pas précisément dans le sens de madame du Saillant; je le réfutai même un peu,

et finalement, je n'acceptai pas son invitation.

« N'allons pas nous brouiller pour l'éternité, dit-elle en passant sa main au travers du grillage; promettez-moi, du moins, qu'au retour de mademoiselle Maurice, on vous annoncera toutes deux chez moi. »

Je comprenais parfaitement que madame de B... et M. de Mirabeau, malgré les titres innocents et respectables de tuteur et de pupille, pouvaient, dans le cercle de madame du Saillant, donner lieu à quelques réflexions malignes; mais je ne refusai pas sa dernière proposition, et elle m'en remercia avec une effusion qui semblait partir du cœur. Madame du Saillant était si bonne, et sa réputation si parfaitement établie à cet égard, que quelqu'un disant à M. de Mirabeau :

« Votre sœur est bonne comme quatre.

— Je le crois bien, répondit-il, il faut qu'elle le soit pour ses deux frères, et encore pour madame de Cabris. »

Ce jour-là il se traitait trop sévèrement; car,

malgré les emportements de sa vie privée et ses violences extérieures qu'il ne savait pas toujours modérer, on reconnaissait en lui, la plus grande, la meilleure des qualités, *la bonté*. J'ajouterai même que lorsqu'il était dominé par ce sentiment, ses traits, si laids, devenaient presque agréables, et que son organe, qui tonnait à la tribune, trouvait alors des accents presque mélodieux. Je me suis souvent reproché dans le cours de ma vie de n'avoir point éprouvé pour M. de Mirabeau l'exaltation qu'il méritait si bien; toutefois, en avouant cette parcimonie d'enthousiasme à son égard, disons que j'appréciais ces élans du cœur qui prenaient leur source dans une sensibilité vraie et une délicatesse exquise. Parmi les témoignages de ce genre que je reçus de lui, j'en citerai un exemple qui fut accompagné de si touchantes paroles qu'elles sont restées gravées dans ma mémoire. J'ai rapporté plus haut, qu'à ma grande impatience, ma séparation avec mon mari ne marchait que très-lentement; cepen-

dant le résultat ne pouvait en être douteux. J'aurais donc pu abandonner ma demeure claustrale, et certes, mes efforts pour en arriver là eussent été moins téméraires que ceux employés par la recluse de Bon-Secours. Mais on était de si bonne composition au Précieux-Sang pour mes sorties journalières et mes rentrées un peu tardives, que la patience ne me devenait nullement difficile. N'importe, M. de Mirabeau trouvait le quartier du Luxembourg un pays perdu, et il souhaitait vivement me voir habitante de la Chaussée-d'Antin. En 90, ce quartier presque nouveau, aéré, déjà élégant, couvert de beaux jardins, me plaisait infiniment. La rue Chantereine, aujourd'hui rue de la Victoire, baptême de gloire qui lui était bien dû, contenait de charmantes petites maisons élevées seulement d'un étage, avec de jolies cours, peu étendues il est vrai, mais gazonnées et fleuries. Une d'elles me fut indiquée. Sa propriétaire, la baronne de Blémont, se préparait à la quitter. Elle était veuve d'un capitaine

de vaisseau, et mère d'une fille remarquablement belle, qui épousa en premières noces M. Joubertou, agent de change, puis ensuite Lucien Bonaparte, dont la disgrâce fut le résultat de ce mariage. L'Empereur, voulant absolument le faire rompre, offrait un trône en échange; mais Lucien n'eut pas la lâche condescendance de son frère Jérôme, qui, ayant épousé à New-York la belle et honorable miss Paterson, l'abandonna sur le vaisseau même qui le ramenait en France, afin de se conformer à un ordre impérial qu'il trouva en débarquant en Portugal. Je dis à M. de Mirabeau que j'avais été voir cette gentille souricière de madame de Blémont, qu'elle me convenait, que l'affiche portait bien à louer ou à vendre, mais que je n'avais parlé que dans le sens de la location, et que rien n'était encore décidé. La perspective d'un pareil rapprochement l'enchanta; aussi dès le lendemain courut-il rue Chantereine. Depuis vingt-quatre heures, la question de la vente avait prévalu; madame de Blémont

l'annonça positivement à M. de Mirabeau, qui ajouta en me le rapportant :

« Le prix est fort raisonnable, vous feriez vraiment une bonne petite affaire par l'achat de cette maison. »

A cette réflexion, je partis d'un éclat de rire en m'écriant :

« Il serait par trop plaisant de me poser en propriétaire, lorsque huit cents livres de loyer font réfléchir la ci-devant dame de la haute finance. »

M. de Mirabeau prit alors le ton d'un tuteur muni des fonds de sa pupille, et très-décidé à effectuer pour elle un placement avantageux. Après l'avoir écouté, je dégageai ma main qu'il serrait dans les siennes, et, avec une humeur assez hautaine, je déclarai que je ne pouvais souffrir des discussions de ce genre.

« Ah! Lucile, reprit-il, vous ne m'aimerez donc jamais assez, pour me permettre de vous être utile!... »

L'accent de ce reproche, le sentiment délicat

qui l'avait dicté, furent compris par moi, et si je persistai dans ma détermination, le ton en devint plus aimable; et je dois ajouter que je ne passe jamais devant cette petite maison (1), sans me rappeler ce touchant souvenir de ma jeunesse. M. de Mirabeau s'affligea de ce refus; mais on le voit, tout en ressentant beaucoup de charme aux expressions de sa tendresse, l'intérêt qui me dominait près de lui prenait plutôt sa source dans le caractère et l'éloquence de l'homme politique. Aussi, que d'attrait j'éprouvais à l'écouter lorsqu'il traitait ces hautes questions de l'avenir et de la gloire de mon pays! Peut-être en éprouvait-il lui-même dans cette politique privée où il se voyait compris et écouté avec un immense intérêt. C'était probablement par suite de sa prédilection pour moi, qu'il applaudissait à ce qu'il voulait bien appeler la justesse et l'entraînement de mes réflexions

(1) En l'élevant d'un étage on ne l'a pas embellie. Elle porte aujourd'hui le n° 30.

sur ces graves et attachants sujets. Aussi s'écria-t-il un jour :

« O Lucile, vous êtes tout à la fois une belle et une excellente Française ; vous avez chéri la liberté dès le berceau, et vous aurez encore le cœur jeune pour l'aimer dans votre vieillesse ! »

Pendant ces entretiens favoris, je passais en revue avec lui bon nombre de ses collègues les plus marquants de l'Assemblée constituante. Il ne les traitait pas généralement avec bienveillance, et il n'exceptait pas même ceux qu'il reconnaissait de son parti. Un jour, je l'accusai hautement d'injustice envers Barnave qu'il avait l'air de fort peu apprécier.

« Comment, m'écriai-je vivement, lui, dont l'éloquence et le patriotisme ont eu une si grande influence pour la fondation de la liberté ? »

Il rit beaucoup de ce qu'il appelait mon aimable petite fureur. Je ressentis aussi quelque étonnement, lorsque, lui nommant Robespierre, dont le caractère ne pouvait faire pres-

sentir en rien le chef sanglant de la Terreur, et qui ne méritait alors que l'estime par son attitude gravement républicaine, je fus étonnée, dis-je, qu'il ne me répondît que par un geste de mépris, équivalent à ces mots : Il ne vaut pas l'honneur d'être cité. Je n'ai point oublié cette appréciation plus que dédaigneuse. O M. de Mirabeau ! jamais peut-être cette odieuse célébrité ne fut sortie des ténèbres, si vous eussiez vécu !

Le jour suivant, je devais aller chez Heynard. Il s'excusa de ne pouvoir m'y rejoindre, par la bonne raison, ajouta-t-il en riant, que Teish, mon valet de chambre, doit faire un très-long travail sur ma tête. Vous ne vous douteriez pas, chère Lucile, que ce coquin de Teish est le compère du ministres des affaires étrangères, M. de Montmorin ; il le paye, j'en suis certain, pour allonger ma coiffure, quand il m'a envoyé un grand rapport à étudier. Aussi, ce jour-là, mes boucles sont faites avec un soin, une régularité admirables. Je m'amusai beaucoup de l'obstacle qui le retiendrait chez lui, et

d'ailleurs, Teish ne faisait ainsi qu'entrer dans les habitudes de son maître, qui choisissait toujours le moment de sa toilette, pour s'occuper de ce qu'il avait à lire et à dicter sur les affaires étrangères.

Ce fut le lendemain chez M. de Mirbeck que j'appris la querelle de M. Charles de Lameth avec le duc de Castries. Le premier avait été grièvement blessé au bras. Quoiqu'il traitât assez cavalièrement le patriotisme de MM. de Lameth, M. de Mirabeau ne niait pas cependant qu'ils n'eussent accompli certains faits plus honorables que d'avoir dansé à la contredanse de la reine, et tout en affectant d'envelopper les membres de cette famille dans un cadre de légèreté, il convenait qu'ils avaient donné des preuves de leur amour pour la liberté en combattant glorieusement aux États-Unis, et depuis, en se déclarant franchement pour la cause nationale. Aussi, dans cette circonstance, malgré l'éloignement de M. de Mirabeau pour MM. de Lameth, éloignement dans lequel, d'ail-

leurs, il entrait plus de raillerie que d'irritation, il témoigna beaucoup d'intérêt au blessé. Cet événement prit toutes les proportions d'une affaire populaire, et dès le matin du 13 novembre 1790, l'hôtel de Castries devenant un point de rassemblement, il s'y commit bon nombre de voies de fait. A l'assemblée, l'irritation du parti aristocrate et du parti démocrate arriva au comble. M. de Mirabeau ne pouvait aborder un autre terrain que celui du blessé, tandis que l'abbé Maury, se faisant l'organe des siens, tonnait contre le peuple, qui, au nombre de cent mille, disait-il, avait assiégé l'hôtel de Castries. Certes, le nombre en était fort exagéré, ainsi que les faits cités par lui. M. de Mirabeau, avec son habitude d'éloquence, blâma les excès, mais il proclama bien haut que cette foule effrénée avait eu des mouvements de générosité respectueuse, et il en donna comme preuve ses égards pour la vieille mère de M. de Castries et ses saluts en passant devant le portrait du roi. Ma nature si impressionnable, ne pou-

vait rester tranquillement sous les grilles du cloître pendant de semblables événements. Quoique je n'éprouvasse aucune inquiétude pour M. de Mirabeau, je me dis cependant : Allons vers celui qui seul aura le sens commun. Convenons aussi que la curiosité et l'immense intérêt que je ressentais pour tous les incidents de l'époque me firent courir rue de la Chaussée-d'Antin. M. Comps arrivait de l'assemblée, ramenée enfin à des idées plus calmes par les paroles puissantes de son grand orateur. Dans son enthousiasme, Comps me rapporta plusieurs passages admirables du discours de M. de Mirabeau. J'en étais électrisée, quand l'objet de notre exaltation arriva, et m'exprima chaleureusement sa reconnaissance pour la sollicitude qui m'avait amenée dans sa maison, où il déclara vouloir me conserver jusqu'au soir. J'hésitais à accepter, à cause des agitations du jour.

« Comment, dit-il, c'est ma téméraire Lucile qui tient ce langage?

Je l'assurai que j'étais toujours la téméraire Lucile, que je dînerais avec lui, et que, bravant les ténèbres, je ne les redouterais pas, quelque orageuses qu'elles pussent être.

« Ma voiture vous reconduira, chère enfant, et mon vis-à-vis bleu sera pour vous un véritable palladium. »

Il alla à son cabinet donner un ordre dont le résultat lui serait communiqué sans troubler le doux repos dont il allait jouir près de moi.

« Quel charmant contraste, ajouta-t-il, avec les fureurs de l'abbé Maury, que je suis menacé de retrouver à la séance de ce soir. »

Il ne resta que peu d'instants dans ses bureaux, où ses instructions précises autant que rapides avaient été parfaitement comprises.

« Dieu merci! s'écria-t-il en se frottant les mains, l'homme politique va faire place à l'homme amoureux! »

Me complaisant davantage à le voir sur le premier terrain que sur le second, je cherchai

à l'y ramener, et jamais peut-être il ne parut aussi dominé par un sentiment de vive tendresse que pendant cette journée.

Ce fut au milieu de ces heures rapides qu'il me parla du château du Marais, riante propriété près Argenteuil, et qu'il allait acquérir de madame Helvétius. Il me fit promettre de l'y accompagner, et comme il n'oubliait rien de ce qui pouvait me plaire, il m'assura qu'il prendrait pour concierge dame Marguerite, personne que je lui avais recommandée. Dame Marguerite était d'une laideur excessive, ce qui fit dire à M. de Mirabeau, avec une gaieté non exempte de sentiment, qu'il lui serait impossible de ne point songer à dame Marguerite, car elle lui donnait l'heureuse certitude que je pouvais aimer un être complétement laid, ce dont il avait douté longtemps, d'après mon penchant vraiment athénien pour tout ce qui frappait mes regards.

Malgré la séduction que mon tuteur savait répandre sur nos moments de causerie, l'hori-

zon politique était si orageux, qu'à part moi je faisais la réflexion que des préoccupations plus graves auraient dû nous absorber; mais, loin de là, jamais je n'avais vu le maître de la maison aussi complétement à ce petit salon dont, en ce moment, il faisait son univers, et moi, l'unique objet de son culte. On y dressa la table du dîner pour deux couverts seulement, MM. Comps et Pelinc ne devaient pas y paraître. Cet arrangement, qui n'était point dans les habitudes, n'eut lieu que pour faciliter des communications que j'appellerais télégraphiques, et qui se transmettaient d'un cabinet voisin du salon avec des coups maçonniques. Ils faisaient positivement connaître la situation du dehors, des agents postés à cet effet venant successivement rapporter l'état des choses à Comps, qui les communiquait immédiatement à M. de Mirabeau par le fond de la cheminée. Plus d'une fois il quitta le canapé que nous occupions pour répondre de la même façon avec sa pincette à tête d'acier. C'était une singulière

conversation, on en conviendra. Enfin, à huit heures, l'organe du cabinet fit une phrase tellement bruyante et à coups si prolongés, que M. de Mirabeau ordonna d'atteler sa voiture, et nous y montâmes ensemble. Je devais le déposer à l'Assemblée avant de retourner rue de Vaugirard. Dans la traversée de la Chaussée-d'Antin aux Tuileries, nous remarquâmes quelque agitation, et de légers rassemblements qui, devenant plus nombreux aux environs du Carrousel, forcèrent la voiture à s'arrêter. Elle fut aussitôt entourée d'un groupe nombreux, et un homme, je crois le voir encore, fort proprement habillé d'un vêtement qui tenait le milieu entre l'ouvrier et le bourgeois, mettant la tête à la portière, s'écria vivement :

« Comme nous vous attendons avec impatience ; toute notre espérance est en vous. L'abbé Maury parle de faire proclamer la loi martiale.

— Mes amis, répondit-il imperturbablement,

je n'étais point avec vous; mais je m'en occupais !... »

Cet aplomb me confondit, et je ne pus m'empêcher de le lui témoigner par mes regards, car j'aurais été plus fière de voir le chef de la démocratie à l'Assemblée nationale, son véritable poste, que de s'abandonner à l'attrait qu'il trouvait auprès de moi. Hâtons-nous de dire, cependant, qu'une fois à la tribune, il justifia la confiance de ceux qui l'appelaient de tous leurs vœux, et qu'il les défendit courageusement contre les menaces foudroyantes de l'abbé Maury.

Enfin, il ne résulta de tous ces événements qui auraient pu devenir si tragiques, que les meubles brisés de l'hôtel de Castries, et une lettre de son possesseur, qui dans la même séance demandait un congé à la chambre, en exprimant le regret d'avoir été le prétexte des troubles qui avaient agité Paris. C'est à cette occasion que Théodore, le plus jeune frère de Charles de Lameth, fut nommé prési-

dent, aux acclamations nombreuses de l'Assemblée (1); hommage direct rendu au patriote retenu au lit, par suite de ses blessures.

L'annonce d'une séance intéressante où M. de Mirabeau devait prendre la parole, me fit reparaître à la loge du *Moniteur ;* excepté madame d'Aiguillon, dont l'accueil fut des plus charmants, je ne trouvai aucune des autres habituées. Quelques députés que j'appelais *les noires*, nous entourèrent assez assidûment, et l'abbé Maury, tout en ne bougeant pas de sa place, ne cessa de diriger ses regards sur nous. Je ne pouvais douter que je n'en fusse l'objet direct, d'après le rapport de Victor de Broglie ; et M. Trouvé, rédacteur du *Moniteur*, en relevant l'impitoyable lorgnon, me conta que la semaine précédente, l'illustre prélat, remarquant mon absence, lui avait demandé si madame de B... était malade, ou absente, ou infidèle à la cause de la liberté. Je priai M. Trouvé,

(1) Ce jeune homme existe encore, et a aujourd'hui quatre-vingt-dix-huit ans (juillet 18[illegible]).

si l'abbé Maury prenait fantaisie d'une nouvelle information sur mon compte, de l'assurer que je n'étais point malade, et encore moins infidèle à cette cause de la révolution que je portais dans mon cœur. M. Trouvé me répondit en riant que ma commission serait exactement remplie. J'attachai si peu d'importance à cet incident, que je n'en parlai même pas à M. de Mirabeau, qui cependant en fut informé par Comps, souvent en relation avec M. Trouvé. Il fut enchanté de ma réponse, et me supplia de voter toujours ainsi contre les motions de l'abbé Maury.

« Je vous le promets, mon cher tuteur, persuadée d'ailleurs qu'il ne fera jamais aucune tentative personnelle contre moi.

— Ne vous y fiez pas trop, s'écria M. de Mirabeau en secouant la tête ; certainement, il n'y aura jamais une page de roman dans la vie de ce *saint homme;* mais il a vu votre charmant visage, il connaît votre esprit, il sait combien vous m'êtes agréable et chère ; voilà bien des

motifs pour exciter sa convoitise. Encore une fois, mon enfant, soyez sur vos gardes. »

Le lendemain de cette conversation, je me préparais à sortir, lorsque la mère Sainte-Sophie vint me prier, de la part de madame, de vouloir bien descendre chez elle. Je me rendis à cette demande sans préoccupation craintive, quand, arrivée au logement de madame, la mère Sainte-Sophie me faisant signe de passer au parloir, j'y entrai et je poussai un cri de surprise en reconnaissant l'abbé Maury. Il cherchait à dissimuler la hardiesse de son regard, ainsi qu'une attitude qui eût été déplacée même chez un capitaine aux gardes françaises.

« Je priais madame la supérieure, me dit-il, de communiquer à madame de B... le but de ma mission. Le nom de l'homme qui me l'a inspirée lui prouvera qu'elle est dictée par le sentiment d'un véritable intérêt.

— Oui, ma chère enfant, interrompit madame Sainte-Thérèse, car cette personne est M. Dedelay-d'Agier, ami intime de votre père.

— Et pour lequel, repris-je vivement, je professe une véritable estime ; aussi ne puis-je m'expliquer qu'il y ait un rapprochement quelconque entre M. Dedelay-d'Agier et M. l'abbé Maury.

— Il est vrai, répondit celui-ci, que nous ne sommes pas assis sur le même banc, mais la politique la plus opposée n'empêche pas de se rapprocher pour des questions de bienveillance et de moralité. J'ai donc prouvé à madame la supérieure combien la marche actuelle de madame de B..., tant qu'elle s'appuiera sur de certains bras, pourra nuire au but d'indépendance où elle aspire.

— Je ne suis nullement tentée, m'écriai-je, d'abandonner ces bras dont vous parlez.

— Cependant, continua l'abbesse, vous vous plaigniez, il y a peu de jours encore, d'avancer bien lentement dans vos affaires. »

Je ne répondis point à cette réflexion, quoique j'en reconnusse l'exactitude. L'air sérieux et important qu'affectait l'abbé Maury ne m'empêchait pas de présumer que les lorgneries de

l'Assemblée constituante ne fussent le premier acte de cette comédie dont le second se jouait maintenant au parloir du Précieux-Sang. Fort résolue à n'en point laisser commencer un troisième, je pris un ton passablement sec, et qui aurait été plus dur et plus maussade encore, sans la réverbération d'un nom que j'honorais, ne croyant pas, toutefois, qu'il pût y avoir aucun genre de participation entre le député du Dauphiné et celui d'Avignon. Plus mes manières augmentaient de disgrâce avec l'abbé Maury, plus ma bonne Sainte-Thérèse redoublait de respect à son égard. Aussi, au moment où je levai le siége, supplia-t-elle ce pur appui du trône et de l'autel de vouloir bien donner sa sainte bénédiction aux pieuses religieuses du couvent. Ne me souciant pas de participer à cette rouerie hypocrite, je hâtais ma sortie, lorsque l'abbé Maury m'adressa les paroles suivantes d'un ton extrêmement sérieux :

« Je vois, madame, qu'en passant par ma bouche, les paroles de M. Dedelay-d'Agier per-

dent toute autorité près de vous; et cependant, mieux appréciées, quelle eût été leur influence? De replacer une jeune et intéressante destinée dans des limites de sagesse et de bonheur. Je serais fier d'y avoir participé avec l'aide d'un homme que j'honore, malgré nos oppositions politiques.

Un dédaigneux sourire accompagna le très-léger salut que j'adressai au personnage. En sortant, je rencontrai la foule voilée qui se rendait au parloir pour y recevoir une bénédiction que je présumais bien ne devoir pas être ratifiée par le ciel.

Le lendemain de ce jour, la cloche m'appela à mon parloir particulier. L'heure matinale me fit croire à une visite de mon père; aussi je descendis bien vite, et ouvrant précipitamment la porte, je retrouvai de l'autre côté de la grille l'abbé Maury, n'affectant plus comme la veille un maintien austère, mais, au contraire, dans toutes les effervescences d'une odieuse lubricité.

« Encore vous! lui dis-je en lui lançant un

méprisant regard. Avez-vous un prétendu message à me communiquer? Je tiendrai pour mensonge tout ce qui me viendra de vous.

— Et vous aurez raison, s'écria-t-il ; mais ce qu'il faut croire, c'est la passion fougueuse, ardente, que vous m'avez inspirée. Partout votre image me suit, le jour, la nuit, à la tribune ; votre enfance si remarquable, votre jeunesse romanesque, tout m'est connu, comme si j'étais le génie familier de votre existence ; que je le devienne à jamais. Laissez Mirabeau à sa sultane Validé, madame Le J..., à sa Morichelli, aussi laide que lui, à bien d'autres encore que je pourrais nommer. Croyez-moi, c'est uniquement par vanité qu'il vous entoure de plus d'hommages que les autres odalisques de son sérail !... Mais moi, je vous appartiendrai sans partage, et vous n'aurez rien à regretter... »

Pendant cette tirade, sa figure exprimait la rage, ou la folie, et le mouvement qui l'accompagna fut si désordonné que, poussant un cri d'horreur, je sortis éperdue. Je ne sais com-

ment je ne tombai pas dix fois avant de regagner mon fauteuil. J'y restai longtemps avec un tremblement nerveux qui se termina par un torrent de larmes, humiliée et désespérée d'une pareille scène (1). Si M. de B... se fût trouvé là en ce moment, et qu'il m'eût tendu la main, en me disant : revenez au foyer conjugal, vous y serez à l'abri de l'outrage, mon bras se serait attaché au sien. Ne le dissimulons pas cependant, cette velléité de raison ne fut qu'un éclair, et la pensée de M. de Mirabeau en profita seule. Quoiqu'il ait plu à beaucoup de ses contemporains d'établir une parité de mœurs entre lui et l'abbé Maury, j'affirme que c'est une de ces calomnies dont il a été poursuivi par ceux qui tantôt le portaient aux nues, puis le rejetaient dans la boue. Lui, ressembler à ce prêtre indigne! Ah! non, mille fois non! L'abbé Maury était sans âme; celle de Mirabeau était profondément sensible! Ce que j'écris ici, je me le di-

(1) Toute cette scène est d'une exactitude scrupuleuse.

[illegible] à vingt ans, en [illegible] de ce quartier. [illegible] [illegible] venait de [illegible]. Je fus [illegible] dans mes [illegible] par un petit billet de mon mari, où il [illegible] trouvé [illegible] me voir. Il me priait de venir faire chez lui un dîner [illegible] avec [illegible] Duveyrier.

« Je veux, disait-il, encore plus qu'un oui transmis à mon messager; j'exige quelques-uns de vos hiéroglyphes où je pourrai rêver un mot de tendresse en réponse aux mille et une que je vous envoie. »

Voilà le sens, je pourrais dire les expressions textuelles de ce petit billet. J'en avais reçu d'autres plus remarquables peut-être par l'esprit et par l'ampleur, mais ils ne respiraient pas ce parfum du cœur, qui me le rendait si précieux. Aussi mes hiéroglyphes n'exprimèrent-ils que des sentiments bien affectueux. Si dans ma jeunesse je n'ai point ressenti pour M. de Mirabeau l'enthousiasme qu'il méritait si bien, mon âge mûr a été plus équi-

table, et maintenant, dans ma vieillesse, j'ai encore l'intime conviction que son existence eût préservé la France des sanglantes saturnales qui l'ont déshonorée, et qu'il l'eût sauvée plus tard du despotisme écrasant qui l'a tenue si longtemps captive. Pourquoi n'a-t-il pu continuer sa grande œuvre, et donner à son pays le gouvernement qu'il avait rêvé? Hélas! ne semblait-il pas doué de seconde vue, lorsqu'il s'écriait sur son lit de mort :

— J'emporte avec moi le deuil de la monarchie; les factieux s'en disputeront les lambeaux!...

Mais retournons à des souvenirs moins solennels, au dîner que je devais faire chez mon tuteur en société de M. Duveyrier. Il eût été difficile de ne pas lui parler de la nouvelle visite de l'abbé Maury, et, chose fort naturelle, assurément, je mis une telle réserve dans mon récit, que *l'innocence* de M. de Mirabeau n'en comprit point d'abord toutes les indignités. Je m'en impatientais, et je fus enfin forcée d'ap-

porter plus de clarté dans des détails qui excitèrent sa colère au plus haut degré. Il déclara vouloir s'en expliquer face à face avec l'abbé Maury ; j'eus le bon esprit de le supplier de n'en rien faire. M. Duveyrier arriva en ce moment ; M. de Mirabeau l'informa de suite de la grande affaire qui nous occupait et de son intention de s'en mêler. Mon avocat lui disputa en riant ce titre de tuteur, voulant le garder pour lui seul.

« J'en ai rempli le rôle ce matin, ajouta-t-il, sinon avec habileté, du moins avec dévouement. M. de B... m'a envoyé son jeune avocat, M. Roy (1), encore peu connu au barreau, mais j'affirme qu'il le sera beaucoup un jour. Sa belle figure, son organe à la fois splendide et harmonieux, de l'assurance, et je crois non moins d'adresse, me persuadent qu'il remplira un rôle fort important dans le monde. Mais soyez tranquille, mon aimable cliente, je n'ai point écouté complaisamment les pensées dictées par M. de

(1) Celui qui fut depuis ministre sous la Restauration.

B... et retracées, non sans séduction, par son messager. On continue, je ne puis vous le dissimuler, à vouloir vous prendre par la famine.

— Mon Dieu, m'écriai-je, je ne la crains pas.

— Tenez, interrompit M. de Mirabeau avec impatience, elle va vous répéter sa devise insensée, la liberté et du pain !... Elle finira même par en retrancher la seconde partie, et cependant, je vous l'ai déjà dit, Duveyrier, ne plaisantez pas sur ses intérêts, car il ne faut pas s'imaginer qu'elle consente jamais à s'appuyer sur une main qui serait fière et heureuse de lui être protectrice, je n'ajoute point utile, ce mot la révolte.

— Allons, allons, reprit M. Duveyrier en riant, madame de B... et vous, mon cher Mirabeau, vous m'avez interrompu au commencement de la visite de M. Roy. »

On annonça le dîner, et, après le café, on reprit le sujet de la visite de M. Roy, que nous interprétâmes dans tous les sens; enfin le résultat de la conférence de mes avocats fut que la séparation de gré à gré devenant impossible,

la marche judiciaire pouvait seule être tentée.

Après le départ de M. Duveyrier, le voyage du château du Marais se décida pour le lendemain dimanche, et l'on ne devait revenir que le lundi. Assuré de me conserver comme il le désirait, M. de Mirabeau s'étendit avec plaisir sur cette journée qui lui semblerait bien charmante en dépit du brouillard de novembre.

« Mais dites-moi, chère Lucile, lorsque le printemps ramènera la verdure et les fleurs, ne trouveriez-vous pas du charme à devenir la châtelaine du Marais ? »

Comme cette idée lui souriait, comme il la caressait avec bonheur ! Il parlait de l'avenir avec une tendresse si éloquente, qu'emportée malgré moi dans ce monde des illusions, j'étais en quelque sorte enfermée dans un cercle magique. Emue, charmée, cette journée au Marais plaisait à mon imagination, non-seulement à cause de mon remarquable compagnon, mais encore par cette pensée que j'aurais à saluer les noms célèbres qui naguère

venaient y visiter Helvétius, son précédent propriétaire. Chose assez rare, je n'eus rien à rabattre dans le plaisir que je m'étais promis, et les trois quarts d'heure de route me semblèrent une minute, tant le bonheur de mon conducteur le rendait spirituel et gai.

Le *Marais*, riant castel bâti, je crois, sous Louis XIV, était entouré de fossés. Sa façade du côté de la campagne se réfléchissait dans une pièce d'eau d'une si grande limpidité qu'on l'appelait le miroir; il n'y avait pas de vue, mais un grand parc, lui faisant une ceinture de magnifiques ombrages, donnait à son ensemble une majesté calme qui n'en excluait pas la grâce. Quoique M. de Mirabeau eût été fort malheureux chez son père qui avait possédé une maison à Argenteuil (1), il aimait ce pays, tant les souvenirs d'enfance ont de puissance, et nous ramènent avec charme vers notre berceau.

Une fois arrivés, il me demanda permission de s'occuper d'affaires et de conférer avec l'homme

(1) Qu'on appelait le petit Marly.

de confiance de madame Helvétius. La séance terminée, il revint tout joyeux près de moi et me trouva lisant un ouvrage philosophique, plante toute naturelle au château du Marais. Il me répéta que les brouillards de novembre ne répandaient aucune ombre sur le bonheur qu'il trouvait à notre solitude absolue; puis, passant son bras sous le mien, il me pria, en riant, d'oublier petits souliers, habitudes parisiennes, et froid assez vif, pour visiter avec lui sa nouvelle acquisition, dont il était joyeux comme un enfant. Notre promenade fut donc assez longue, car il ne faisait grâce de rien, et je m'y prêtais le mieux du monde. J'admirais de bonne foi ces immenses jardins qui, malgré l'hiver et l'absence de verdure, étaient véritablement majestueux. En vrai propriétaire, il m'arrêtait à chaque pas pour me parler des changements projetés.

« Ici, disait-il, je ferai percer une allée, puis j'en détournerai une autre afin de profiter de cette échappée de vue.

Voyez, chère enfant, combien dans cet endroit l'horizon s'éclaircit et s'éloigne. Je veux aussi créer des parterres autour du château; des fleurs, beaucoup de fleurs, c'est la poésie des jardins (1). O Lucile, vous en serez la plus belle, la plus soignée, si vous daignez accepter le titre de châtelaine de ce séjour bien aimé!... »

Enfin, nous revînmes au gîte. Le dîner avait été dressé dans le salon, qu'un immense brasier égayait de sa flamme, et qu'un véritable luxe de bougies illuminait comme pour un jour de fête.

Il serait trop long de m'étendre sur les chefs-d'œuvre gastronomiques qui couvraient la table; je dirai plutôt que parmi les aimables visiteurs d'Helvétius dont je parlais plus haut, et qui bien souvent sans doute l'avaient entourée, je me plaisais surtout à songer à Diderot; je le plaçais donc à mes côtés, et je portai un toast à sa mémoire. Dans les murs du Marais, le sou-

(1) Expression textuelle de M. de Mirabeau.

venir d'un esprit plus réglé, habitué de la maison Helvétius, ne pouvait manquer de me venir à la pensée ; c'était le sage et habile Franklin, qui continua son intimité avec la veuve d'Helvétius devenue sa voisine à Passy. Je ne manquai pas de rendre à Franklin le même hommage qu'à Diderot, ce qui fit dire en riant à M. de Mirabeau :

« Je connais votre sobriété, chère Lucile ; j'arrête donc tous les toasts en faveur des anciens amis du château, car je veux pouvoir en espérer un pour son nouveau possesseur. »

Le reste de la soirée fut d'une intimité charmante, et du plus attachant intérêt. Pendant les vingt-quatre heures de notre séjour au Marais, il sut imprimer une grâce parfaite à toutes choses, et il porta même la coquetterie envers ma pensée jusqu'à combler d'une bonté affable et généreuse mon ancienne bonne que j'avais amenée, voulant que, sur place, le propriétaire confirmât à dame Marguerite la promesse de devenir concierge du château.

Comme tout a une fin dans ce monde, et que les meilleures choses n'arrêtent pas la marche du temps, le lendemain de cette si agréable journée arriva bien rapidement. Mon tuteur fit au Marais des adieux poétiques qui l'érigeaient en véritable temple de la Grèce, et m'en proclama la déesse. J'étais à une immense distance d'une pareille rêverie, et cependant j'avouerai que, dominée et entraînée, cette journée si déifiée par mon compagnon devait compter, pour le charme que j'y trouvai, comme souvenir impérissable de cette étrange époque de ma vie.

Dans la soirée de mon retour, je reçus une lettre de M. de Mirabeau, et quelle lettre ! Certainement, j'en fus très-émue, très-touchée, et cependant il m'échappa un de ces tristes sourires qui viennent d'un grand découragement de l'âme et non de son épanouissement. Quelle était la source de sentiments si contraires ? La fin de cette lettre, où M. de Mirabeau, après m'avoir adressé des expressions douces et ar-

dentes tout à la fois, me conjurait de signer avec lui un bail éternel de tendresse et de constance.

« Chère Lucile, ajoutait-il, vous assurerez ainsi mon bonheur, et vous le mettrez à l'abri des soucis orageux de mon existence politique. »

Hélas ! je sentais malheureusement, au fond de mon cœur, qu'il n'était pas réservé à ses puissantes mains de me l'assurer ce bonheur qu'il invoquait et qu'il me demandait. Je répondis seulement quelques gracieuses paroles à ce tendre billet, ce qui fit dire à M. de Mirabeau, lorsque j'arrivai le surlendemain chez lui :

« Il vous sera toujours facile d'être aimable avec moi, mais vous ne serez jamais tendre. »

Il était mécontent de ma lettre, et je ne pouvais assez m'étonner que la tête la plus occupée de France pût se la rappeler dans ses moindres détails. L'arrivée de M. Cabanis termina ses reproches et moi mes explications, qui avaient fini cependant par dissiper le gros nuage noir que

je voyais planer sur le front de mon tuteur. Ce véritable ami de la maison me témoignait toujours de flatteurs égards. Je toussais un peu ce jour-là, il se mit à faire le docteur, et engagea le maître de la maison à bannir la dinde aux truffes quand je lui accorderais la faveur de m'asseoir à sa table. Je crois l'avoir déjà dit, la méthode délicieuse, mais incendiaire de cette cuisine, a eu certainement une funeste influence sur la fin prématurée d'un homme qui, d'après la force de son organisation physique, devait vivre de longues années. Par suite des observations de M. Cabanis, le vieux vin de Bordeaux eut un triomphe complet sur son rival, le vin de Champagne, qui fut honteusement expulsé.

Je vais maintenant raconter un incident assez curieux. En rentrant au Précieux-Sang, on me remit la carte de mademoiselle Dupoirier, qui occupait le plus grand appartement de l'extérieur du couvent. Nos relations n'étaient pas positivement intimes, mais elle me témoignait

une gracieuse bienveillance. La supérieure et tout le couvent vantaient sa grande piété; moi j'admirais sa tolérance, ce qui me la rendait presque sympathique. Lorsque le lendemain mademoiselle Dupoirier me fit redemander au parloir, je m'empressai d'y descendre. Elle me réitéra l'invitation qui l'avait amenée la veille, en me priant de venir le soir même prendre une tasse de thé chez elle avec quelques amis.

« Vous rencontrerez M. de Mirbeck et Miss, ajouta-t-elle. Vous allez me trouver bien exigeante, mais je veux vous conserver plus longtemps que ces trop courts petits quarts d'heures dont vous êtes si avare avec moi. »

Sensible à tant d'empressement, je me mis à sa disposition; elle m'indiqua sept heures du soir, comme moment de réunion. Les convenances de bon voisinage me rendirent exacte. Un whist était déjà installé. Parmi les joueurs, je me rappelle M. et madame Bernard de Lyon,

dont la ravissante fille, alors enfant, et depuis madame Récamier, a été si justement célèbre par sa beauté et une distinction d'entourage qui a honoré sa vie entière. Mademoiselle Dupoirier vint au devant de moi, et, me faisant asseoir sur le canapé de son salon, elle se plaignit du retard de M. de Mirbeck et de Miss. Survint Lajeunesse, domestique au service des dames du couvent, et plus particulièrement à celui de madame Dupoirier. Il lui dit un mot à l'oreille; elle se leva aussitôt, et, après être restée quelques minutes dehors, elle rentra, me faisant un signe qui m'appelait près de la fenêtre.

« C'est notre ami de Mirbeck qui désire avoir un petit entretien avec vous, me dit-elle à voix basse; allez bien vite, il vous attend dans mon oratoire. »

Et, prenant mon bras, elle me conduisit à un corridor faiblement éclairé et m'en montra la porte. J'étais assez émue de l'ensemble de ces incidents, mais j'entrai par la porte indi-

quée, et, au lieu de M. de Mirbeck, j'aperçois l'abbé Maury qui, se précipitant violemment sur la serrure, la ferma et en retira la clef. Avec la même promptitude je m'élance à la fenêtre donnant sur la rue Cassette, je m'assieds sur son rebord, disant, avec une apparence de froideur :

« Je me croyais ici chez une femme honnête et non pas dans un mauvais lieu.

— Vous êtes trop sévère, madame, répondit l'abbé Maury avec une gravité hypocrite. Je ne suis parvenu ici qu'en protestant, ce qui est la vérité, de mon dévoûment à vos intérêts, de mes moyens de les servir, et de la nécessité de vous entretenir.

— Vous ne pouvez avoir qu'un seul droit à ma reconnaissance, Monsieur, c'est de rouvrir à l'instant cette porte et de sortir, ce qui me permettra d'abandonner le poste où je me suis établie, et pour cause.

— Cette cause, je ne la devine pas, Madame, et les honnêtes voisins d'en face pourraient

parfaitement, je vous assure, connaître le sujet de notre conversation. Je ne démêle donc pas la nécessité de votre précaution; de grâce, écoutez-moi..... »

Et il avança sa large main comme pour m'éloigner de la fenêtre.

« Arrêtez-vous, Monsieur, ou j'appelle ces honnêtes voisins d'en face, ainsi que vous les nommez. Connaissez-vous certaine insurrection contre l'abbaye de Bon-Secours?

— Oui, ma foi, répondit-il en riant aux éclats; on me l'a contée récemment, et je dois en convenir, vous vous y êtes montrée la digne élève en émeute du grand maître Mirabeau.

— Eh bien! je ne suis point dégénérée; un second mouvement pour vous rapprocher de moi, et je renouvelle mon appel au peuple.

— Je serais fier d'un tel triomphe public, dit l'abbé.

— Nul triomphe ne peut vous advenir de tout ceci, et comprenez-le bien, je ne serai ja-

mais une de ces trois femmes qu'un honnête homme doit violer par semaine (1).

— Vraiment, Madame, l'impertinence vous sied à merveille, et vous rend plus jolie encore si c'est possible ; aussi, prenez garde....

— Prenez garde vous-même, m'écriai-je ; et voyant sa hideuse soutane près de ma robe, j'exécutai ma menace et criai au secours ! Il était plus de huit heures du soir fin novembre; les paisibles bourgeois de la rue Cassette devaient être couchés, et je ne voyais personne au dehors. Mais la peur augmentant mon énergie, mon cri au secours fut suivi d'une si prompte ouverture de la croisée, qu'une des vitres vola en éclats ; c'était là le tocsin de ma détresse! Le danger disparut alors soudainement, et l'abbé Maury courant à la porte, s'enfuit par un petit escalier de service en prononçant quelques paroles d'un accent furieux. Je ne bougeai pas de mon retranchement. Le

(1) On peut se rappeler que c'était une des maximes de l'abbé Maury.

cœur me battait fort malgré le contentement que j'éprouvais de n'avoir point eu à donner une seconde représentation insurrectionnelle, bien convaincue néanmoins que je ne devais qu'au retentissement de la première ma délivrance actuelle. On conçoit que l'abbé Maury, à qui elle avait été rapportée, en eût pris une sorte de frayeur, sentiment, il faut en convenir, qui ne lui était pas naturel. A la fenêtre libératrice qui seule s'ouvrit à mon appel dans cette rue déserte, je ne vis qu'un vieillard qui, d'une voix chevrotante, balbutia :

« Qu'est-ce qu'il y a? qui appelle au secours?

— Merci, Monsieur, de votre bonne intention, répondis-je, j'ai eu peur du feu, mais une carafe d'eau a éteint l'incendie; merci encore de votre prompte apparition. »

Je parlais alors de ma voix naturelle, et ce n'était plus le canon d'alarme qui avait attiré le secourable vieillard, probablement un peu sourd, car il répéta de nouveau:

« Hein ? Quoi? »

Je lui réitérai mes remercîments, il ôta son bonnet de coton et referma sa croisée. Si l'image des vaillantes blouses du faubourg Saint-Antoine m'a laissé un profond et éternel souvenir de gratitude, plaisanterie à part, je dois aussi reconnaissance au bonnet de coton de la rue Cassette.

Mon juste et vif ressentiment contre mademoiselle Dupoirier m'empêcha de reprendre pour m'en aller le chemin du long corridor ; je craignais de l'apercevoir dans son salon ; mais je dois dire que sans mon indignation contre elle, l'incident de la soirée n'aurait excité que ma gaîté. Moi, créature si frêle, j'avais su mettreen fuite, par mon unique puissance démocratique, un des plus robustes et des plus intrépides champions de l'aristocratie, hercule à la tribune comme au boudoir. A coup sûr, il existait là plus d'un côté original et plaisant. Je rentrai de suite dans l'intérieur du couvent, expliquant mon prompt retour par un mal de

tête. Mademoiselle Dupoirier ne s'inquiéta pas d'abord de ma disparition complète, n'ayant rien pu entendre de la scène scandaleuse qui se passait dans ses foyers. Je crois cependant qu'elle dut paraître un peu distraite à son cercle d'amis. Elle se rendit à son oratoire, et, n'y trouvant personne, elle s'informa de moi à la ourière qui lui dit que j'étais rentrée avec la migraine. Quelques heures plus tard, l'abbé Maury lui envoya un billet probablement concerté entre eux, où il assurait de nouveau que son unique but était mes intérêts, mais qu'ayant reconnu à travers l'extrême vivacité d'imagination de madame de B.... une grande bonne foi, et surtout absence de mauvais sentiments, il espérait qu'elle finirait par rendre justice à son zèle et à la pureté des intentions de celle à qui il adressait ces lignes. Le lendemain de bonne heure, mademoiselle Dupoirier vint me trouver, et d'un air assez embarrassé me remit cette lettre de l'abbé Maury. Après l'avoir parcourue, je la lui rendis avec un sourire dédai-

gneux, témoignage de mon incrédulité. Puis je lui demandai permission de la quitter, ayant à faire ma toilette. Elle se leva aussitôt, prit ma main que je cherchai à retirer et, me dit :

« Malgré la sévérité que vous me montrez, la bonté de votre cœur me ranime. J'ose donc espérer qu'en dépit d'apparences assez vraisemblables, vous ne me ferez jouer aucun rôle inconvenant dans l'affaire d'hier soir; j'en serais très-malheureuse, surtout vis-à-vis de M. de Mirbek. »

Je lui promis mon silence, ajoutant que je n'avais jamais aimé à faire tapage de pareilles aventures.

« Vous avez bien raison, reprit-elle, et il serait digne de votre sagesse d'étendre cette réserve jusqu'à M. de Mirabeau.

— Oh! pour cela, répondis-je, n'y comptez pas. Celui que j'appelle mon tuteur doit tout connaître. Au surplus, Mademoiselle, ajoutai-je d'un air tant soit peu ironique, que vous importe? N'avez-vous pas dans la lettre de l'abbé

Maury un excellent certificat constatant *la pureté de vos intentions?* Conservez-le soigneusement, je vous y engage. »

A ces mots, et après un très-faible salut, je me retirai dans la petite pièce qui me servait de cabinet de toilette.

En sortant du couvent je rencontrai Miss qui venait s'informer de mon mal de tête ; je l'assurai qu'il n'avait laissé aucune trace.

En arrivant chez M. de Mirabeau, je lui trouvai un air sérieux de plus d'une contrariété politique ; mais il céda à l'épanouissement que lui causa la scène de la rue Cassette.

« Tout en étant moins éclatante, dit-il, que l'insurrection de Bon-Secours, elle n'en restera pas moins comme un des plus curieux incidents de vos souvenirs lointains. »

Il me fit répéter plusieurs fois les à-propos, les expressions, et le sang-froid qui avaient foudroyé l'abbé Maury.

« Ah ! continua-t-il, amis et ennemis en sauront quelque chose. Les premiers vous applau-

diront de grand cœur, et les derniers seront un peu confus de voir leur héros si complétement à bas. »

J'avoue que le meilleur résultat de mon triomphe étaient les francs éclats de rire de M. de Mirabeau, succédant, après mon récit, à la physionomie tristement préoccupée qui m'avait d'abord frappée. Je lui fis part de cette réflexion, et il convint de sa justesse.

« Cela prouve, chère enfant, ajouta-t-il, tout l'empire que vous avez sur mes esprits. »

Puis il renouvela le désir exprimé d'un rapprochement d'habitation ; et passant tout-à-coup à un autre ordre d'idées :

« Je serais plus complétement heureux encore, si vous acceptiez pour demeure le château du Marais. Avec quel bonheur j'en franchirais la route, et que de visites vous me rendriez à la Chaussée-d'Antin ! Là, Lucile, vous m'appartiendriez tout entière, et je ne redouterais plus ce tourbillon de Paris, où vous rencontrerez sous vos pas des êtres

autrement séduisants que l'abbé Maury. »

Craignant qu'il ne m'accusât de prendre légèrement sa proposition sentimentale, je lui fis observer gravement que la loi n'avait pas encore prononcé mon entière indépendance. Il leva les épaules avec impatience en s'écriant :

« Votre ami, votre appui ne s'appelle-t-il pas Mirabeau? J'ai l'orgueil de croire que ce nom vous assure plus de sécurité que tous les arrêts de ce châtelet décrépit. »

Je gardai le silence, et l'éclair irascible ne se prolongea pas. Je devais revenir très-prochainement, et on me promit l'amusement de quelques rapports sur l'abbé Maury.

« Et sans les réserves que vous imposez, ajouta M. de Mirabeau, Comps, dès demain, aurait fait crier par la feuille d'Etienne, feuillant : « La grande et fâcheuse aventure de M. l'abbé Maury, arrivée rue Cassette, etc., etc. »

Je répondis que, malgré mon rôle très-vertueux dans les etc., j'aurais un extrême

[illegible] de nouvelle ambition. Ce fut [illegible] comme ce point [illegible] les [illegible] sur divers bancs de l'Assemblée constituante, entendirent parler de l'affaire en question. Le duc Victor de Broglie, s'instituant d'office premier écho de M. de Mirabeau, apporta dans ses récits cet [illegible] qui le caractérisait ; il me représenta sur mon appui [illegible], [illegible] il est venu, un gentilhomme, mais avec l'assurance et le calme qui auraient été de [illegible] plus grande dame, appelant ses gens afin que l'on mît à la porte l'insolent au manquement de respect. Dieu merci ! je n'aurai plus désormais à parler de l'abbé Maury ; mais je dois ajouter, comme dernier mot de justice à son égard, qu'aux plaisanteries qu'on lui fit sur son aventure ou plutôt sur sa mésaventure, il répondit en parlant de moi avec une convenance qui approchait de l'éloge, ce qui était peu ordinaire à ses habitudes.

Cette fin de novembre 1790 est encore dès

journées si printanières, que je profitai de quelques heures de retraite au couvent pour traverser le Luxembourg, gagner le jardin fleuri de M. de Mirbeck, et aller chercher une bonne causerie près de Miss. Midi sonnait comme j'arrivais chez elle, gaie, presque heureuse, assez élégante, car je suis toujours en coquetterie avec le soleil. Je trouvai Miss (1) dans la salle à manger, donnant ses ordres pour un nombreux repas qui se préparait.

« Oh ! quel bonheur de vous voir, s'écria-t-elle ; aujourd'hui nous avons grand nombre de célébrités artistiques. La réunion promet d'être agréable ; aussi, depuis qu'il en est question, combien de fois avons-nous dit, mon oncle et moi, que votre place devait tout naturellement s'y trouver. Mais ne voilà-t-il pas que M. de Mirbeck, homme du monde avant tout, se pose en avocat sévère, et que, dans son extrême intérêt pour vous, il craint que ce dîner

(1) Elle a épousé François de Neufchâteau.

ne soit pas convenable dans votre position. Je lui ai répondu que le couvent du Précieux-Sang n'était pas l'abbaye de la Trappe, et que je voulais absolument vous avoir; mon oncle en mourait d'envie, sans oser risquer l'invitation. Enfin, vous voilà par hasard, M. de Mirbeck n'y est pour rien, et moi je vous garde; vous resterez, tout est arrangé.

— Non, répondis-je, et je vais passer le reste de ma journée chez mes béguines. »

Je voulais sincèrement partir : Miss s'y opposait, lorsque le maître de la maison entra.

En me voyant, *l'avocat sévère* redevint *l'homme du monde*, et quoiqu'il joignît ses empressements à ceux de sa nièce, je persistais, lorsque M. de Mirbeck s'écria :

« Je vous retiens de force. Songez donc que nous avons non-seulement un luxe d'artistes célèbres, mais encore des personnages d'un esprit distingué et charmant. (Ici, il me fit un compliment direct.) Vous résistez à l'inconnu? Je vais donc vous nommer quelques-uns de mes

invités ; nous verrons ensuite si vous effectuerez votre fuite. »

En entendant tous ces noms, moi si grande appréciatrice du talent, je cessai de dire *non*, et je restai. Les premières personnes annoncées furent M. Chalgrin, célèbre architecte, et de plus homme fort aimable, l'excellent Colin d'Harleville, et son ami de cœur Andrieux. Puis arriva M. Berryer, digne père d'un fils célèbre depuis. Le maître de la maison l'affectionnait beaucoup, et il était non-seulement de son intimité de choix, mais de toutes ses réunions. Celle dont j'allais faire partie était surtout remarquable par les personnes distinguées qui la composaient et qui appartenaient à tous les rangs de la société, notamment à l'art dramatique. Mlle Raucourt vint immédiatement après M. Berryer, et son entrée, sa pose, eurent la majesté de Sémiramis ; puis, une fois assise, elle joua tout simplement le rôle d'une femme belle, aimable et de bonne compagnie. Le son de sa voix rude au théâtre s'adoucis-

sait dans un espace moins vaste et n'avait rien de pénible pour l'oreille la plus délicate. Mesdames Sainval cadette, Lachassaigne, mère et fille, Doligni, Fanier, MM. Larive, Molé, Fleury, Dazincourt et Saint-Fal, complétaient la députation du Théâtre-Français. Molé apporta les regrets de mademoiselle Contat, qu'une indisposition retenait chez elle. D'autres personnes du plus grand monde, qui savaient se plaire au milieu des artistes, entrèrent successivement. Parmi celles-ci, n'oublions pas de citer le marquis d'Amezaga, qui par sa décrépitude, et la haute distinction de ses manières, semblait plutôt un survivant du règne de Louis XIV que de celui de Louis XV. Sa taille était courbée, ses cheveux tout à fait blancs, son esprit aimable, son caractère singulièrement bon. Il occupait un poste élevé chez le prince de Condé qu'il aimait profondément. Cependant, il ne le suivit pas en émigration, son grand âge et ses infirmités s'y opposant; mais de loin comme de près, il donna les preuves du plus parfait dévouement à la branche de Bourbon-

Condé. Avant de quitter le marquis d'Amezaga, disons, et honni soit qui mal y pense, tout l'intérêt qu'il portait à la jeune mademoiselle Miller, abandonnée dès le berceau, et adoptée par de pauvres musiciens allemands qui lui donnèrent leur nom, l'exemple de bonnes mœurs, et des sentiments chrétiens. Ne pouvant rien y ajouter, ils accueillirent les propositions d'Audinot, directeur du théâtre de ce nom, qui détermina les parents adoptifs de l'enfant à lui faire enseigner la danse. Encore adolescente, elle brilla dans des pantomimes très-connues, et fixa l'attention du vieux marquis qui, avec un intérêt tout paternel, la plaça à l'Opéra. Elle débuta dans le rôle charmant de Jeannette du *Déserteur*. Il n'existe pas beaucoup de mes contemporains ; mais enfin je ne reste pas seule, et tous se rappelleront avec moi combien, au lever du rideau, elle était ravissante en descendant la verte colline et en dansant sur cet air gracieux de Monsigni : *j'avais égaré mon fuseau*. En peu d'années la petite Jeannette devint la célèbre Psyché,

[illegible] [illegible] dans ses [illegible], madame [illegible] fut un modèle d'épouse, de mère et de [illegible] piété. Si je la rencontrai chez M. de [illegible], c'est que celui-ci avait prié M. d'[illegible] d'amener la jeune fille qu'il appelait sa pupille. Je ne la trouvai pas jolie, et cependant ses pieds mêmes semblaient répandre de l'agrément sur toute sa personne. Son sourire, ainsi que son regard doux et modeste, [illegible] à une figure [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] très-mauvaise influence sur ses dispositions morales, [illegible] que [illegible] prochainement.

En rentrant au couvent, on me remit une lettre de M. de Mirabeau où il m'exprimait ses regrets d'une absence forcée pour le jour suivant.

« J'ai reçu, disait-il, des nouvelles d'une de mes sœurs, religieuse dans une abbaye à huit lieues de Paris ; elle éprouve, m'écrit-elle, une légère indisposition, ce qui signifie qu'elle est vraiment malade, car je n'ai jamais connu un stoïcisme plus prononcé que le sien. Ma pauvre sœur invoque Dieu si souvent pour le salut de mon âme, que je dois bien, moi, m'occuper de celui de son corps, et je lui mène Cabanis ; nous reviendrons tard.

« Voilà donc deux grands jours sans vous voir ; je ne veux pas en compter un troisième, et j'insiste pour vous retrouver au retour de la séance. »

Oh ! que sais-je! m'écriai-je en froissant le billet, et j'en étais encore au sens de cette exclamation en quittant mon lit où j'avais passé une nuit d'agitation et de fièvre.

Mais pourquoi cette fièvre, pourquoi cette agitation? Il avait suffi de la rencontre, chez M. de Mirbeck, d'une ancienne relation qui me reportait à une époque où j'avais éprouvé des

sentiments que la raison avait alors heureusement étouffés. Je les croyais éteints ; il faut croire qu'ils ne faisaient que sommeiller, puisque la vue seule de celui qui en avait été le confident les réveilla avec puissance. J'en fus alarmée, et, quoique décidée à comprimer les écarts de mon imagination, je me sentais dominée, et c'est avec une irritation douloureuse que je partis pour aller chez M. de Mirabeau. Par un esprit d'injustice inexplicable, je me sentais en arrivant chez lui dans un état complet d'hostilité, et les diverses préoccupations où il était livré l'empêchèrent seules de s'en apercevoir.

— Bonne Lucile, me dit-il, votre présence me fait du bien ; je suis triste de l'état de ma sœur que Cabanis juge très-grave. Son air, ses paroles modifièrent naturellement mes dispositions. Il continua à s'exprimer ainsi, et il louait la douce résignation que cette sainte femme apportait dans ses souffrances. Touchée de son récit, j'éprouvais un regret approchant du re-

mords pour mes mauvaises intentions primitives; et comme s'il eût voulu exercer sur moi tous les genres de séduction, le grand citoyen reparaissant après le bon parent, il me parla des accusations que Barnave et son entourage dirigeaient contre son patriotisme. Combien sa noble indignation m'électrisa, lorsqu'il s'écria avec une chaleureuse fierté :

— Je suis toujours l'homme du Jeu de Paume! les libertés de la France me sont aussi nécessaires qu'un grand horizon à ma vaste poitrine, et, malgré tous les obstacles, je saurai mieux les assurer que le novice Barnave et ses faibles amis!..... En parlant de la liberté et de ce jour si grand, si mémorable dont il avait été le héros, il leva ses mains vers le ciel, et sa voix devint si pénétrante, que la jeune démocrate, déjà émue de ses sentiments fraternels, puis exaltée par ses patriotiques accents, éprouva pour lui le plus vif accès d'enthousiasme. Une idée soudaine s'empara de mon esprit, et toujours sous l'empire de ces

souvenirs funestes, j'allais lui dire : Je vous offre une affection incomparable de dévoûment, de reconnaissance; acceptez-la dans toute sa pureté, ne soyez que mon ami, mon protecteur et mon appui. Enfin, j'allais lui ouvrir mon cœur sans réserve, lorsque le frère affligé, le grand patriote, redevint l'homme passionné. Oh ! ce n'était plus le moment de conclure un pacte d'amitié, et ce changement subit m'impressionna si désagréablement, que ma physionomie, d'abord très-animée, prit une telle expression de réserve et de froideur, que M. de Mirabeau ne savait à quoi attribuer ce brusque changement. Heureusement, on annonça le dîner.

« Je meurs de faim, » m'écriai-je en prenant le bras du maître de la maison, qui, tout en me suivant, me regardait avec un peu d'étonnement. Mes diverses perplexités devenant au-dessus de mes forces, je voulais à tout prix m'en distraire, chose assez difficile en ce moment avec M. de Mirabeau, plus silencieux que

d'habitude. Ne m'en laissant pas abattre, je sus répondre aux paroles graves autant que spirituelles de M. Pelleno, à celles fort amusantes de M. Comps, et le vernis de mon babil devint si brillant que mes interlocuteurs, non-seulement l'écoutaient avec plaisir, mais encore l'excitaient. Mon tuteur, le moins causeur de nous trois, n'était pas cependant inattentif; il sourit plus d'une fois, répliqua même à nos folies, et, comme toujours, son cachet d'éloquence sans affectation se posait sur sa parole familière. J'en subissais le charme, sans cependant me faire renoncer à ma résolution bien arrêtée d'invoquer sa généreuse abdication. Malheureusement, la mobilité de ma nature dérangea cette délicate explication du cœur; une sorte d'étourdissement y succédant, je m'y abandonnai tellement, qu'on eût dit qu'un accès de coquetterie et de fiévreuse frivolité venait de s'emparer de la folle Lucile, et M. de Mirabeau, qui d'abord avait été assez grave, suivit complétement mon impulsion. Après le café, tou-

jours pris au salon, MM. Comps et Pellenc retournèrent à leurs travaux de cabinet, où ils se rendaient cette fois avec moins d'empressement. Leur chef s'en apercevant s'écria en riant :

« Ah! les coquins, s'ils l'osaient, sont bien près d'être amoureux de vous!..... »

Restés seuls, il secoua ses préoccupations tristes et sérieuses, devint, plus que jamais, tendrement aimable à mes côtés, en y mêlant une sorte d'enjouement qui répondait à celui dont il me voyait animée. Le sien, original, piquant, gracieux, m'amusait tout franchement, et je le laissais voir. J'étais bien loin, il faut en convenir, de mon appel à son désintéressement; l'idée en traversa cependant mon esprit comme un éclair; mais j'eus le bon sens de garder le silence et de comprendre qu'on ne pouvait manquer de le trouver ridicule entre deux éclats de rire. La soirée finit plus tard que d'habitude; il savait si bien me retenir quand je parlais de retraite..... Au moment de l'effec-

tuer, il me remercia avec effusion d'avoir dissipé le nuage orageux qui l'assombrissait depuis son réveil.

« Vous êtes toujours aimable, Lucile, mais vraiment, jamais vous ne l'avez été comme aujourd'hui. »

En attachant lui-même mon schall sur mes épaules, il maudit de nouveau l'éloignement de la rue de Vaugirard, et revint au doux rapprochement de la maisonnette de madame de Blémont. Le nom du château du Marais résonna bien encore à mon oreille; je m'enfuis sans y répondre, voulant terminer une journée si contradictoire à mes intentions. Henriette, qui était venue me chercher, passa une partie de la soirée avec la sœur Sainte-Victoire, que l'on appelait toujours ainsi chez M. de Mirabeau, comme naguère au couvent. En me témoignant, à l'abbaye de Bon-Secours, un intérêt sympathique pour les tortures dont on m'accablait, la sœur Sainte-Victoire avait fini par en avoir sa part, et, lorsque je quittai le couvent, appe-

lant à son secours M. de Mirabeau, celui-ci lui envoya Comps pour libérateur, et je la retrouvai femme de charge et fort bien traitée chez mon tuteur. Je ne sais si j'ai parlé de la prédilection de la pauvre ci-devant nonne pour le jeune Comps, qui, à coup sûr, n'était pas tenté d'y répondre. Il avait néanmoins une confiance méritée dans son intelligence et dans son bon sens, et quand il se sentait fatigué de ses travaux de cabinet ou de ses plaisirs mondains, il ne dédaignait pas quelques moments de repos dans la modeste, mais propre et riante lingerie de la sœur Sainte-Victoire, et là, certain de sa discrétion, il causait avec elle sur tous les sujets, sans excepter ce qui concernait M. de Mirabeau. Les bons sentiments que professait pour moi mon ancienne compagne d'infortune lui étaient connus, et il me nommait volontiers, se complaisant à parler de mon jeune patriotisme, et surtout de mon noble désintéressement. Je ne cite pas d'autres éloges, exagérés peut-être, mais il déclarait voir avec bonheur

le cœur de M. de Mirabeau occupé par madame de B....., et, ajoutait-il, bien tendrement, j'en réponds. Puisse cette intimité se cimenter de plus en plus; elle préserverait mon illustre patron d'intrigantes politiques et de ces femmes vénales qui savent si bien exploiter son trop grand laisser-aller dans les questions d'argent. A peine assise dans la voiture, tout ceci me fut répété par Henriette, et, je l'avoue, il me fut bon et doux d'entendre vanter *mon patriotisme et mon noble désintéressement*, double qualité qui tenait une si large place dans mon cœur. Je pouvais espérer que plus d'un me rendrait pareille justice, et j'en sentais mon rôle anobli près de M. de Mirabeau. Mais ne devais-je pas craindre que ma résolution de le modifier, en faisant appel à sa pure et simple amitié, n'eût pour résultat une rupture plus complète?

Le lendemain, mon tuteur m'écrivit que sa présence assidue à l'assemblée serait obligatoire pendant un couple de jours.

« Et puis, pour comble de malheur, ajoutait-

il, j'ai un dîner de députés chez moi, aujourd'hui, et demain un autre, chez M. de Lamarck. Je suis bien malheureux, ma Lucile, que toutes ces exigences politiques m'empêchent de solliciter une très-prochaine visite. »

Il me peignait ensuite tous ses regrets, comme aurait pu le faire un amoureux de quinze ans, et il terminait en m'assurant que rien ne pourrait le priver d'être tout à moi le surlendemain. Quand je le revis, il m'accueillit avec l'expression d'un cœur vivement épris; aussi, contrariétés, chagrins domestiques, événements politiques, je lui fis tout oublier. Nous restâmes entièrement seuls jusqu'à l'heure avancée de la soirée où je devais retourner au couvent; plus d'une fois j'en avais fait entendre la nécessité; mais il savait si bien me retenir par une éloquence qui, même en abordant les sujets les plus graves, devenait si pénétrante, que j'en demeurais éblouie et charmée. Sous ces derniers rapports, la fascination était complète. Il s'en aperçut, et me dit avec tristesse :

« Lucile, admirez moins le Mirabeau de la tribune, et aimez davantage le Mirabeau qui est à vos côtés. »

Je lui fis une agréable réponse dont je ne me rappelle pas précisément les termes, et à laquelle il répliqua d'un ton passablement amer :

« Ce que vous dites est aimable, mais ce n'est point de la tendresse. »

A ces mots, je saisis sa main et la serrai avec abandon. Après un adieu des plus affectueux, il me pria de venir dîner chez lui le jeudi suivant :

« Vous n'êtes pas menacée d'un tête-à-tête, chère Lucile ; entre autres convives, vous trouverez le prince Victor de Broglie, d'assez méchante humeur de la rareté de vos séances à la loge du *Moniteur*. Nous aurons aussi Chapelier, dont la bonne tête ne se tourne pas volontiers pour les jolies femmes, plus fort et plus sage en cela que certain de ses collègues, ajouta-t-il en me baisant les mains. J'aurai encore ma

sœur bien-aimée, madame du Saillant, avec sa douce colère contre vous, car ses colères sont douces, en dépit du sang des Mirabeau.

— Et je l'ai méritée uniquement par votre faute, cette aimable colère, car, grâce à vous, je me suis refusée à devenir une de ses habituées. Du moins, m'avez-vous justifiée ?

— Oh ! sans doute chère pupille, toujours si docile et si craintive. J'allais oublier M. de Mirbeck ; voulez-vous faire agréer à sa nièce une invitation personnelle qu'elle ne refusera pas certainement appuyée par sa favorite? »

Je promis que le lendemain mon premier soin serait d'aller m'assurer de son acceptation. Tout s'arrangea pour le mieux, et Miss proposa de venir me chercher.

« Et vous me reconduirez aussi, m'écriai-je assez étourdiment... Mon Dieu ! j'aurais tant voulu ne pas rester la dernière chez mon tuteur. »

J'y arrivai avec mes amis du quartier latin, joyeuse de me retrouver avec madame du Saillant

et ses filles. Je fus complétement désappointée; la gentille chanoinesse venait d'être prise de la petite vérole volante, et dans le billet de sa mère à son frère, elle s'excusait, non par excès de tendresse maternelle, l'indisposition de Minette n'ayant aucune gravité, mais par respect pour les jolis visages qu'elle trouverait chez lui, et qu'elle ne voulait pas compromettre.

« Je dépose, ajoutait-elle, un baiser sur le front blanc de madame de B... malgré ma fâcherie contre son rôle de dame invisible qu'elle joue beaucoup trop avec moi; ne manquez pas de le lui dire. »

M. de Mirabeau s'arrangea de façon à ne lire cette lettre que lorsque tous ses convives furent arrivés. Il était bien aise de montrer la prédilection que me portait la plus honorable et la meilleure femme de sa famille.

Certes il y avait une grande bonté dans la pureté de cette intention, et je l'aurais bénie s'il n'en eût éprouvé que de semblables.

Je glisserai plus légèrement sur une nou-

velle apothéose, trop brillante cependant pour la passer sous silence. Franchement, on exalta trop ce soir-là ce qu'on voulait bien appeler mon esprit et mes charmes. Le comte de Lamarck figura parmi les plus enchantés et y prit une part des plus aimables, lui qui d'ordinaire, tout en me témoignant une politesse exquise, ne me l'exprimait que comme il aurait pu le faire vis-à-vis d'une femme de soixante-dix ans (1). Mes succès ne furent pas sans effet sur mon tuteur, grand triomphateur lui-même dans un genre beaucoup plus grave. Et pourtant, chose étrange, ce fut dans des termes assez secs plutôt qu'avec l'accent d'une tendre supplication, son ton habituel avec moi, qu'il me demanda de renouveler le jour suivant ma visite et mon dîner. Je n'osai pas le refuser directement, mais je

(1) Cette politesse, et rien que de la politesse, était assez marquée pour que, depuis, j'eusse à m'étonner qu'étant devenu possesseur de plusieurs portraits après la mort de son ami, il eût insisté pour garder le mien que M. Comps réclamait avec instance.

lui écrivis le lendemain que j'étais trop souffrante pour quitter ma cellule.

Avant midi, sa réponse me fut apportée par la sœur Sainte-Victoire.

« Chère Lucile, me disait-il, mon messager aura l'intelligence et surtout l'affection de me rapporter des détails exacts sur votre santé. Si vous ne pouvez descendre au parloir, dans mon inquiétude je vous enverrai Cabanis. »

Suivaient mille et mille expressions de tendresse et de regret.

Voulant éviter la visite dont il me menaçait, je portai moi-même la réponse à la sœur Sainte-Victoire, car j'aurais été plus embarrassée de la présence du médecin que je ne le fus de la sienne. Je me plaignais de souffrances légères il est vrai, mais qui m'inquiétaient assez pour m'effrayer de quelques grains de neige que je traitais en véritable neige de Sibérie. Je prétendis enfin que la traversée de la cour pourrait me causer un refroidissement capable de rendre plus grave une simple indisposition. La sœur

Sainte-Victoire, dans son naïf attachement, me plaignit de toute son âme et partit sous les impressions que je voulais qui fussent transmises. On y prit croyance, et je reçus seulement une pressante sollicitation pour que ma première visite fût le plus prochainement possible. M. de Mirabeau m'assurait que je serais déposée dans le grand fauteuil que je trouvais si bon, qu'aucune œuvre homicide de son cuisinier n'apparaîtrait sur sa table, et qu'il ne me serait servi que deux œufs venant d'éclore. Voyant ma retraite parfaitement acceptée, je la prolongeai le plus possible, et je ressentis dans cette solitude de bien pures et bien véritables jouissances, c'est-à-dire que je me livrai à mon goût passionné pour la lecture. Je retrouvai mon amie de tous les temps, madame de Sévigné, et je suis encore toute fière en songeant qu'à l'âge de neuf ans je préférai ses lettres à une robe de satin rose. Ce goût de lecture se manifesta chez moi dès l'âge le plus tendre, et souvent il a suffi à remplir cette grande case de ma

jeune tête : *l'imagination*. Que de fois les héros d'Homère, et je le dis plus bas, ceux d'Ossian, ont été de dangereux rivaux pour les soupirants qui voulaient charmer mes quinze ans. J'avais réellement pris au sérieux l'habile charlatan Macpherson ; non contente de le savoir par cœur, je le portais constamment dans ma poche, et il errait si souvent sur mes lèvres que dans mon exaltation j'étais tentée de m'écrier dans le langage de Fingal : Je te salue fils, ou fille de... au lieu de dire tout simplement : bonjour, monsieur ou madame. Ce qui me consola depuis d'avoir cru à l'antique barde, ce héros supposé de Macpherson, c'est que le général Bonaparte eut la même naïveté, le même enthousiasme ; et pendant la campagne d'Italie il lisait Ossian à haute voix dans sa tente.

La neige favorisait ma réclusion, et M. de Mirabeau, à coup sûr l'homme le plus occupé de France, trouvait encore le temps de m'écrire chaque matin un billet bien tendre qui exprimait tout son désir de me revoir. Une semaine

s'écoula sans que je répondisse par ma présence aux continuelles instances de mon tuteur. Je finis enfin par promettre une visite, sous la condition expresse des deux œufs frais et surtout des questions politiques qui absorberaient toutes les autres. J'arrivai chez lui avant son retour de l'Assemblée, et il me trouva installée près du feu, lisant le *Moniteur* de préférence au volume qui était sous ma main, les œuvres du chevalier de Parny, ce poëte si passionné lorsqu'il s'adresse à Éléonore. Mes relations d'enfance avec des créoles de l'Ile-de-France augmentaient encore pour moi le prix de ces vers, véritables perles fines. Je préférais donc être surprise le *Moniteur* en main, que de tenir l'élégant petit format ; j'étais si loin, mon Dieu ! de vouloir être l'Éléonore du grand tribun. Ma figure ne paraissait nullement altérée de ces jours de souffrance que j'avais si bien exploités, et un repos absolu ayant, au contraire, été très-favorable à mon teint, on ne manqua pas de m'appeler Rose-du-Bengale ; mais je n'en

persistai pas moins dans les assurances d'une convalescence pénible. Un doux intérêt sembla d'abord s'y attacher, puis une impression plus véhémente y succédant, j'en exprimai vivement mon mécontentement, ce qui blessa tellement M. de Mirabeau, qu'il s'écria :

« Madame de B..... veut jouer ici le rôle de la Pompadour, mais je ne suis pas un Louis XV.

— Vous ne devriez pas le trouver si niais, répondis-je ; n'a-t-il pas eu l'esprit d'établir le Parc-aux-Cerfs ? »

A ces mots, la colère de mon tuteur s'évanouit, et il partit d'un grand éclat de rire. Peu de mois après, il aurait pu trouver une vérité piquante et personnelle dans ma réplique, car, à en croire des bruits très-positifs, l'Opéra sembla lui créer un véritable Parc-aux-Cerfs, où mesdemoiselles Coulon et Oudinot étaient à la tête, et qui, par suite des heures désordonnées qu'il y passait, amena le fatal événement d'avril 91.

Mais revenons au coin du feu plus paisible où je restai jusqu'au dîner. Je me laissai conduire à table et maintins ma résolution d'y figurer en anachorète, ce qui ne m'empêcha pas d'être causante et fort animée : je crois que l'état fébrile de mon pauvre cœur donnait à mes esprits une couleur plus vive dont ma timidité naturelle pouvait s'étonner ; mais je me sentais toujours mieux inspirée dans l'asile Mirabeau que partout ailleurs. Là, je n'éprouvais pas cet accablement qui provient souvent des sensations puissantes ; ma causerie en acquérait une sorte d'exaltation, et j'en eus une preuve nouvelle au petit couvert, où je ne trouvai que les spirituels habitués de la maison. J'y fus si gaie, si brillante, que M. de Mirabeau, dont l'humeur avait eu parfois des nuances assez fâcheuses pendant la première heure de son arrivée, reprit non-seulement un langage aimable, son cachet ordinaire avec moi, mais l'expression d'un sentiment tendre et sincère. Lorsque nous fûmes seuls, après

m'avoir demandé grâce pour sa boutade, il me dit :

« Pour notre bonheur mutuel, chère Lucile, vous prenez trop d'empire sur mon cœur, que vous avez le pouvoir de troubler plus qu'il ne lui est permis de l'être dans ma position. Quand je vous vois rêveuse, je ne puis croire que mon unique pensée vous absorbe, car si je vous reconnais romanesque, exaltée en toutes choses, je suis obligée de convenir que c'est à peine si le tuteur de la jeune démocrate excite par-ci, par-là un très-léger accès d'enthousiasme. D'un autre côté, chère enfant, vous vous faites brillante, dissipée, coquette, et je dois craindre que vous ne finissiez par oublier votre meilleur ami. »

Au moment où il qualifiait de *très-léger* mon enthousiasme pour lui, je me récriai d'autant plus que, pendant ce langage si humble, il m'apparaissait environné de l'auréole de gloire qui couronnait si dignement l'homme de 89. Mon émotion était trop grande pour qu'il n'ob-

tînt pas une réponse douce et flatteuse, ce qui ne l'empêcha pas cependant d'exprimer la crainte que le monde et la dissipation ne m'enlevassent tout à fait à lui. Il avait un accent si tendre, si pénétré, ses manières étaient si réservées, que j'en fus attendrie jusqu'au fond de l'âme. Il s'en aperçut et ajouta :

« Prouvez-moi donc, chère Lucile, que mon repos vous est cher, et devenez châtelaine du Marais, je n'ose pas dire pour toujours, mais du moins pour cet hiver ; ma dévorante inquiétude s'en dissiperait. Vous n'avez plus rien à craindre de M. de B..., et, au nom du ciel et de mon amour, soyez tranquille sur votre avenir. Le château sera le vôtre, et si, comme je l'espère, vous rendez quelques visites à la Chaussée-d'Antin, la Chaussée-d'Antin, de son côté, en fera de bien fréquentes au Marais. »

Ces paroles me touchèrent, mais elles n'eurent aucune influence sur ma volonté, et je refusai. Une pensée autrement dominatrice que celle de mon illustre tuteur me criait : Liberté,

liberté! Je ne sais trop quelles raisons je lui donnai; peut-être lui parlai-je réserve et convenance; il les accueillit avec un mécontentement marqué, non exempt d'ironie.

« Allons, me dit-il, ma très-raisonnable pupille, vous avez dans ce moment une déférence pour le monde que j'admire. Seulement, permettez-moi d'y être passablement incrédule, et je ne puis l'attribuer qu'à une préoccupation qui, certes, ne m'est pas personnelle. »

Je fis un mouvement pour l'interrompre; mais, reprenant la parole, il continua avec tristesse :

« Mon Dieu! chère enfant, ne cherchez pas d'excuse. Je préférerais la franchise à ces détours qui ne vont pas à votre caractère habituellement sincère; la réflexion, je l'espère, vous ramènera à d'autres sentiments, et vous finirez par apprécier le cœur tendre, dévoué et bien un peu jaloux de votre sincère ami. Adieu, Lucile, mon âme est affligée, mais je veux croire encore à votre raison. »

Craignant dans mon attendrissement de lui faire une promesse que j'aurais regrettée plus tard, je le quittai non sans préoccupation. La nuit fut une nuit de perplexité. Je me condamnais de ne point apprécier cet amour véritablement protecteur de M. de Mirabeau, et de le sacrifier à de folles pensées et à des souvenirs qui m'envahissaient de nouveau. Aujourd'hui que mes quatre-vingts ans ont, à coup sûr, glacé mon cœur sur cette passion de l'amour, que je persiste à considérer comme un mauvais sentiment, je suis loin de m'absoudre de mon ingratitude et surtout de mon aveuglement.

Fatiguée de tant d'émotions diverses, j'éprouvai le lendemain l'impérieux besoin d'une promenade longue et solitaire. Les beaux ombrages du Luxembourg ne me parurent pas d'abord assez sombres, assez épais; puis, bientôt, la mobilité de mes esprits me fit chercher le soleil et l'espace. Je franchis les limites du jardin, je gagnai la campagne, et peu à peu je sentis ma tête se rafraîchir et

mon cœur s'apaiser. A toutes les époques de ma vie, même encore dans ma vieillesse, les splendides beautés de la nature exercent sur moi un immense empire. O bénies mille fois les imaginations qui trouvent dans les trésors qui nous environnent ces sensations profondes, ces admirations infinies qui ne font point oublier, sans doute, mais qui calment et raniment. J'éprouvai ces salutaires influences, et, en revenant de ma longue excursion, j'entrai chez M. de Mirbeck, toujours si accueillant. L'amitié de Miss ne me faisait jamais défaut; aussi insista-t-elle pour me garder à dîner. Cet intérieur doux et tranquille acheva ce que ma promenade avait commencé. Je rentrai au couvent dans d'excellentes conditions, et il s'ensuivit de sages projets de franchise avec M. de Mirabeau. Quand je le revis quelques jours après, sa figure portait l'empreinte d'une grande tristesse mêlée à un grand mécontentement. Il me questionna sur l'emploi de mon temps d'un ton passablement

inquisitif, et il poussa les choses assez loin pour que, fort peu patiente de ma nature, je finisse par lui dire que je voulais bien accepter sa tutelle tant qu'elle serait affectionnée et indulgente, mais que, tyrannie pour tyrannie, je préfèrerais encore celle de l'abbaye de Bon-Secours.

« Vraiment, ma chère pupille, la franchise vaudrait mieux que tous vos détours ; convenez que cette indignation n'est qu'un masque, et qu'au fond vous savez que je n'ai pas tort. Croyez-le bien, je ne suis pas un tuteur de comédie, et il n'est pas facile ni de se prendre les mains, ni de s'embrasser derrière mon dos.

— Que signifient ces paroles ? repris-je avec véhémence. Vous qui parlez de franchise, expliquez-vous.

— Non, pas un mot de plus sur ce sujet ; j'ai quelques personnes à dîner, et vous savez si j'aime à vous voir briller par votre esprit et votre grâce. Je refoulerai mon amertume et je veux encore espérer dans la sagesse de votre

cœur, qui ne peut déserter la tendresse et le dévoûment d'un ami tel que moi. »

Les convives en arrivant terminèrent cette explication. On se mit à table. Le dîner, un peu plus sérieux que d'habitude, n'en fut pas moins fort spirituel. On y traita les hautes questions politiques où le maître de la maison, sur son véritable terrain, y devenait toujours entraînant et souvent sublime. Ah! dans ces moments-là je croyais l'aimer sans partage!... On voulut bien remarquer avec regret que j'étais assez silencieuse; Cabanis, s'en inquiétant, me parla de ma santé et me reprocha avec grâce de n'avoir pas voulu accepter ses soins. Je finis cependant par m'animer de l'animation des autres, et je retrouvai dans les yeux de M. de Mirabeau cet orgueil presque paternel qu'il ressentait de mes succès ; mais, redoutant le tête-à-tête, je lui dis adieu de bonne heure, et regagnai ma cellule.

Je m'arrête ici quelques instants. Je voudrais prolonger le moins possible ces pages déjà

trop nombreuses, et que je n'ai écrites que pour complaire à celle que j'appelle *mes amours d'amitié.* Je ne pourrais d'ailleurs que répéter des incidents dont le fond, toujours le même, ne varierait que dans quelques détails. Je dirais que la passion de M. de Mirabeau, s'exaltant de plus en plus, amenait des accès de jalousie qu'il ne contenait qu'avec peine. Si convenir de ses torts pouvait en être une faible réparation, je ne rougirai pas d'avouer ici que j'ai été ingrate envers l'homme éminent qui méritait de rencontrer une femme meilleure appréciatrice de ses grandes et habiles qualités. Mais je voulais reconquérir mon indépendance, et il était écrit que je repousserais cette main puissante qui aurait pu ramener le calme en mon âme en la dirigeant.

Mes rencontres avec M. de Mirabeau devenaient de plus en plus froides de ma part, et amères de la sienne. Un jour que je lui reprochais ses manières peu aimables, je finis par lui dire d'un accent animé :

« Tenez, mon cher tuteur, quittons-nous avant que vous ne me détestiez tout à fait, et qu'un bon souvenir survive du moins à notre liaison.

— Oh! pourquoi, s'écria-t-il, ne puis-je arracher de ce cœur loyal un amour insensé! Il me tyrannise, il m'absorbe, il me poursuit jusqu'à cette tribune nationale, où je ne devrais penser qu'aux intérêts de la patrie. Oui, vous voulez reprendre votre liberté et vous abandonner sans réserve à d'autres sentiments; mais vous êtes à moi, et je vous disputerai à toute la terre. »

Tels étaient les orages constamment renouvelés qui troublaient nos réunions. Je voyais la colère, le ressentiment bouillonner dans son sein, et l'explosion ne devait pas se faire attendre.

On annonçait à l'Opéra la première représentation de *Psyché*. Madame de Lauriston m'ayant très-gracieusement offert deux places dans sa loge, j'acceptai de grand cœur. Mais M. de Mi-

rabeau, qui, depuis quelque temps, épiait toutes mes démarches, toutes mes actions, et était en proie à une jalousie d'autant plus violente qu'il ne pouvait en préciser l'objet, me défendit impérieusement d'y aller. Déterminée plus que jamais à m'affranchir du joug de M. de Mirabeau, je répondis d'un ton passablement insolent que j'irais. Hors de lui, il m'accabla de paroles piquantes, de sarcasmes cruels, et il termina par des menaces. Sa fureur le rendait si effrayant, que je ne sais comment j'osai le braver, ce que je fis cependant, et rien n'aurait pu arrêter les paroles violentes que je lui adressai dans le paroxysme de mon emportement. Je regagnai le couvent tellement surexcitée, qu'au lieu de chercher à me calmer et à revenir à des sentiments plus justes sur ma position vis-à-vis de M. de Mirabeau, je me révoltai de plus en plus contre cette tyrannie jalouse qui s'enflammait à la simple supposition d'une infidélité. En vérité, me disais-je, ce despotisme ne pourrait se tolérer qu'au sérail; Dieu merci, je n'y suis

point renfermée, et M. de Mirabeau n'est point le commandeur des croyants. Bien résolue à affirmer ma volonté, le soir de cette première représentation, je m'habillai avec une animation fébrile, qui, en colorant mon teint ordinairement assez pâle, me donnait un véritable éclat. Il est vrai qu'une robe d'un rose tendre, brodée de jais blanc, me seyait à merveille, et que ma guirlande de jasmin faisait ressortir le lustre de mes cheveux noirs que depuis longtemps je portais sans poudre. Une parure de cailloux du Rhin complétait ma toilette, et répandait sur toute ma personne un tel brillant, qu'il excita la méchanceté de mes *meilleures amies*, j'insiste sur la terminaison féminine, et leur fit proclamer que j'avais pour 50,000 fr. de diamants sur moi. Enfin, j'étais réellement jolie à désespérer M. de Mirabeau. Qu'on me pardonne cet excès de vanité rétrospective; je suis si vieille, je me sens si bien un pied dans la tombe, que je parle de moi comme d'une contemporaine de mademoiselle de Scudéry.

Pour en revenir à la représentation de *Psyché*, je dirai que madame de Lauriston, toujours bonne et maternelle pour moi, le fut encore plus peut-être ce soir-là que d'habitude. On aurait pu croire qu'elle devinait les anxiétés de ce cœur si agité, hélas! sous son élégante toilette. Pendant les premières scènes, toute à la beauté du spectacle, à la splendeur de la salle, et surtout à la pensée que, parmi ce monde, un cœur battait peut-être à l'unisson du mien, je me sentais heureuse. Mais bientôt, apercevant la figure de M. de Mirabeau, qui se dissimulait dans l'ombre d'une baignoire, j'éprouvai un véritable sentiment de terreur. Assez silencieuse le reste de la soirée, la magnificence de la scène ne put dissiper le trouble de mon âme, et je pris la résolution d'aller le lendemain chez mon tuteur provoquer une explication franche et loyale.

Ma nuit se passa à réfléchir à ce que je dirais à M. de Mirabeau pour le calmer. J'arrivai chez lui dans ces bonnes dispositions. Pourquoi la

violence, l'emportement furent-ils les premiers sentiments qu'il me manifesta?

« Est-ce pour me braver que vous venez ici, s'écria-t-il, ou bien est-ce pour rire de ma faiblesse? Mais détrompez-vous, je n'éprouve plus que du mépris pour tant de manége et de duplicité. »

Ces paroles insultantes firent évanouir mes excellentes résolutions. Hors de moi, je répondis sur le même ton de violence. Il employa alors l'arme sanglante de l'ironie qu'il savait si bien manier. Je lui renvoyai ses sarcasmes, et leur amertume l'exaspéra jusqu'à la folie. Mais cette colère que je voyais bouillonner comme un volcan prit tout à coup un autre caractère, et, d'un geste imposant et dominateur :

« Vous le voyez, madame, je suis maintenant assez calme pour vous donner un avis; méditez-le pour votre considération à venir. Dans le monde, on passe beaucoup à une jolie femme; trois choses cependant sont difficiles à

lui pardonner : le prince du sang, car c'est un marché, le laquais et le cabotin.

— Monsieur, lui répondis-je, le prince du sang, vous savez que c'est une calomnie ; le laquais, je le laisse aux dames de votre famille... »

Ici, il eut un tel mouvement de colère, que je crus qu'il allait m'écraser, et, malgré toute mon audace, je n'osai continuer. Ne se connaissant plus, il me serra le bras à le briser. Voulant fuir, je me dirigeai vers une petite porte dérobée ; il me suivit, et, sans le valet de chambre Teisch, il me précipitait en bas de l'escalier. Son heureuse intervention empêcha un événement tragique. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en sortant de cette maison où, malgré ce violent orage, j'avais passé des heures si douces pour le cœur et surtout pour l'intelligence, je fis serment de n'y revenir jamais. Hélas ! la mort allait bientôt se charger de rendre mon serment éternel.

Il serait difficile d'exprimer les émotions diverses et les agitations extrêmes auxquelles je

fus en proie en sortant de cette scène de violence. C'était un mélange de remords, de colère, d'attendrissement que je ne puis définir. Je m'exaltais, je m'encourageais à la rébellion, à l'indépendance, cette puissance dominatrice et funeste de toutes les époques de ma vie. Je pleurais sur la position fausse et malheureuse où j'avais été jetée dans un âge qui touchait presque à l'enfance, et, malgré ces anxiétés, je résolus de ne point accepter les excuses de M. de Mirabeau, présumant qu'il chercherait à rentrer en grâce. Effectivement, il m'écrivit dès le lendemain une lettre désespérée ; il se mettait à mes pieds, il me conjurait de le recevoir ; c'était le délire et la passion d'un homme de vingt ans. Je n'y répondis point. Deux, trois et même quatre lettres suivirent ; je les renvoyai sans les ouvrir. Une semaine se passa, et, je dois l'avouer, si une nouvelle prière fut arrivée, peut-être n'y aurais-je pas résisté. Mais bientôt une clameur sinistre, se répandant dans la ville, annonça le danger du grand citoyen. Je courus

à la Chaussée d'Antin. Oh! puissance du génie et de la liberté! Une foule inquiète entourait son hôtel; la terreur se peignait sur les visages, et tous pleuraient déjà un protecteur et un père. Je pénétrai avec peine dans cette maison; je voulais le voir, mais Teisch m'assura qu'il ne pourrait me reconnaître, et que la mort approchait à grands pas. Je versai des larmes sur le noble cœur qui, en cessant de battre, emportait dans la tombe le salut et la gloire de sa patrie. Des bruits d'empoisonnement ne tardèrent pas à circuler, mais, je l'affirme, ils n'avaient aucun fondement. Moi, qui ai été témoin du régime funeste de M. de Mirabeau, qui l'ai vu si souvent, malgré la défense de Cabanis, boire les liqueurs les plus fortes, en partant et revenant de l'Assemblée, persister dans une alimentation tellement incendiaire, que je crachais presque toujours le sang quand je dînais chez lui; je répéterai encore une fois, non, il n'a pas été empoisonné. Et puis, ajoutons les préoccupations et les fatigues d'une vie politique

qu'il avait embrassée, quoi qu'en aient dit ses ennemis, avec le dévoûment et la conscience d'un véritable patriote. En voici une nouvelle preuve : « On a beaucoup répété, et non sans « raison peut-être, que la trop fameuse affaire « du collier avait été le prélude de la révolu- « tion. Et ce qui tendrait à le prouver, ce sont « les efforts qu'on fit au commencement de « l'année 1791, pour réveiller cette abomi- « nable intrigue, qui avait été déjà si funeste « à la malheureuse Marie-Antoinette. La femme « Lamotte revint secrètement d'Angleterre dans « les derniers jours de 90, attirée par le parti « qui poursuivait sans relâche la reine. Il vou- « lait faire paraître la femme Lamotte à la « barre de l'Assemblée ; elle y aurait protesté « de son innocence, et on l'aurait représentée « comme une victime de la reine qu'on aurait « désignée comme la vraie coupable. Je ne « connais point d'infamie, dans ces temps si « fertiles en scélératesse, qui ait autant indigné « Mirabeau que cette trame odieuse. Elle le fit

« bondir de colère, et redoubla son énergie. « J'arracherai cette reine infortunée à ses bour- « reaux, s'écria-t-il, ou j'y périrai (1)! »

J'ajouterai encore, pour détruire ces bruits d'empoisonnement, qu'il était sujet à des coliques néphrétiques. Quelque temps avant notre rupture, il en éprouva un violent accès, et il me semble encore lui entendre prononcer ces paroles prophétiques :

« Mon amie, une nouvelle crise, et j'y succomberai. »

Je pleurai sincèrement M. de Mirabeau, car mon équité naturelle ne se rappelait que l'amour sincère que je lui avais inspiré, et son dévoûment sans bornes à mes intérêts. Je le pleurai aussi comme l'espérance et le sauveur de la patrie, rôle dont il avait bien conscience et dont il se sentait digne lorsqu'il s'écriait sur son lit de mort : « J'emporte avec moi le deuil

(1) Tout ce qui est entre guillemets est de M. de Lamarck.

de la monarchie; les factieux s'en partageront les lambeaux. »

Je crois ne pouvoir mieux terminer ces souvenirs qu'en rapportant ici les appréciations de M. de Lamarck. On les trouvera dans cette correspondance remarquable et justificative du comte avec M. de Mirabeau, correspondance qui donne de lui une opinion bien différente de celle puisée dans les pamphlétaires de l'époque : « Il faut avoir eu avec un pareil homme « des relations aussi suivies, aussi intimes que « les miennes, pour connaître tout ce que la « pensée a de plus élevé, et le cœur de plus « attachant. Aussi, je l'avoue, il me faisait ou- « blier tous les torts de sa vie, lorsque quel- « quefois il s'écriait avec un accent pénétrant : « Ah! que l'immoralité de ma jeunesse fait de « tort à la chose publique!..... Quand on le « voyait dans le commerce de la vie intime, « on rendait justice à ses bonnes et nobles « qualités, et on comprenait tout ce qu'il y « avait en lui de séduction. Malgré nos diver-

« gences de caractère et même d'opinion, je ne
« sais quel charme, pour ainsi dire involon-
« taire, m'attirait à lui : c'est un pouvoir qu'il
« a exercé sur tous ceux qui l'ont connu par-
« ticulièrement. »

NOTES

A

Un troubadour béarnais,
Les yeux inondés de larmes,
A ses montagnards chantait
Ce refrain, source d'alarmes :
Louis, le fils de Henri,
Est prisonnier dans Paris.

Il a vu couler le sang
De cette garde fidèle
Qui vient d'offrir en mourant
Aux Français un beau modèle.
Mais Louis, le fils de Henri,
Est prisonnier dans Paris.

Il a tremblé pour les jours
De sa compagne chérie,
Qui n'a trouvé de secours
Que dans sa profonde énergie ;
Elle sait le fils de Henri
Dans les prisons de Paris.

Le Dauphin, ce fils chéri,
Qui seul fait notre espérance,
De pleurs sera donc nourri!
Le berceau qu'on donne en France
Aux enfants de Henri
Sont les prisons de Paris.

L'air de ces couplets était un ancien chant languedocien correspondant parfaitement au sentiment que les paroles exprimaient.

B

L'opinion publique était très-scandalisée par la liaison du duc de Bourbon avec mademoiselle Michelot, une des dernières figurantes de l'Opéra, piquante et gracieuse plus que véritablement jolie. Sans la perfection idéale de son petit pied, elle aurait passé incognito. Son amant lui fit quitter le théâtre, et il prit si peu de ménagement dans ses relations avec elle, que madame la duchesse de Bourbon se livra aux accès de la plus violente jalousie. Le résultat fut une séparation entre les amoureux de quinze ans, ainsi que le poëte Laujon avait désigné naguère le duc de Bourbon, et sa fiancée, mademoiselle d'Orléans. Le petit pied de mademoiselle Michelot brisa donc l'auguste union, et cette assez séduisante danseuse, suivit le prince dans son émigra-

tion. De cette liaison naquit une fille, qui, au retour des Bourbons, en 1814, épousa M. de ...., pair de France, et fit les honneurs du palais Bourbon pendant deux ou trois hivers. Devenue veuve, elle se remaria ; c'est aujourd'hui la comtesse de G....

C

Le propriétaire, qui l'acheta des héritiers de Mirabeau, fit disparaître cette figure allégorique et l'exhaussa d'un étage. Mirabeau occupait le premier sur la rue ; ses bureaux étaient à l'entresol. Cette maison, qui porte maintenant le n° 42, touchait à l'hôtel Montesson, sur l'emplacement duquel on a ouvert la cité d'Antin. Sous l'Empire, cet hôtel Montesson fut l'hôtel Schwarzenberg, où le prince de ce nom donna un bal, en 1810, à l'occasion du mariage de Marie-Louise, et où se trouvait réunie avec Napoléon l'élite de la cour. Un incendie terrible éclata et fit périr une foule de personnes distinguées. La maison de Mirabeau avait d'abord appartenu à Julie Carreau, première femme de Talma, qui la vendit et en acheta une autre rue Chantereine. C'est là qu'elle s'empoisonna, désespérée de l'abandon de son mari. Talma céda cette petite maison au général Bonaparte, et la rue Chantereine devint la rue de la Victoire.